IMPACT

57



DIE HARD 3 :
BRUCE WILLIS
passe une journée
en ENFER !



SHARON STONE
impitoyable dans
MORT OU VIF



Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts
Suisse : 8 F

M 3226 - 57 - 25,00 F-RD

SOMMAIRE


SHARON STONE, LA REVANCHE D'UNE BLONDE : P. 18.


L'ÂME DES GUERRIERS : P. 24.

IMPACT 57, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris
directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Alexis Dupont-Larvet - Bill George - Cyrille Giraud - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Olivier *Los Angeles* Albin - Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier
maquette Vincent Guignebert
composition The Assurunmax Team **photogravure** Beauclair **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépot légal** juin 1995 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°57** tiré à 60.000 exemplaires
remerciements Lionel Amant - Marianne Capian - Carole Chomand - Clarisse Coufourier - Joël Dangol - Michèle Darmon - Nathalie Dauphin - Françoise Dessaigne - Marquita Doassans - Laurent Erre - François Frey - Nathalie Iund - Anne Lara - Laurence Laurelut - Sandrine Meunissier - Christine Nicolay - Estelle Ruet - Serge Samson - Jean-Pierre Vincent

ÉDITO

BATMAN FOREVER : P. 8.

À voir certains films, on déprime dur. Pas question de dénoncer les coupables de ces baisses d'adrénaline. Mais, même durant les périodes répétées de coup de cafard, il y a des raisons d'espérer. De penser que les choses bougent, évoluent dans le bon sens, même si la grande foule ne se rue pas forcément sur l'objet de notre approbation inconditionnelle. **Mort ou Vif** a enduré un bide sévère aux États-Unis et c'est pourtant un western formidable qui séduira même les moins prompts à fréquenter les saloons. Idem pour **Ed Wood** que personne ou presque n'est allé voir de l'autre côté de l'Atlantique et qui n'en reste pas moins un film sacrément beau et émouvant. Un film qui devrait pousser les plus convaincus de leur génie à une plus noble humilité. Théo Angelopolous par exemple. Vous avez vu la tête qu'il faisait en apprenant, devant les caméras de *Canal +*, que la Palme d'Or cannoise allait non pas à son soporifique **Regard d'Ulysse** (avec Harvey Keitel pourtant) mais au monumental **Underground** d'Emir Kusturica. Il était au bord des larmes, il boudait comme un gosse auquel un méchant vient d'arracher sa sucette. Un grand moment de ce 48ème festival sans éclat particulier, emporté par la folie médiatique liée à **La Haine**.

La haine, on peut l'avoir contre les organisateurs de ce Festival qui se plaisent tant à placer hors compétition les films dits de genre, comme si le genre justement leur barrait l'accès à la Compétition Officielle. **Mort ou Vif**, **The Usual Suspects**, **Kiss of Death**, **Desperado**, **To Die For**... Tous tenus à distance du **Couvent**, de **N'Oublie pas que tu vas Mourir**, de **Waati**. Évidemment, lorsque le western (**Dead Man** en l'occurrence) porte la signature de Jim Jarmusch et qu'il prend des airs intello distillés sur plus de deux heures en noir et blanc, les choses changent : il devient honorable. Dans la Compétition croisent donc le fer, pour obtention de la Palme d'Or, des films sérieux. Hors compétition, pour divertir la galerie entre deux prises de tête, batifolent donc les polars, les westerns, les films d'action... À croire que certains pensent que les serviettes ne se mélangent pas aux torchons. Ou qu'un film dit de genre est dans la plus totale incapacité de tenir un discours intelligible, de manifester des émotions, d'amener à la réflexion. À Cannes, cinéma de genre et intelligence seraient donc incompatibles, belligérants. D'où la présence du cinéma de genre dans la case récréative du Festival, les séances de minuit et autres plages horaires réservées au repos du festivalier, les cellules grises fatiguées par la vision successive du **Regard d'Ulysse**, du **Couvent**, de **Sharaku** et autres films que vous n'irez probablement pas voir.

Nous, de l'intelligence, des émotions, de la grandeur épique, de la tragédie grecque et de la beauté plastique, on en a trouvé, comme des lingots d'or à Fort Knox, dans **Mort ou Vif** que d'aucuns sifflèrent lors de la projection. Sans doute ceux qui roupillèrent comme des bienheureux, mollement tassés dans leur fauteuil, au Manuel de Oliveira et au Théo Angelopoulos.

Marc TOULLEC



UNE JOURNÉE EN ENFER : P. 28.

Le retour du cuistot

On prend le même et on recommence dans un autre décor. Logique, à Hollywood du moins, que le triomphe international entraîne une suite, une séquelle qui abandonne le cuirassé de la Navy pour un train à grande vitesse. Dans ce bolide monté sur rails, Casey Ryback (Steven Seagal) vaque toujours à ses occupations de cuisinier. Mais sous la toque se dissimule en fait un soldat d'élite. Classique. Et le méchant de service, un militaire expert en armement de haute technologie (Eric Bogosian), l'apprendra à ses dépens. Dans l'un des wagons, ce traître déjanté installe un véritable terminal informatique qui commande à un satellite, lequel satellite pourrait bien réduire Washington et la Maison Blanche en tas de gravats si le gouvernement n'obéit pas aux injonctions de l'affreux. Ses hommes, qui tiennent les passagers en otages, seront bien sûr méthodiquement massacrés par le cuistot costaud...

Bâti sur le même principe que **Piège de Cristal** (une référence incontournable désormais), **Under Siege II : Dark Territory** (en France ce sera **Piège à Grande Vitesse**) renoue avec les joies du suspense ferroviaire. C'est le Néo-Zélandais Geoff Murphy (**Utu**, **Young Guns 2**, **FreeJack**) qui se charge de l'aiguillage. Mais des témoins affirment que, sur le plateau, Steven Seagal abattait tout le boulot, histoire que le film soit exactement conforme à sa vision des choses et de lui-même. Dès août prochain, la star-savate remettra le couvert pour **Secret Smile** qu'il produit et écrit, la mise en scène incombant à Dean Semler, le directeur de la photo de **Piège à Grande Vitesse** dont la sortie française est prévue pour le 20 septembre prochain. ■

■ *Steven Seagal dans UNDER SIEGE II : DARK TERRITORY* ■



■ par **Jack Tewksbury** & **Emmanuel Itier** ■



■ *Pamela Anderson dans BARB WIRE* ■

Loin de la plage...

Plus célèbre pour ses mensurations que pour l'addition de ses talents d'actrice et de son Q.I., Pamela Anderson, la naïade de la série ***Alerte à Malibu***, passe à la vitesse supérieure. Après deux séries B (**Snapdragon & Good Cop Bad Cop**), la blonde pulpeuse met ses formes avantageuses au service d'une héroïne de bande dessinée, «Barb Wire», égérie de l'écurie *Dark Horse* (éditeur comblé de «The Mask» et «TimeCop»). Tantôt chasseuse de primes motorisée, tantôt propriétaire d'un nightclub, elle mène une vie paisible dans une Amérique déchirée par une deuxième guerre civile, l'Est bataillant contre l'Ouest. Son fief : Steel Harbor, la seule parcelle de terre neutre du pays. Pas très engagée, Barb Wire doit cependant choisir son camp lorsque déboulent dans son établissement le résistant Axel Hood (Temuera Morrison, le mari cogneur de **L'Âme des Guerriers**) et Tyra Armstrong, son chef. Pas facile de convaincre la blonde de prendre les armes. Il faudra que son petit frère aveugle soit éliminé pour qu'elle se décide à combattre les forces de l'Est qui menacent d'employer une redoutable arme biologique...

Mis en images par Adam Rifkin (**À Toute Allure** avec Charlie Sheen), écrit par Chuck Pfarrer (**Chasse à l'Homme**), **Barb Wire** promet autant d'exploiter les courbes de sa vedette que de recourir à des effets spéciaux digitaux très très spectaculaires. ■



■ *Barb Wire, l'originale : une pin-up destroy de BD* ■

EXPRESSIMO

● Il y a un an, Quentin Tarantino trépignait d'impatience à l'idée de mettre en images les nouvelles aventures de Modesty Blaise, une James Bond au féminin issue des sixties. Déjà interprétée par Monica Vitti dans un film de Joseph Losey, l'espionne kitsch refait surface après un long silence radio de douze mois. Si Quentin Tarantino reste dans le jeu, c'est en tant que producteur. Du moins dans un premier temps car Modesty Blaise pourrait faire l'objet de plusieurs films. Le premier sera probablement réalisé par Robert Rodriguez (**El Mariachi** et sa suite, **Desperado**) avec, sous réserve, Umu Thurman titulaire du rôle-titre et l'Anglais Sean Pertwee dans le rôle de son fidèle comparse, l'ex-mercenaire William Garvin. Quentin Tarantino dirigera quant à lui la première séquelle de Modesty Blaise, basée sur «A Taste for Death», la bande dessinée que John Travolta lit dans les toilettes de **Pulp Fiction** avant de se faire dessouder par Bruce Willis.

● À l'image de son pote Keanu Reeves avec **Speed**, Johnny Depp (actuellement à l'affiche dans **Ed Wood** et **Don Juan de Marco**) s'adonne au film d'action. Sous la direction de John Badham (**Tonnerre de Feu, Drop Zone**), il sera Gene Watson, le héros de **Nick of Time**. Un thriller à l'argument prometteur puisque son personnage doit tuer le gouverneur de Californie dans l'heure trente sous peine de voir sa petite fille de 6 ans tuée par des conspirateurs. Christopher Walken est le méchant de service, auprès de Charles S. Dutton, Peter Strauss et Marsha Mason. Johnny Depp ne quitte pas le genre avec **The Damoclès Network** de Sam Raimi, thriller où l'idole des midinettes de la série ***21st Jump Street*** rentre dans la peau d'un agent de surveillance employé par le gouvernement qui démantèle un réseau terroriste ambitionnant de déstabiliser les Etats-Unis.

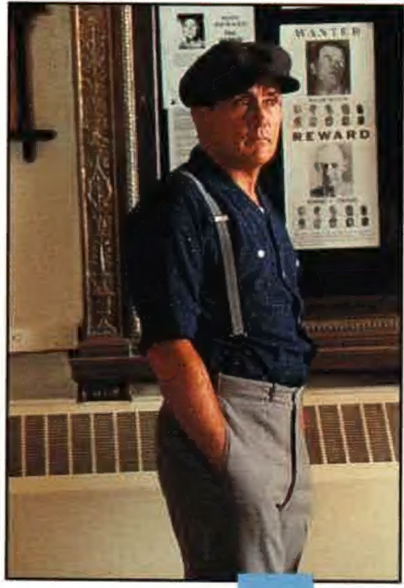
● Sylvester Stallone vient de boucler **The Assassins** de Richard Donner, thriller dans lequel il personnifie un tueur chevronné traqué par un professionnel plus jeune incarné par Antonio Banderas. Le Stallone suivant pourrait très bien être **Daylight**, une réalisation Rob Cohen (**Dragon**). Dans la vogue actuelle des thrillers à grand spectacle, **Daylight** narre les aventures trépidantes d'un ambulancier (Stallone) attaché au service des urgences. Celui-ci se retrouve impliqué dans une opération de secours consécutive à l'explosion d'un camion de gaz dans le tunnel qui rattache l'Île de Manhattan à l'État du New Jersey. Cachet record pour la méga-star : 17, 5 millions de dollars !

Après avoir fait fortune dans la production de clips musicaux et de spots publicitaires, la société *Muse Prods* se lance dans la production cinématographique. Et ses projets suscitent un vif intérêt. En tête de liste : **American Psycho** d'après le roman de Brett Easton Ellis dans lequel un financier de Wall Street s'adonne à l'assassinat en série de manière particulièrement abominable. Un temps attiré par l'adaptation de ce livre terrible, David Cronenberg abandonne la réalisation au jeunot Rob Weiss (**Amongst Friends**, pas terrible). Oliver Stone est impliqué dans sa production. Arrive ensuite une trilogie originale, trois adaptations de romans de Jim Thompson, l'un des grands du polar. Ce sera **The Killer Inside me** où Val Kilmer personnifie le shérif assassin d'un bled paumé, **This World, Then the Fireworks** de Michael Oblowitz, l'histoire scandaleuse de jumeaux incestueux de sexes différents dans une petite ville de Californie, et **Savage Night** de Keith Gordon dans lequel un tueur à gages infiltre une bourgade perdue en quête d'un gangster repenti. De quoi saliver abondamment.

En cette belle année 1995, Anthony Hopkins ne devrait pas se tourner les pouces. Sous la direction d'Oliver Stone, il se risque à incarner Richard Nixon dans une biographie filmée simplement intitulée **Nixon**. Après quoi, l'ex-Hannibal Lecter revêtira la redingote du Commissaire Javert dans l'adaptation des «Misérables» par Roman Polanski. Liam Neeson y sera Jean Valjean. Pour faire bonne mesure, le comédien enchaînera sur **The Diary of Jack the Ripper**, qu'il co-produit et que réalisera William Friedkin. Anthony Hopkins révélera pour la première fois à l'écran le journal de James Maybrick, pilier de la haute bourgeoisie victorienne, à qui la chronique donne le doux sobriquet de Jack l'Éventreur. Dans un registre moins corsé, l'acteur incarnera le peintre Pablo Picasso dans le **Surviving Picasso** de James Ivory. Qui dit mieux ? On allait oublier **The Secret Agent** de Christopher Hampton d'après un roman de Joseph Conrad. Là, Anthony Hopkins sera plus banalement un émigré russe, espion bolchévique au service de la Révolution. Patricia Arquette et Gérard Depardieu y seront ses principaux partenaires.

Dustin Hoffman et Robert de Niro dans un film d'aventures ? Ce sera **The Gold Lust** de Luis Llosa (**Sniper, L'Expert**) dans lequel deux amis citadins fatigués du train-train quotidien et des affres de la ville décident de se lancer dans une chasse au trésor au tréfonds de la jungle amazonienne.

Le casse des titans





■ *John Dillinger (Martin Sheen) & F. Murray Abraham (Al Capone)* ■

Qu'importe si John Dillinger et Al Capone ne se sont jamais rencontrés en réalité. Roger Corman, toujours à l'affût d'une idée juteuse, les rassemble pour le sobrement titré **Dillinger and Capone**. Réalisé par Jon Purdy (rédacteur du scénario de **Mutronics**), ce sommet fictif entre deux légendes du crime se déroule évidemment à la fin des années 40. À cette époque, John Dillinger coule des jours paisibles à la campagne, au milieu de sa petite famille. Une presque retraite pour l'un des braqueurs de banque les plus illustres. De son côté, Al Capone sort tout juste de prison, vieilli et considérablement affaibli par une méchante syphilis. Ce dernier a besoin de se refaire et seul Dillinger peut concrétiser son ambition de rafler 15 millions de dollars dans des coffres bien gardés. Il parvient à le convaincre de reprendre du service en menaçant de révéler sa nouvelle identité aux fédéraux qui le traquent... John Dillinger n'a pas le choix ; il doit constituer une équipe de spécialistes pour faire main basse sur un pactole mirifique. Avec Martin Sheen dans le rôle de John Dillinger et F. Murray Abraham dans celui d'Al Capone, **Dillinger and Capone** est une série B à la Corman, spécialement concoctée pour le marché vidéo. Les sulfateuses crépitent allégrement mais nous sommes tout de même loin des **Incorruptibles** !

Les naufragés de l'espace



■ *Kevin Bacon, Tom Hanks & Bill Paxton dans APOLLO 13* ■

Après les soldats du feu de **Backdraft**, les pionniers de l'espace d'**Apollo 13** ! Décidément, Ron Howard aime à dépeindre les aventures humaines hautes en couleurs. Celle de ces «rescapés du cosmos» ne manque pas de piquant. En mai 1970 revient sur Terre une capsule spatiale guère plus spacieuse que deux cabines téléphoniques réunies. À son bord trois miraculés, Jim Lovell (Tom Hanks), John Swigert (Kevin Bacon) et Fred Haise (Bill Paxton), trio qui faillit se répandre en fines particules dans le vide spatial après une forte explosion survenue dans leur navette. Téméraires, ils parviennent à accéder à un petit habitacle conçu pour le bricolage et à regagner le plancher des vaches... Cinq jours durant, les trois hommes luttent contre la faim, le confinement, le manque d'oxygène, les températures polaires... Et ils s'en sortent, mettant fin à un suspense insoutenable suivi par l'Amérique toute entière. Une reconstitution minutieuse des événements, y compris l'apesanteur dans la carlingue d'un Boeing 707, le soutien logistique de la NASA, des effets spéciaux ultra réalistes... Rien ne manque pour qu'**Apollo 13** rivalise avec **L'Étoffe des Héros** dans le domaine de l'exactitude technique, y compris la présence des véritables protagonistes de la mission spatiale pour guider les comédiens. Si, avec ça, Ron Howard rate son coup, c'est à rester ad vitam eternam en orbite ! ■

TELEVISION

Entre deux apparitions dans les films de ses copains, Quentin Tarantino s'est lancé dans la réalisation télé. Il a, en effet, réalisé le dernier épisode de la saison de **E.R.**, le gros succès de la saison aux États-Unis. Un tournage d'une semaine où le clou serait le mariage d'un des personnages principaux de la série. Il paraîtrait que Tarantino serait passé maître dans l'art de filmer les noces. L'histoire ne dit pas si les mariés ont entamé le bal sur l'air de «Like a virgin»...

Coup dur pour ***New York Police Blues***. Après le départ en début de saison de David Caruso, c'est au tour du producteur exécutif Gregory Hoblit, d'un autre producteur Ted Mann et du créatif Wallon Green, de quitter le navire à la fin de la saison. Non pas que la série soit menacée, les chiffres sont toujours excellents, mais chacun part tenter sa chance ailleurs. Un départ massif qui n'inquiète pourtant pas le créateur de la série, Steven Bochco. Il estime que *«si la série a été assez solide pour résister au départ de sa vedette, ce n'est pas un petit renouvellement de l'équipe qui lui fera du mal»*. Soit.

Steven Bochco toujours. Le producteur le plus couru du petit monde de la télévision annonce une nouvelle série : ***Murder One***. Chaque épisode suivra la résolution d'une affaire criminelle, du début de l'enquête à la fin du procès.

Stephen J. Cannel ressuscite les séries où le personnage principal est continuellement en fuite, sous-genre dont le fleuron reste ***Le Fugitif***. Dans ***Two***, un professeur d'université est accusé d'actes inexplicables, dont le meurtre de sa femme. Il va découvrir qu'il a un frère jumeau et lui courir après pendant toute la série. Départ de la course-poursuite en septembre sur les chaînes américaines.

Le rapper Ice-T, déjà vu au cinéma dans **New Jack City**, devient un méchant de série. Dans ***New York Undercover***, série policière très appréciée Outre-Atlantique, il interprète Catman, un seigneur de la drogue, revenu à New-York pour venger la mort d'un de ses hommes.

Anjelica Huston dans la peau de Calamity Jane dans **Buffalo Girl**, un western en deux parties sur *CBS*. La cow-girl la plus rapide de l'Ouest partage ses aventures avec Buffalo Bill (Sam Elliot), une prostituée à l'esprit très libre (Melanie Griffith), un cow-boy à l'ancienne (Jack Palance) et un vieux sage sioux (Floyd Red Crow Westerman). Ajoutons que la terrible tueuse croise sur son chemin Gabriel Byrne et Peter Coyote, et nous aurons l'un des castings les plus intéressants vu à la télévision depuis longtemps. Un western dans la lignée de la série *Lonesome Dove* réalisé par Rod Hardy.

EXPRESSIMO

● Malgré le bide de **Wyatt Earp**, le réalisateur Lawrence Kasdan ne renonce pas au western. Du genre ambitieux, il prépare très sérieusement un remake des **Sept Mercenaires**. Aucune précision pour l'instant sur l'identité des comédiens pressentis pour incarner les membres hétéroclites de cette horde sauvage en quête de rédemption. Dans le même domaine, Nicholas Meyer (**Le Jour d'Après, Star Trek 2, C'était Demain**) vient de signer le contrat le reliant à une version cinématographique de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***.

● Éditeur de la revue de charme *Penthouse* et producteur tumultueux du **Caligula** de Tinto Brass, Bob Guccione revient au cinéma après quinze ans d'absence. Fort d'un budget considérable (dans les 30 millions de dollars), cet homme d'affaires avisé s'apprête à reconstituer la vie dissolue de l'impératrice Catherine de Russie. Écrit par Nicolas Roeg, le film sera tourné en deux versions, l'une visible par tous ou presque et l'autre carrément X, très explicite sur les mœurs de sa Majesté.

● Membre discret (il n'est jamais apparu aux projections !) du jury du dernier Festival de Cannes, John Waters prépare son retour avec un projet bien décalé comme les affectionne le cinéaste de **Serial Mother** et de **Pink Flamingos**. Coproduit par la France (*UGC*), **Cecil B. Demented** prend pour principaux protagonistes un jeune cinéaste «culte» et ses potes dévoués à la cause d'un cinéma zarbi. Ensemble, ils enlèvent une star hollywoodienne pour l'obliger à jouer dans leur Super 8 underground !

● Encore un rôle de dur à cuire pour Bruce Willis. C'est celui du Sergent Chip Saunders, rude guerrier aux prises avec les forces de l'Axe durant la Deuxième Guerre Mondiale. Le film, **Combat !**, est l'adaptation d'une série TV des sixties interprétée par feu Vic Morrow. Le scénariste William Wisher (**Judge Dredd, Terminator 2**) planche sur le passage du petit au grand écran.

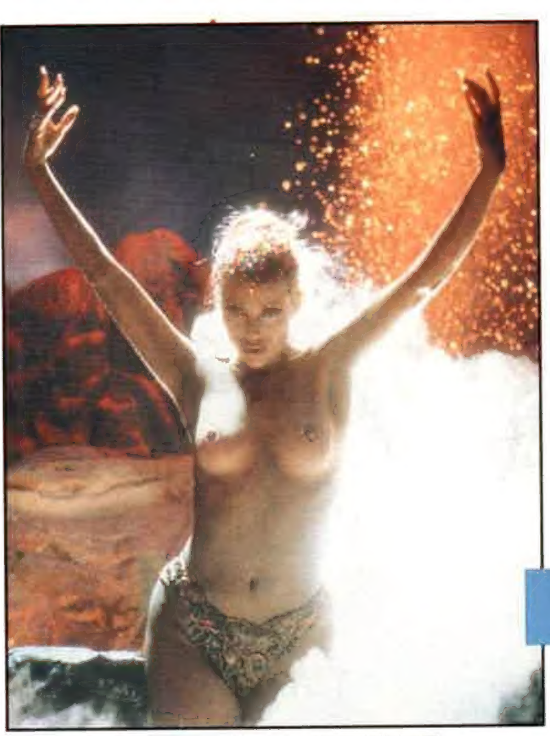
La belle en cavale



■ *Cindy Crawford & William Baldwin dans FAIR GAME* ■

Elle MacPherson, Cameron Diaz, une ribambelle dans **Prêt-à-Porter**, Natasha Henstridge (bientôt dans **Species**), Naomi Campbell (bientôt dans le thriller passionnel **Invasion of Privacy** de Tony Hickox), la jeunette Liv Tyler... Les mannequins vedettes débarquent en force sur les écrans. Cindy Crawford n'est pas la dernière à s'y mettre. Madame Richard Gere répond donc affirmativement à l'offre du nabab du film d'action, Joel Silver. Elle fait ses débuts de comédienne auprès de William Baldwin (dans un rôle initialement prévu pour Stallone) dans **Fair Game** réalisé par le débutant Andrew Sipes. Si Cindy Crawford s'essaie à la comédie dans un film d'action, ce n'est pas par hasard. «*Au moins là on ne pourra pas me demander de me mettre immédiatement au niveau de Meryl Streep !*» argumente-t-elle. On lui demande surtout de courir, de détaler aux côtés de William Baldwin, interprète d'un flic tête brûlée chargé de protéger une belle avocate, spécialisée dans les cas domestiques, contre le malfrat qui n'apprécierait pas de la voir témoigner contre lui. «*Dans **Fair Game**, nos personnages entretiennent des rapports voisins de ceux de Bruce Willis et Sybill Sheperd dans la série **Clair de Lune**. William Baldwin et moi n'arrêtons pas de nous chamailler*». Et c'est parti pour un buddy-movie dont le scénario rappelle curieusement celui de **Cobra** avec Stallone ! ■

La nouvelle tentation de Verhœven !



■ *Elizabeth Berkley dans SHOWGIRLS* ■

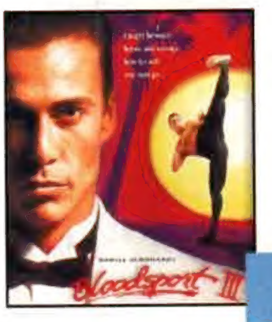
Elizabeth Berkley, retenez bien ce nom. Connue aux États-Unis pour être la vedette du soap-opera ***Saved by the Bell***, la belle s'apprête à chauffer à blanc l'Amérique avec **ShowGirls**, le film déjà scandaleux de Paul Verhœven. «*C'est un miracle de trouver une comédienne qui joue si bien et qui soit sexuellement si libérée*» dit d'elle le réalisateur de **RoboCop** et de **Basic Instinct**. Un réalisateur qui, avec l'appui inconditionnel de son distributeur (*MGM*), refuse d'obéir aux injonctions de la puissante censure, désireuse de charcuter un film extrêmement torride. «*Si on rentre dans leur jeu, **Showgirls** pourrait faire 300 allers-retours devant ce comité*» ironise le Hollandais violent. Financé par *Chargeurs*, une société française, écrit par Joe **Basic Instinct** Eszterhas, **ShowGirls** prend pour cadre Las Vegas, la capitale du jeu où arrive l'ambitieuse Nomi Malone (Elizabeth Berkley). Après un premier job de danseuse nue dans un club minable, cette aspirante à la gloire au passé opaque retient l'attention de Zack (Kyle McLachlan), propriétaire du prestigieux Stardust et de sa petite amie, Crystal... Sa trajectoire à Las Vegas, Nomi lui donne son point d'orgue en remplaçant Crystal en tant que vedette d'un spectaculaire show érotique au terme d'une histoire de ménage à trois qui n'est pas sans évoquer **Basic Instinct**. **ShowGirls**, c'est un «musical» à la Paul Verhœven, un musical très chaud dont les héroïnes ne sont pas des saintes nitouches à la Leslie Caron, mais des strip-teaseuses carriéristes, luttant les unes contre les autres pour atteindre les sommets dans un Las Vegas décrit sous son jour le plus lugubre. Du stupre et de la luxure pour un cinéaste qui, dit-on, piaffait de contentement à mettre en place les tableaux les plus corsés. Si, financièrement, **Les Croisades** avec Arnold Schwarzenegger ne peut se monter dans l'immédiat, Paul Verhœven pourrait très bien enchaîner sur une biographie de la réalisatrice et comédienne allemande Leni Riefenstahl. Ralliée au parti nazi, celle-ci tourna avec la bénédiction d'Hitler **Le Triomphe de la Volonté** et **Les Dieux du Stade**, deux monuments de propagande national-socialiste. Un projet sulfureux à la mesure du cinéaste du **Quatrième Homme** et de **Spetters**.

La patineuse donne de la savate !



Tonya Harding, vous vous souvenez de cette patineuse vacharde, prête à fracasser le genou de sa rivale Nancy Kerrigan pour s'assurer un titre ? Grillée sur la glace, elle fait aujourd'hui carrière au cinéma. Une carrière lancée par le compte-rendu hard de sa nuit de noces, une vidéo qui encanaille les lecteurs de *L'Équipe*. Deuxième étape de sa percée cinématographique : le polar **Breakaway** de Sean Dash. Dans cette série B également fréquentée par Joe Estevez, la championne défroquée incarne Gina Taylor, une serveuse qui se retrouve en possession d'un magot appartenant à la Mafia. L'habileté de Gina à user de son coup de pied lui permet de garder à distance les tueurs lancés à ses trousses. La série B policière : une opportunité de rentabiliser son image, même si celle-ci n'est pas forcément des meilleures.

Ça saigne encore sur le ring...



Le carcéral **Bloodsport II : The Next Kumite** n'est pas encore sorti que son équipe se reconstitue déjà pour **Bloodsport III : The Dark Kumite**. Alan Mehrez à la mise en scène, Daniel Bernhardt en guise de Van Damme, les incontournables Pat Morita et James Hong en seconds couteaux pittoresques... Et le scénario donne lui aussi dans la redite puisqu'il s'agit pour le kickboxer vedette de venger sur un ring clandestin l'assassinat de son mentor. Alan Mehrez et Daniel Bernhardt s'entendent d'ailleurs si bien qu'ils mijotent ensemble un nouveau **Sinbad** à qui on souhaite des aventures fantastiques autrement moins ringardes que celles de Lou Ferrigno, précédent interprète en date du célèbre marin.

Torpilles sous l'Atlantique

■ *Denzel Washington & Gene Hackman dans CRIMSON TIDE* ■

Alors qu'**À la Poursuite d'Octobre Rouge** reste ancré dans toutes les mémoires, un nouveau submersible flotte dans les eaux hollywoodiennes, le sous-marin de **Crimson Tide**, le dernier film de Tony Scott qui, après les chasseurs de **Top Gun** et les bolides de **Jours de Tonnerre**, change de nouveau de moyen de locomotion. À bord de l'Alabama, le cinéaste entretient un suspense qui va crescendo. Détonateur : un groupuscule d'extrémistes russes, commandé par le général Radchenko (une imitation de l'infâme Zirinovski), détourne un missile balistique et menace la paix du monde. Aussitôt, le sous-marin Alabama dirigé par le Capitaine Ramsey (Gene Hackman) et son second, le lieutenant Hunter (Denzel Washington), se dirige vers la base depuis laquelle les terroristes exercent leur odieux chantage. Si Ramsey est prêt à employer la force et son armement nucléaire, Hunter se montre quant à lui plus enclin à la diplomatie. La vieille et la nouvelle école s'affrontent et la mutinerie paraît désormais inévitable. Pendant ce temps, les extrémistes pavoisent... Idéal pour qui apprécie les suspenses en huis-clos, la politique-fiction et les données techniques rigoureusement exactes (l'Alabama existe vraiment et deux officiers supérieurs de la Navy ont guidé les artistes)... Quoi que le générique ne le révèle pas, Quentin Tarantino a planché sur des dialogues auxquels il manquait le piquant nécessaire avant son intervention. Des répliques à l'emporte-pièce pour un thriller amphibie sur fond d'holocauste : ça devrait bien faire quelques bulles ! ■

L'état de garce !



■ *Nicole Kidman dans TO DIE FOR* ■

Drugstore Cow-Boy, My Own Private Idaho, Even Cow Girls Get the Blues (dont la sortie est prévue le 23 août prochain)... Manifestement, Gus Van Sant est un cinéaste qui n'emprunte pas les sentiers battus. Son dernier film, **To Die For**, en fait une nouvelle fois la démonstration. Inspiré d'un fait divers sordide (l'affaire Pamela Smart, une enseignante qui poussa un adolescent à abattre son mari), **To Die For** conte les déboires de Suzanne Stone (Nicole Kidman), une jeune beauté qui n'aspire qu'à devenir une vedette de la télévision. Arriviste prête à tout, elle jette son dévolu sur la chaîne locale. C'est en reportage qu'elle rencontre trois adolescents paumés, influençables. Usant de ses charmes, elle réussit à convaincre ceux-ci de l'aider en liquidant son mari, Larry (Matt Dillon). Le trio lui obéit et le cauchemar commence...

Entre thriller glauque, critique au vitriol d'une société qui ne jure que par la célébrité télévisuelle et pastiche noir, **To Die For** détone dans le paysage cinématographique américain. Et l'autrefois sage Nicole Kidman vient de rentrer auprès de Linda Fiorentino et Sharon Stone dans le Panthéon des grandes garces du cinéma américain. Ses faveurs buccales, elle les accorde exclusivement à celui qui lui rend le service d'éliminer son époux ! ■

Une cure de couleurs pour un super-héros qu'on a connu plus lugubre...



■ *Batman modèle 1995, plus musclé, plus imposant, mais plus gentil aussi* ■

BATMAN FOREVER

DEUX ANS APRÈS BATMAN LE DÉFI, IL REVIENT. DIFFÉRENT. CONTRE DES ADVERSAIRES DIFFÉRENTS, DANS UN DÉCOR DIFFÉRENT. ELLE EST BIEN RÉVOLUE, L'ÉPOQUE TIM BURTON. ADIEU LE HÉROS HANTÉ ET UN ENVIRONNEMENT SOMBRE À SON IMAGE. BONJOUR L'ACTION NON-STOP ET LA GRANDE AVENTURE FAÇON COMICS...

Les **Batman** se suivent mais ne se ressemblent pas forcément. Pour le troisième volet des aventures cinématographiques du «Dark Knight», *Warner Bros* fait table rase. Nouveau réalisateur, nouvel interprète derrière le masque, nouveaux vilains, nouveaux décors, nouveaux gadgets, nouvelle musique même... Sur de solides fondations creusées par Tim Burton, *Warner* revoit, corrige. Exit les tonalités sombres, tragiques du cinéaste d'**Ed Wood**, exit ces personnages déviants qui mettent autant mal à l'aise qu'ils amusent la galerie. Batman prend son baluchon et s'installe dans un Gotham d'une dimension nettement moins funeste. Exit aussi le caractère introverti, le stoïcisme de Michael Keaton. *Warner* voulait un Batman/Bruce Wayne plus héroïque, plus Indiana Jones, plus sexy que le précédent. Joel Schumacher le lui présente sur un plateau : Val Kilmer, interprète de **Jim Morrison** dans **Les Doors** et de Doc Holliday dans un triste **Tombstone**. Un acteur taillé pour la grande aventure, l'action tumultueuse, ce qui n'était pas forcément le cas de Michael Keaton, aussi convaincant fut-il.

Une aube nouvelle se lève sur Gotham City : les choses ne sont plus comme avant. Tandis que Tim Burton songe à une aventure solitaire de Catwoman, Joel Schumacher fait son **Batman** à lui. Un **Batman** en fait très conforme à celui de la nouvelle série animée, ***Les Aventures de Batman et Robin*** qui fait la part belle au rythme, à l'action. Dès les premières images de **Batman Forever**, l'évidence saute aux yeux. Joel Schumacher se démarque de Tim Burton. Le Gotham City sombre et froid d'hier disparaît au profit d'une mégalopole où les couleurs les plus vives, les plus agressives s'entrechoquent constamment. Les immeubles, les panneaux publicitaires, les accoutrements des habitants et les costumes déments des deux principaux vilains, L'Homme-Mystère et Double-Face, respirent davantage une ambiance de fête foraine, de kermesse colorée. Toute bariolée qu'elle soit, Gotham n'en reste pas moins gigantesque, tentaculaire, splendide. En s'inspirant des architectures présentées dans les expositions universelles des années 20 et 40, la directrice artistique Barbara King (**Les Doors, Chute Libre**) brasse l'art-déco, le modernisme et le post-modernisme européen et russe. Résultat : des décors terribles, très différents de ceux habités par Tim Burton. Décor schizophrène pour le repaire de Double-Face, loufoque pour L'Homme-Mystère, grandiose pour le chapiteau sous lequel les parents de Robin sont assassinés... Le plus spectaculaire : les bas-fonds de Gotham dans lesquels Robin part en virée au volant d'une Batmobile «empruntée» à Batman. Une Batmobile elle aussi redessinée. Si la silhouette reste la même, les détails penchent vers un look squelettique, plus organique, bref plus menaçante que la précédente. Un paradoxe dans ce **Batman Forever**. Bat-Menottes, Bat-Bola, Batarang et surtout une Bat-Wing «garée» au plafond de la Batcave telle une énorme chauve-souris complètent la panoplie du justicier de Gotham City dont la nouvelle armure privilégie abdominaux et autres muscles gonflés par la fréquentation assidue des salles de gym.

À ce Batman nouveau, à la présence du «sidekick» Robin, à cette Gotham repeinte façon **Dick Tracy**, il fallait des vilains adaptés. Certainement pas des maniaques torturés, en pleine analyse sur le divan d'un psy, avides de pouvoir et parfois dangereusement séduisants. Autant L'Homme Mystère que Double-Face constituent des méchants plus grands que nature, des cabotins du crime plus proches du Joker que d'un nauséeux Pingouin qui empestait le poisson pas frais au-delà de l'écran. Évidemment, Jim **The Mask** Carrey et Tommy Lee Jones en font des tonnes, concourant tout deux au titre du meilleur méchant du film. Match nul pour de dangereux voleurs de vedette.

Jim Carrey ne pouvait incarner que L'Homme Mystère, Edward Nigma dans le civil. Celui-ci voue à son patron, l'industriel et philanthrope Bruce Wayne une admiration sans borne. Génial et déjanté, il invente une machine qui permet d'accroître de manière incroyable l'intelligence. En la présentant à Bruce Wayne, il espère recueillir une avalanche de félicitations ; c'est une douche froide qu'il reçoit. Pas question de poursuivre ses recherches car, selon Bruce Wayne, le cerveau n'est pas un objet que l'on manipule à loisir. Batman l'ignore encore mais, malgré lui, il vient de générer un nouveau criminel de haut standing, L'Homme Mystère, version noire d'Edward Nigma, ce que The Mask est au timide Stanley Ipkiss. Au même moment, Harvey «Double-Face» Dent s'évade de l'asile. Convaincu que Batman est responsable de son visage ravagé à 50 % par un jet d'acide, il n'aspire qu'à la vengeance. En compagnie de ses deux complices favorites, les sexy Sugar et Spice, Double-Face ourdit dans l'ombre un complot destiné à éliminer le justicier. Il lui tend plusieurs pièges et rate de peu sa cible lors d'une soirée de gala dans un cirque. Là, un couple d'acrobates s'interpose. Ils meurent, sauvant Bruce Wayne et laissant un orphelin derrière eux, Dick Grayson, aussitôt recueilli par le miraculé. Tandis que Bruce Wayne flirte avec la psychologue Chase Meridian, L'Homme Mystère et Double-Face scellent un partenariat d'enfer dans le seul but de se débarrasser une bonne fois pour toutes de leur ennemi commun, Batman, dont ils connaissent la véritable identité. Leur plan prévoit l'enlèvement de Chase Meridian, mais pas l'intervention conjuguée de Batman et d'un acolyte nommé Robin.

Poursuites folles sur terre, dans les airs, sur et sous l'eau, explosions multiples et variées, combats acrobatiques contre des dizaines d'assaillants et dont l'issue n'est fatale à personne, sauvetage d'une demoiselle en péril... Tout y est, y compris une course endiablée jusqu'à la planque de L'Homme Mystère, une course très **Guerre des Étoiles** du fait de la présence de John Dykstra aux effets spéciaux. Du spectacle assuré avec tout le tonus, le dynamisme requis. Bien sûr, le ménage à trois de **Batman Forever** (Bruce Wayne/Chase Meridiam/Batman) ne possède pas la volupté si particulière de la liaison dangereuse du héros avec Selena Kyle/Catwoman. Bien sûr, l'analyse du traumatisme qui pousse Bruce Wayne à se transformer en chauve-souris humanoïde pour combattre le crime ne cherche pas aussi loin que dans l'incroyable cartoon **Batman contre le Fantôme Masqué**... Mais, globalement, **Batman Forever** atteint l'objectif fixé : restituer les charmes un peu rétro de certaines des bandes dessinées les plus classiques du mythe, couper le cordon ombilical avec Tim Burton. Parvenir à un Batman différent, plus familial, mais sans trahir l'essence du personnage.

■ **Olivier ALBIN** ■

■ Val Kilmer est Bruce Wayne, un Batman plus «beau gosse» que Michael Keaton ■

Warner Bros présente Val Kilmer - Jim Carrey - Tommy Lee Jones dans une production **Warner Bros** *BATMAN FOREVER* (USA - 1994) avec Nicole Kidman - Chris O'Donnell - Michael Cough - Pat Hingle - Drew Barrymore **photographie de** Stephen Goldblatt **musique de** Elliot Goldenthal **scénario de** Lee Batchler - Janet Scott Batchler & Akiva Goldsman d'après les personnages créés par Bob Kane **produit par** Tim Burton - Peter Mac Gregor-Scott **réalisé par** Joel Schumacher

19 juillet 1995 **2 h**

Gotham en héritage...

Interview : Joel Schumacher

Malgré trois films fantastiques, Génération Perdue, L'Expérience Interdite et The Incredible Shrinking Woman (version féminine et loufoque de L'Homme qui rétrécit), Joel Schumacher n'était pas vraiment celui qu'on attendait pour diriger la circulation à Gotham City en lieu et place de Tim Burton. Plutôt porté vers le mélodrame plein de trémolos (St. Elmo's Fire, Le Choix d'aimer), vers le thriller urbain (Le Client, Chute Libre), Joel Schumacher est un versatile, le genre de cinéaste qui virevolte d'un genre à l'autre selon l'intérêt qu'il porte à un projet. Pas un auteur, mais pas un mercenaire de la caméra non plus. Quelqu'un qui s'adapte aux circonstances, aux mythes, avec toujours le même soucis de soigner le visuel. Il fallait au moins ça pour présider aux nouvelles aventures de Batman.

Comment le réalisateur de *Chute Libre* se retrouve-t-il aux commandes d'un *Batman* ? Vous n'êtes pas vraiment la personne dont le nom vient immédiatement à l'esprit pour remplacer Tim Burton...

Tim Burton et moi sommes amis depuis 1986. À l'époque, je tournais **Génération Perdue** et lui préparait **Beetlejuice** pour le même producteur, *Warner Bros*. Étant voisin, il passait souvent sur le plateau. En fait, lorsque *Warner* m'a offert de réaliser **Batman Forever**, je leur ai répondu que je ne le ferai qu'à la condition que Tim Burton donne son accord. C'était par respect pour lui tout simplement. Comme Tim s'est montré enchanté... Je crois qu'il avait très envie de s'immerger dans d'autres projets, de passer la main. J'ai pris la relève. Au moment de débuter le tournage, j'ai pensé que j'étais en train de faire la plus grosse bêtise de ma vie, que le gigantisme de l'entreprise me submergerait. Aujourd'hui, je serais heureux de remettre ça. Après de longues vacances !

Comment avez-vous abordé ce troisième *Batman* ? Se place-t-il dans la mouvance des deux précédents, dans l'écume de Tim Burton ?

Tim Burton est un grand artiste. Essayer de l'imiter aurait été stupide. Aux États-Unis, un proverbe prétend que l'imitation constitue la plus éloquente forme de flatterie. Je n'y crois absolument pas. Plagier quelqu'un, c'est également l'insulter. Et, du coup, vous vous insultez vous-même, vous vous rabaissez à copier, vous nuisez à votre imaginaire. Pour couronner le tout, vous insultez le public qui n'a nullement envie qu'on lui projette une contrefaçon. Pour éviter de tomber sous l'influence de Tim Burton, j'ai donc été puiser mon inspiration à la source. Je suis reparti à zéro, depuis la bande dessinée originale de Bob Kane. Je me suis donc rendu dans un magasin spécialisé dans les comics, au rayon Batman. Il y avait là des tas de Batman différents. Un Batman du futur, des Batman classiques, un Batman blond et canadien français même... Il existe tellement de variations sur le thème que je n'avais que l'embarras du choix. Imiter Tim Burton, dans ce contexte, aurait été du vice. Et le remplacement de Michael Keaton par Vil Kilmer n'a fait qu'accentuer les choses en me donnant toute latitude, une autonomie totale en regard de **Batman** et de **Batman le Défi**. Si Tim Burton est présent au générique en tant que co-producteur, il n'est jamais intervenu sur **Batman Forever**. Étant très pris par **Ed Wood**, il s'est contenté de nous apporter son soutien moral.

■ *La Batmobile dans la Batcave, un décor familier quoique légèrement retouché* ■

Si vous avez tenu à vous écarter de l'influence de Tim Burton, sur quoi vous êtes-vous basé pour concevoir Batman et son mythe dans une autre optique ?

Warner Bros m'a demandé de tourner MA propre version de **Batman** tout d'abord, pas une suite aux deux précédents. Bien sûr, il subsiste quelques liens. Mais un nouveau metteur en scène exigeait un nouveau départ et il m'était difficile de savoir que ce que Tim Burton avait voulu exprimer. J'ai dû suivre mon propre instinct et prendre des risques. Ces risques, je les ai pris en m'appuyant sur les bandes dessinées. J'ai contacté Jeanette Khan, la patronne de *DC Comics*, qui m'a envoyé des centaines d'albums. Un véritable bain de jouvence. Je bouquinais constamment. Dans l'avion, dans les salles d'attente, dans les embouteillages. Je suis convaincu que les gens se demandaient pourquoi un vieil hippie comme moi lisait «Batman» à longueur de journée. En fait, je travaillais ! J'étais payé à lire des bandes dessinées. Logique donc que **Batman Forever** ait pris cette direction, qu'il soit devenu une bande dessinée vivante, un film bien plus marqué par les comics que ne l'étaient ceux de Tim Burton. Les **Batman** de Tim Burton sont des films de Tim Burton avant d'être des **Batman**.

En vous embauchant sur *Batman Forever*, les huiles de Warner n'avaient-elles pas l'intention de s'octroyer les services d'un cinéaste plus docile que Tim Burton ?

Les responsables du studio ne m'ont pas dicté de ligne de conduite. J'avais leur confiance du fait que j'avais déjà tourné **Génération Perdue, Chute Libre** et **Le Client** pour eux. La confiance, ça se gagne. Sur **Génération Perdue**, les cadres de *Warner* étaient là à me harceler de questions style : «Est-ce une comédie ou un film fantastique ?». Ce à quoi je répondais immanquablement par «oui» ! Selon eux, les deux genres ne pouvaient fonctionner ensemble. Mais **Génération Perdue** a obtenu un joli succès. Sur **Chute Libre** encore, les responsables de *Warner* ont accepté de me suivre dans les risques que je prenais. Ce film, pour un gros studio hollywoodien, constitue un défi. C'était évident qu'il allait entraîner des controverses, agiter les passions, exposer des problèmes politiques, sociaux et comportementaux. Heureusement, les gens de *Warner* ne sont pas des timorés. Ils font des choix mais leur politique ne consiste pas à nous dicter notre conduite.

On murmure que Warner Bros, votre producteur, a insisté pour que *Batman Forever* ratisse plus large que le précédent qui s'était coupé du public familial par ses aspects sombres et glauques...

J'ai tout particulièrement veillé à un point stratégique : la violence, ce côté sombre que l'on a tant reproché à Tim Burton. La frontière entre la violence de bande dessinée et la violence réelle est, plus qu'on ne le dit, très ténue, très mince. Sachant que beaucoup d'enfants iraient voir **Batman Forever**, j'ai fait attention. Ceci ne signifie pas que le film ne s'adresse qu'aux gosses, loin de là ! Il me paraissait capital que Batman et Robin résolvent des énigmes sans tuer personne. Ils devaient se montrer plus rusés, plus

■ Gotham City comme vous l'avez seulement vue dans de vieilles bandes dessinées, outrageusement colorées ■

intelligents, plus intègres que leurs ennemis. Ne pas se comporter comme eux. Batman et Robin n'ont nullement besoin d'éliminer physiquement leurs adversaires pour être des héros. Et cela aurait été tellement plus facile de les montrer tuer tous les vilains à la fin.

Val Kilmer succédant à Michael Keaton dans le double rôle de Bruce Wayne et Batman, c'est une idée de vous ?

Fin 1993, quand **Batman Forever** devait encore se concrétiser avec Michael Keaton, j'ai assisté à une projection de **Tombstone**. Dans le rôle de Doc Holliday, Val Kilmer était fabuleux. Je me suis aussitôt dit qu'il ferait un excellent Batman sans savoir alors que l'opportunité n'allait pas tarder à se présenter. Peu de temps après, j'ai rencontré Val lors d'une audition pour un film que j'ai finalement abandonné, **The Devil's Advocate**. Là, ça ne faisait plus de doute, le nouveau Batman ne pouvait être que lui car, entre-temps, les rapports entre Michael Keaton et *Warner* se sont détériorés. Bien qu'il soit encore très jeune, Val possède ce qu'on appelle aux États-Unis, une vieille âme. Quelque chose chez lui laisse paraître son vécu, son expérience de la vie. C'est pour cette raison, je pense, qu'il a su rendre crédibles à travers son interprétation des personnalités si délicates à manier, si complexes. Doc Holliday notamment. Val est quelqu'un qui possède une réelle épaisseur. Beaucoup de jeunes comédiens sont aussi beaux que lui, ont la capacité physique d'incarner des héros, mais manquent cruellement de profondeur. Il fallait impérativement cette combinaison entre l'aspect extérieur et le mental pour parvenir à un Batman fiable. Batman est un héros de bande dessinée, mais c'est aussi un personnage puissant, complexe et très sombre. Enfant, il a assisté à l'assassinat de ses parents. Ça marque un homme pour la vie, ça peut même le pousser à endosser un costume pour combattre le crime. J'étais également convaincu que Val possédait ce charme, cet éclat qui lui permet d'être un Bruce Wayne performant, chef d'entreprise, playboy célibataire... Rien qui ne permette de soupçonner qu'il se rend régulièrement dans un repaire souterrain, la Batcave, enfile une drôle de panoplie et casse du méchant la nuit. Tout le défi du rôle consistait à rendre crédible la double personnalité du héros, à trouver le comédien qui soit crédible au naturel et déguisé.

À l'instar de Tim Burton, vous avez mis l'accent sur les facettes les plus vulnérables de la personnalité de Batman... ■ ■ ■



■ Double-Face et L'Homme Mystère : une association de malfaiteurs dans le but d'atomiser Batman ■

■ Edward Nigma, alias L'Homme Mystère (Jim Carrey), un dangereux pitre ■

■ ■ ■ Bien sûr. La vulnérabilité constitue une facette primordiale de la personnalité de Bruce Wayne. Il mène une existence de reclus d'ailleurs. Quiconque possède une double identité doit vivre isolé, se soustraire au regard des autres. Batman n'est pas Superman. Il n'arrive pas d'une autre planète, doté de pouvoirs incroyables. Batman est un homme ordinaire. Le film, comme ceux de Tim Burton, le souligne. Encore que, je ne crois pas que beaucoup de gens puissent accomplir ce que fait Batman ! Dans la première séquence, lorsque Batman surprend les complices de Double-Face en plein casse de la banque de Gotham City, Val Kilmer effectue lui-même 90 % des cascades, engoncé dans cette combinaison qui pèse extrêmement lourd. Rien que pendant le tournage de cette séquence, il a perdu trois kilos ! Je vous laisse imaginer la suite. Autant Chris O'Donnell, interprète de Robin, que Val se sont entraînés dur pour accéder au niveau physique nécessaire au film. Jim Carrey aussi, mais dans un autre registre. Son costume lui collait si intimement à la peau, comme un second épiderme, qu'il devait veiller à ne pas trop manger. Un déjeuner trop copieux et nous aurions dû attendre la fin de sa digestion ! De plus, il a appris à manier la canne comme personne, pour éviter de se l'envoyer en plein visage à chaque scène.

À l'origine, c'est Robin Williams qui devait incarner l'Homme Mystère. Vous lui avez préféré Jim Carrey en dernier ressort ?

Vrai pour Robin Williams, et je suis le premier à en avoir émis l'idée. J'ai passé un an à essayer de le convaincre. Il ne cessait de m annoncer qu'il allait signer le contrat, mais pas immédiatement, un peu plus tard. Je ne sais pas exactement pourquoi il hésitait tant. Puisqu'il tardait à signer, j'ai tout naturellement cherché ailleurs. Et, à ce moment, j'ai pensé à ce comédien incroyable que j'avais rencontré en 1983 lors d'auditions pour **D.C. Cab**. Depuis, **The Mask** en a fait une star, mais il faut savoir que Jim Carrey, comme beaucoup d'autres acteurs d'ailleurs, attend son heure depuis une bonne quinzaine d'années. En 1983, il était encore comédien de cabaret et déjà aussi talentueux qu'aujourd'hui. Dommage que je n'aie pu l'intégrer dans un film qui aurait dû être bâti autour de lui. Lui confier un rôle ordinaire aurait été une punition. Je ne tenais pas à minimiser son potentiel. Si Jim Carrey s'est imposé dans le rôle de l'Homme Mystère, c'est parce qu'il ressemble au personnage des bandes dessinées, tout du moins les plus anciennes, à cet espèce d'homme de caoutchouc, à la silhouette très fine, aux mouvements très fluides.

■ Harvey Dent, alias Double-Face (Tommy Lee Jones), un gangster dont la moitié maléfique l'emporte souvent sur la partie humaine ■



■ Chase Meridian (Nicole Kidman), une psy intéressée par le dédoublement de personnalité ■

Comment Bob Kane, le père de Batman, a-t-il réagi à votre intention de modifier très sensiblement la représentation physique du justicier ?

Bob Kane venait régulièrement sur le plateau. Sa femme fait d'ailleurs une apparition dans le film. Il nous a beaucoup aidés, conseillés. Il aime **Batman Forever**. Toutefois, Bob Kane a manifesté une certaine inquiétude. Il ne comprenait pas le pourquoi de quelques innovations morphologiques dans le costume de Batman, essentiellement les mamelons un peu trop prononcés à son goût. Je dois dire que le nouvel aspect de la combinaison s'inspire ouvertement de la plastique des statues grecques dont l'anatomie est parfaite, très détaillée. Bob Kane n'a également pas compris pourquoi Robin portait une boucle d'oreille !

Dans un plan fugace, vous cadrez avec une certaine complaisance le fessier de Batman. Pas très orthodoxe !

Personne ne voulait de cette image, mais lors des projections-tests les spectatrices ont éructé de bonheur. Elles sifflaient comme s'il s'agissait d'un spectacle des Chippendales. Conforté par cet enthousiasme, j'ai conservé le plan. Qu'il soit ou pas dans le film ne change guère les choses, surtout que **Batman Forever**, dans sa version initiale, faisait dans les deux heures quarante. J'ai coupé énormément de longueurs, de dialogues, des scènes qui n'apportaient rien à l'histoire comme l'évasion de Double-Face de l'asile... **Batman Forever** dure aujourd'hui deux heures.

Pourquoi avoir introduit Robin dans *Batman Forever* ? Batman ne se suffit-il plus à lui-même ? Ou est-ce pour doubler les chances commerciales du film ?

Je l'ai intégré pour une seule raison : il est le protagoniste des meilleures aventures de Batman sous forme de bandes dessinées. Il y a dans celles-ci beaucoup d'action, des couleurs magnifiques, un peu de romance, Alfred le majordome et son sens très sec de la répartie, des méchants qui se liguent pour rendre la tâche de Batman encore plus rude... Et Robin ! En fait, **Batman Forever** tient sur tous ces points des bandes dessinées d'autrefois. Les origines de Robin tout autant. Il était acrobate dans un cirque lorsque ses parents ont été tués sous ses yeux. Bruce Wayne le recueille... Une différence avec les comics de Bob Kane toutefois : Robin y était nettement plus jeune !

■ Propos recueillis et traduits par **Olivier ALBIN** ■

Robin des Villes !

Interview : Chris O'Donnell

Pour Chris O'Donnell, remarqué dans LE TEMPS D'UN WEEK-END et dernier D'Artagnan en date dans LES TROIS MOUSQUETAIRES, le tournage de BATMAN FOREVER aura coïncidé avec l'obtention de sa maîtrise en Marketing. Révisant ses chapitres entre deux scènes de BATMAN FOREVER, retirant son costume à toute vitesse pour ne manquer les cours du soir à l'UCLA, le jeune acteur (24 ans) dût même expliquer à l'un de ses professeurs, inquiet de ses retards fréquents, qu'il passait ses journées à Gotham City, en collants, à seconder Batman dans son combat contre le crime. Pas désarçonné, le prof lui demanda deux invitations pour la première du film !

On dit que vous étiez prédestiné à jouer Robin ?

Ah oui, c'est cette fameuse anecdote sur le costume d'Halloween... Quand j'étais en fac, mes amis et moi avions décidé de nous déguiser en super-héros pour la fête d'Halloween. Un copain voulait se déguiser en Batman et tenait absolument à ce que je l'accompagne en Robin. Je lui avais répondu qu'il faudrait me payer cher pour que j'enfile les collants du «boy wonder». Mais finalement, *Warner* a su mettre le juste prix !

Dans la série TV des sixties, Robin était presque présenté comme un simplet...

C'est vrai, il avait tout du parfait crétin. Cela m'a fait légèrement hésité au départ lorsque qu'on m'a proposé le rôle, mais après avoir lu le scénario de **Batman Forever** où Robin bénéficiait d'un traitement de faveur, mes doutes se sont évanouis. Cela dit, je suis toujours un fan de la série télé que je regarde régulièrement et trouve hilarante.

Vous ne vous êtes donc aucunement inspiré de la série pour interpréter Robin ?

Non puisque tous les personnages sont différents par rapport à la série. Je savais que Joel Schumacher et *Warner Bros* allaient radicalement changer l'image de Robin. Heureusement d'ailleurs puisque dans la série, Batman est également pas mal crétin !

Qu'apporte Robin à *Batman Forever* ?

Batman a finalement un partenaire pour l'aider dans son combat. Et puis, il faut bien que quelqu'un s'occupe de toutes ces voitures et motos dans le garage de Bruce Wayne puisque Batman ne semble pas s'y intéresser ! Plus sérieusement, il y avait tellement de gens qui désiraient voir le duo réuni sur grand écran qu'il aurait été dommage que Robin ne figure pas dans **Batman Forever.** À l'annonce du tournage du premier **Batman**, comme beaucoup de monde je fus surpris de l'absence de Robin. Quand on y réfléchit bien, la batmobile est une deux places !

Étiez-vous à l'aise à l'idée de porter des collants ?

Je ne peux pas dire que la notion m'excitait particulièrement ! Porter ce costume pour les scènes de cirque n'a pas été mon moment favori du tournage, mais je savais que je ne le garderai pas tout au long du film et qu'il serait remplacé plus tard par un autre costume. Une armure plus confortable sauf que le masque était littéralement collé sur mon visage. Les maquilleurs devaient également me maquiller les sourcils et paupières et plus d'une fois ils m'ont enfoncé leur crayon dans l'œil. Pratique !

■ *Chris O'Donnell est Robin, fils spirituel de Batman nettement moins porté sur les collants qu'autrefois* ■

Comment expliquez-vous que Robin ne soit pas trop porté sur la gent féminine ?

Je n'en ai aucune idée et je crois qu'il va falloir poser cette question dans le prochain film. En fait, dans **Batman Forever**, j'embrasse quand même une fille, plutôt mignonne, après l'avoir extraite des griffes d'un gang. Mais je crois que les fans de Robin devraient commencer à faire circuler une pétition pour que Robin et Catwoman se retrouvent dans le prochain film. Rappelez Michelle Pfeiffer dans le quatrième épisode et faites qu'elle s'occupe de Robin. Batman pourrait de son côté conter fleurette à Batgirl, ou je ne sais qui d'autre !

Comment le tournage s'est-il déroulé ? Dans le stress inhérent à toute grosse production ?

Non, pas du tout, c'était génial, en grande partie grâce à Joel Schumacher qui est très facile à vivre : même le jour où je suis rentré dans le décor avec la batmobile, il ne s'est pas énervé ! Sur le plateau, Joel a en permanence un mégaphone et pendant que l'équipe et les acteurs préparent les scènes, il n'arrête pas de faire des commentaires sur tout un chacun. Il lit les derniers potins embarrassants qui concernent les acteurs sur le plateau, il cherche la petite bête avec les techniciens... Il implique toute l'équipe en se moquant gentiment de tout le monde. De fait, on avait tous l'impression d'appartenir à une grande famille, de participer à un événement exceptionnel et chacun mettait de la fierté dans son travail.

Vous êtes-vous entraîné physiquement pour relever au maximum le défi des cascades ?

J'en ai fait quelques-unes, mais il est évident que je ne suis pas un expert du trapèze volant ; en fait, j'arrive à peine à faire une roulade ! Le mérite pour les scènes physiques revient à ma doublure, Mitch Gaylor, qui a remporté la médaille d'or aux Jeux Olympiques de 1984 en gymnastique. Mais avoir une doublure n'élimine pas tous les risques. Un jour, je devais tourner une scène sous-marine dans une piscine. Les plongeurs m'ont demandé si j'avais déjà fait de la plongée et puisque ce n'était pas le cas, ils ont voulu m'apprendre en vitesse. Ils m'ont jeté à l'eau en m'expliquant comment respirer avec le matériel qu'ils avaient apporté. La scène demandait que je me débatte pendant qu'eux m'agrippaient. Puis, on coupait. Je me suis retrouvé sous l'eau et j'ai commencé à me débattre. Quand j'ai voulu aspirer de l'air, je ne voyais rien puisque j'avais le masque collé sur le visage, et je ne pouvais pas vraiment nager parce que j'avais mon costume, lesté au niveau de la ceinture. J'ai continué à me débattre et j'ai finalement saisi l'appareil. Je l'ai mis à l'envers et quand j'ai voulu aspirer, parce qu'ils ne m'avaient pas expliqué que je devais appuyer sur un bouton, j'ai avalé une grande gorgée d'eau ! Pendant tout ce temps, j'espérais entendre quelqu'un crier «coupez» puisqu'ils avaient installé des hauts-parleurs sous l'eau. Ça a été un cauchemar ! J'ai cru que j'allais mourir. Une fois remontés, ils m'ont annoncé qu'on devait refaire une prise, et en vitesse parce que le directeur de la photographie avait un avion à prendre !

■ Propos recueillis par **Olivier ALBIN** ■

Un western extraterrestre à contre-courant de ce que Hollywood attend du genre !

Mort ou Vif

Duels à Rédemption


■ Un cimetière où repose le père d'Ellen (Sharon Stone) ■

Interview : SAM RAIMI

l'homme aux colts d'or

Un authentique western spaghetti par le réalisateur des EVIL DEAD et de DARKMAN. Tout arrive ! Un peu revenu de ses mouvements de caméra délirants, de ses loopings aériens, de ses zombies récalcitrants, Sam Raimi met un bémol à ses ardeurs passées. Un calme tout relatif avant une tempête visuelle qui se déchaîne dans une douzaine de duels anthologiques, les grands moments d'un MORT OU VIF qui en compte beaucoup. MORT OU VIF, ce western si peu hollywoodien qu'il paraît avoir été tourné à Almeria et Cinecitta par des révisionnistes dévoués à la cause Sergio Leone. Une cause que Sam Raimi défend avec autant de férocité que d'originalité, de conviction que d'élégance...

Malgré la présence de Sharon Stone et le regain de popularité du western, *Mort ou Vif* n'a pas fait d'étincelles au box-office américain...

Nul n'est prophète en son pays. Je n'ai jamais rencontré de gros succès commerciaux aux Etats-Unis, à l'exception de **Darkman**. Par contre, le public européen paraît plus sensible à ce que je tourne. L'échec de **Mort ou Vif** m'a bien sûr marqué mais, dans la mesure où je n'ai jamais atteint les sommets du box-office, je ne suis pas tombé de bien haut. Comme tous mes précédents films, celui-ci devrait se rattraper largement en vidéo.

Comment expliquez-vous que Sharon Stone soit venue vous chercher pour réaliser le film ? Généralement, c'est le réalisateur qui contacte le comédien...

Je ne sais pas exactement pourquoi car j'ai toujours eu peur de le lui demander. C'est un Anglais, Simon Moore, qui a écrit le scénario de **Mort ou Vif**. Il l'a envoyé à des producteurs hollywoodiens qui l'ont à leur tour proposé à Sharon Stone. Elle leur a répondu : «Je veux bien m'embarquer dans le projet à condition que Sam Raimi réalise le film». Je n'en revenais pas. J'étais persuadé qu'une vedette de sa stature ne se doutait même pas de mon existence ! Je n'avais tourné que de petits films de genre, fantastiques. Et Sharon évolue dans un autre monde. Je me suis évidemment senti très flatté en me disant néanmoins que c'était trop beau, que quelque chose allait clocher. Que je détesterai le scénario par exemple. Même pas : il était vraiment excellent. Ou, alors, que je verrai en Sharon une folle dégénérée, une star mégalomane. Pas du tout. Quoi que je fusse très intimidé lors de notre première rencontre à Vancouver, Sharon m'est apparue comme une femme raisonnable, très forte, très intelligente... Le scénario, par exemple, elle l'a à peine retouché et seulement afin d'améliorer son personnage. Pour préserver une partie du mystère d'Ellen, elle a demandé à ce que les dialogues ne lèvent pas trop le voile sur son passé douloureux, que la tragédie ne soit que progressivement découverte. Sous son impulsion, nous avons aussi modifié le personnage de Cort, en faisant de lui un bandit devenu un prêtre hanté par la tentation de reprendre les armes.

***Mort ou Vif* ne serait t-il pas un remake inavoué de *L'Homme des Hautes Plaines* ?**

Complètement. Mais le crédit des références, au western italien essentiellement, revient surtout au scénariste, Simon Moore. En écrivant **Mort ou Vif**, il n'avait pas seulement en tête les films de Sergio Leone mais également **L'Homme des Hautes Plaines** de Clint Eastwood. **L'Homme des Hautes Plaines** et **Mort ou Vif** possèdent de nombreux éléments communs : le thème de la vengeance, la petite ville plantée au milieu de nulle part... Dans le film de Clint Eastwood, elle s'appelle Hell. Dans le nôtre Redemption ! Comme **Mort ou Vif**, **L'Homme des Hautes Plaines** subit de plein fouet l'influence des westerns italiens.

Ce qui fait l'originalité des westerns italiens par rapport aux grands classiques de Ford, Sturges et Hawks fait-il aussi la différence entre *Mort ou Vif* et des films comme *Wyatt Earp* ?

Selon moi, le western américain se concentre davantage sur la dramaturgie du récit tandis que des cinéastes comme Sergio Leone vous entraînent au centre de l'action. Un peu comme un John Ford shooté, défoncé ! Les Italiens ont fait du western condensé ; ils ont immédiatement laissé tomber tout ce qui les ennuyait dans le western classique, la progression du récit, la présentation des personnages... Je ne crois pas qu'ils prenaient le genre à la légère, de manière systématiquement parodique. Justement, c'est parce qu'ils se prenaient parfois très au sérieux que les films sont si drôles. Mais leur humour n'est souvent pas volontaire ! Les Italiens voulaient aller plus loin, adapter le western au public très exigeant des années 70, ce public qui demandait autre chose que les éternels clichés hollywoodiens. Du coup, ils ont revigoré le genre. A mon petit niveau, j'ai également essayé de le dépoussiérer, de lui injecter du sang neuf. J'apprécie un western comme **Wyatt Earp** avec Kevin Costner, tout en ayant le sentiment que ce film date d'il y a quarante ans ! Avec **Mort ou Vif**, j'ai voulu tourner un western des années 90. J'ai donc naturellement repris son concept en l'état où les Italiens l'avaient laissé, pour le compresser encore plus, exagérer encore davantage les péripéties, le tout en adoptant des techniques modernes et même ■ ■ ■



■ Ellen (Sharon Stone), une justicière qui laisse autant s'exprimer ses sentiments que son colt ■

■ Dans le brasier de Redemption, Ellen met la touche finale à une vengeance qu'elle redoute autant qu'elle désire ■

■ ■ ■ parfois des idées visuelles venant du film d'action de Hong Kong.

On s'attendait de votre part à un western au ton plus badin, à une parodie presque...

Mort ou Vif est un véritable western, sérieux même s'il contient une certaine dose d'humour. Les duels ne prêtent pas à l'hilarité ; nous les avons voulus cérémonieux, tragiques. Il ne faut surtout pas regarder **Mort ou Vif** sous l'angle de la parodie. Toutefois, je ne vous en voudrai pas si vous riez à certaines situations extrêmes. Il arrive au film d'aller très loin ! Certains spectateurs ne le supportent pas. Mais c'est également mon job de pousser les gens au terminus de ce qu'ils peuvent accepter, pour qu'ils puissent voyager encore plus loin au film suivant.



■ Hérode (Gene Hackman), le roi de Redemption : un tyran qui entretient amoureusement la haine de ses concitoyens ■

Le gigantesque impact de balle dans la tête, n'est-ce pas un clin d'œil aux spectateurs de la trilogie *Evil Dead* ?

Ce n'est pas vraiment une concession à **Evil Dead**. Cette image provient de la couverture d'une bande dessinée de Frank Miller, «Hard Boiled». Prenez-la plutôt comme un hommage que comme un retour au passé !

Votre curriculum vitae ne vous a-t-il pas poussé à donner à *Mort ou Vif* une réelle dimension fantastique ?

Probablement. D'abord parce que je reste personnellement très ancré dans le fantastique. Et surtout parce que nous voulions transformer une ville traditionnelle de western en endroit irréel, une sorte de ville dont les fondations se situent en enfer. Il ne fallait pas que le décor contienne des éléments vivants. Juste du bois mort, des plantes desséchées, des cactus exsangues. Pas d'enfants sur la route qui traverse Redemption. Peu de couleurs à l'exception de celle du sang. Les rayons du soleil constituent la seule source de lumière, une lumière blafarde qui éclaire un paysage livide. Rien ne flatte le regard à Redemption. C'est une ville déjà morte, une ville fantôme.

Le décor de Redemption, vous l'avez entièrement construit, ou est-ce une de ces villes «western» bien entretenues que les producteurs hollywoodiens gardent sous le coude en cas de besoin ?

Nous avons tourné **Mort ou Vif** à Mescal en Arizona, un bled situé à une soixantaine de kilomètres de Tucson. Le décor, en partie du moins, existait déjà. Il s'est construit progressivement, au gré des films. Le premier, **Monte Walsh** en 1968, ne demandait qu'un poste de shérif. Le deuxième nécessita la construction d'une écurie, le troisième d'une maison, d'une épicerie. En y arrivant, nous avions une ville complète, une ville à laquelle nous avons aussi apporté notre contribution, un saloon, la demeure de Hérode qui existait déjà partiellement. Très connue pour ses reconstitutions d'époque, Patrizia Von Brandenstein, y a mis sa touche personnelle, quelque chose de morbide, qui apparente Hérode à Redemption. En fait, notre décor symbolise un peu l'évolution du western. Cette ville est la parfaite illustration de la manière dont s'enrichit sans cesse le genre. Les mythes se construisent les uns sur les autres, chaque western subit l'influence des précédents.

Comment passe-t-on de *L'Armée des Ténèbres* à *Mort ou Vif* ? Ce sont deux films de genre, mais chacun nécessite une approche spécifique, un traitement personnalisé...

L'important était de tirer le maximum de chaque scène, d'adapter mon style à la séquence que je devais mettre en images. Auparavant, c'était tout le contraire ; je la pliais à mes désirs,

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST

A l'heure où Hollywood, dopé par le succès de **Danse avec les Loups** et **Impitoyable**, tente par tous les moyens de vitaminer l'un des genres qui a fait sa réputation, des triblions nagent à contre-courant. Contre **Wyatt Earp**, contre **Tombstone**, contre **Young Guns**, contre **Maverick**... Et contre **Belles de l'Ouest** ! Il aurait pourtant été si facile d'harnacher Sharon Stone comme une poule de Far West, une fille de saloon, de lui glisser un colt doré à la crosse de nacre dans la culotte. Au mieux, l'opération aurait abouti à un remake de **Johnny Guitare**. Au pire à un ersatz des **Pétroleuses** où Brigitte Bardot et Claudia Cardinale se crêpent le chignon. Hollywood attendait sans doute cela de **Mort ou Vif**. Attendait si fort la parodie pyrotechnique, l'aventure primesautière que le film s'est, dès le jour de sa sortie, enfoncé dans les abîmes du box-office. Et la critique, particulièrement assassine, de vider des chargeurs entiers sur la diligence.

Les Américains ont-il compris le film ? Assurément non. De cette tragédie antique transplantée quelque part en Arizona en 1878, ils n'ont perçu que la surface, le vernis. Une histoire de vengeance comme il s'en est tant racontée dans le western et ailleurs. La revanche d'Ellen, une jeune femme qui décroche les colts pour plomber le gibier de potence qui provoqua jadis la mort de son père shérif. Le tueur, Hérode, règne aujourd'hui en despote absolu sur la ville de Redemption. Son domaine privé, une bourgade mal fréquentée où, une fois l'an, il organise un tournoi de duels au pistolet. Quatre jours durant lesquels les concurrents s'entretuent pour une récompense de 123.000 dollars. Selon un cérémonial bien précis, au signal fatidique de l'horloge, les candidats au titre s'éliminent. Inévitablement, le survivant aura à affronter Hérode lui-même. Cette fois, ce sera une survivante, Ellen, qui surmontera sa peur et son refus de la violence pour en découdre avec cette véritable incarnation du mal.

D'européen, **Mort ou Vif** ne possède pas uniquement quelques noms au générique (le scénariste britannique Simon Moore, le chef opérateur italien Dante Spinotti), il en possède surtout l'esprit. Un esprit qui se manifeste par des images baroques jusqu'à se détacher du genre, par une mélodie entêtante à la Ennio Morricone, une violence lyrique, les gueules patibulaires de pistoleros hétéroclites. Par un côté solennel, plus sombre que de raison dans le genre lorsque Hollywood le parraine. Par aussi cette violence à la crédibilité douteuse, ce désir forcené à exacerber les émotions, à les traduire au travers de regards lourdement expressifs cadrés en de très gros plans, où la moindre ride ressemble aux crevasses du Grand Canyon. Par encore ce fétichisme éclatant qui se repaît de colts magnifiques, d'éperons, de semelles et de stetsons fatigués. Oui, vraiment, **Mort ou Vif** est un western italien, un vrai. Un western-spaghetti qui s'assume comme tel, qui emprunte beaucoup à Sergio Leone et à quelques artisans du genre tout aussi méritants mais nettement moins glorieux. Jamais grossières, parodiques ou appuyées, ces références parsèment le film d'un bout à l'autre.

Si Sharon Stone hérite de Clint Eastwood, elle ne le plagie jamais, marque son propre territoire, exprime dans une scène la détermination et, dans la suivante, la vulnérabilité, le doute. Elle se devait de cette performance face à un Gene Hackman sidérant de cruauté, de méchanceté raisonnée. A croire que le Loup des Mers de Jack London déteint sur lui, lui confère ce magnétisme propre aux «méchants» les plus mémorables. Confrontée à pareil monstre et à une pléiade d'excellents seconds couteaux, Sharon Stone parvient à exister. Mieux : **Mort ou Vif** en fait une comédienne à l'inestimable valeur.

■ **Marc TOULLEC** ■

(Lire également article in *Impact* 56)

Columbia/Tri-Star présente Sharon Stone & Gene Hackman dans une production **Tri-Star Pictures/IndieProd/Japan Satellite Broadcasting** *MORT OU VIF, DUELS À RÉDEMPTION (THE QUICK AND THE DEAD* USA - 1994) avec Russell Crowe - Leonardo DiCaprio - Tobin Bell - Kevin Conway - Lance Henriksen - Pat Hingle - Keith David - Gary Sinise **photographie de** Dante Spinotti **musique de** Alan Silvestri **scénario de** Simon Moore **produit par** Joshua Donen - Sharon Stone - Allen Shapiro & Patrick Markey **réalisé par** Sam Raimi

21 juin 1995 **1h 48**

à mes pirouettes techniques. Dans **Mort ou Vif**, j'ai veillé à éviter la gratuité, à justifier chaque mouvement de caméra. Par exemple, dans la séquence du duel où s'affrontent Gene Hackman et Leonardo DiCaprio, j'ai cherché à atteindre un maximum d'intensité, une dimension horrifique même... Pas évident lorsque vous vous êtes déjà torturé les méninges à imaginer une dizaine de gunfights différents les uns des autres. Pour ce duel particulier, entre un père et son fils, j'ai emprunté un bon vieux truc à Alfred Hitchcock, une combine utilisée dans **Sueurs Froides** lorsque le personnage de James Stewart est pris de vertige. Hitchcock balançait sa caméra d'avant en arrière en y mêlant des zooms arrière afin d'accentuer sa peur du vide. J'ai repris cette technique qui permet une sorte de compression de l'image, en fragmentant la scène de plans très courts des protagonistes afin que le spectateur sache bien qu'ils ont pris conscience de leur geste. Cela m'a permis de décupler le suspense, de dramatiser au maximum l'instant où ils dégainent. Autrement dit, il n'y a rien de plus dans **Mort ou Vif** que ce qui a été fait par le passé. Il n'y a que la situation qui change.



■ *Kid (Leonardo DiCaprio), un gamin rapide à la dégaine, le junior des concurrents du tournoi* ■

Selon vous, Ellen, l'héroïne du film, est-elle une simple réplique féminine d'un Clint Eastwood par exemple ?

En incarnant Ellen, Sharon a pris d'énormes risques. Le rôle, généralement tenu par un justicier macho, un type viril, incombe cette fois à une femme attirante qui n'essaie pas d'imiter les hommes dans leur comportement. Sharon a conféré au personnage un sex-appeal incroyable. Jamais un western classique ne s'était aventuré sur ce terrain-là. De plus, Ellen avoue sa peur, sa répugnance à tuer, son désir de s'enfuir très loin de cet enfer... Elle reprend aussi les attitudes habituelles du cow-boy. Tirer sur une cigarette, boire un verre de whisky au saloon, mais en y ajoutant un petit plus, des détails qui trahissent sa féminité. Le méchant, Hérode, se situe lui aussi très loin des stéréotypes. Gene Hackman a relevé un véritable défi à travers lui : le rendre carrément maléfique, luciférien, en prenant l'option de l'humaniser au maximum. Paradoxalement, Hérode en devient plus terrible encore ; il suscite d'autant plus la peur, la crainte. Il est d'une grande intelligence, si intelligent qu'il pousse son ancien complice, Cort, à se parjurer.

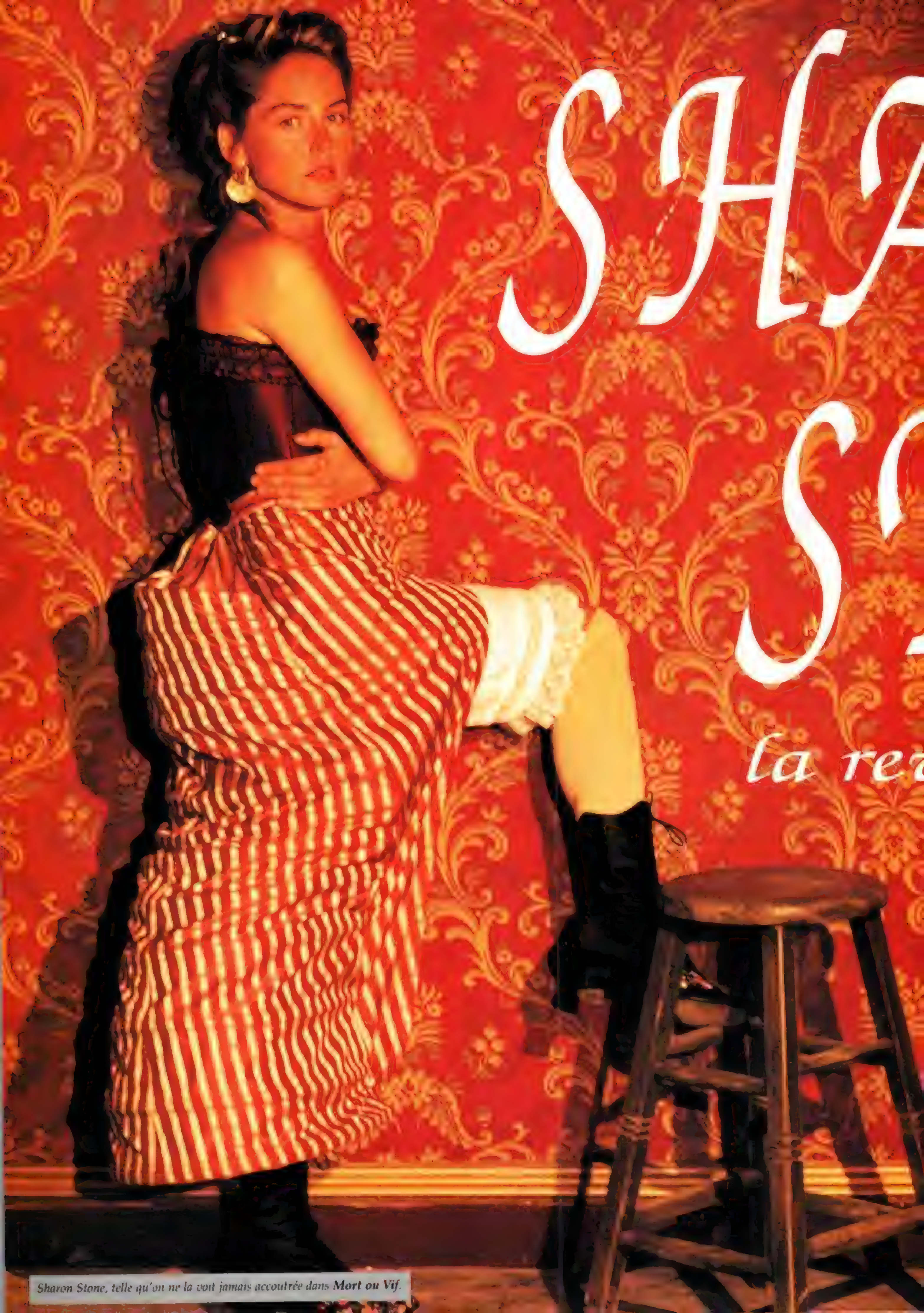
La relation entre Ellen et Hérode n'est pas aussi manichéenne qu'elle y paraît au premier abord...

J'ai beaucoup joué sur cette séduction trouble, notamment dans la séquence du dîner. On y sent la peur, la tension, la dualité entre Ellen et Hérode, mais aussi une sorte d'attirance réciproque.

Est-il vrai que vous êtes allé jusqu'à sacrifier une partie de votre cachet pour que le film soit conforme à ce que vous en attendiez ?

C'était aussi valable pour **L'Armée des Ténèbres**. Sur celui-là, j'ai pioché sur mon salaire pour que nous puissions engager Leonardo DiCaprio. Le studio refusait de nous allouer une rallonge sur le budget et comme nous tenions à bénéficier de sa présence, nous avons mis la main à la poche. C'est aussi grâce au désintéressement de Sharon Stone que nous avons pu obtenir Russell Crowe. Ce film, elle le voulait vraiment !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



*Sharon Stone, telle qu'on ne la voit jamais accoutrée dans **Mort ou Vif**.*



Elle est belle, elle est blonde, elle possède un solide tempérament et ne mâche pas ses mots. Ce n'est plus une gamine depuis longtemps, et elle en a avalé, des couleuvres, pour en arriver là. Star de cinéma, Sharon Stone voulait déjà le devenir lorsqu'elle se morfondait à Ploucville, autrement dit Meadville en Pennsylvanie. Fille de quincailliers, elle remporte son premier concours de beauté à dix-sept ans, ce qui ne l'empêche pas de suivre des études littéraires, de s'initier à l'art dramatique en jouant sur les planches de son bahut Tchekhov, Shakespeare, David Mamet et Oscar Wilde. Survivante de quatre accidents graves (noyade à cinq ans, chute de cheval et gorge broyée à 12, automobile et méningite cérébro-spinale), survivante à une flopée de navets et de rôles de bécasse décorative, photographe et écrivain à ses heures, Sharon Stone n'est pas une star hollywoodienne comme les autres, une star fabriquée par les nababs des studios. Résolument anticonformiste, souvent cinglante, elle rame longtemps avant d'accéder au succès avec BASIC INSTINCT. Étape par étape, film après film, voici son parcours, de la galère à la célébrité...

1980

Lorsqu'elle aborde pour la première fois le cinéma, Sharon Stone rayonne dans les défilés de mode du monde entier et les spots publicitaires. *Fabergé, Revlon, Helene Curtis, Diet Coke, Clairol, Goodyear* (belle comme un camion ?) la sollicitent. Mannequin vedette de la fameuse agence *Eileen Ford*, elle se retrouve au générique du **Stardust Memories** de Woody Allen par le plus grand des hasards, suite à l'absence de la comédienne prévue. *«J'étais dans une cafétéria avec une centaine de figurants lorsqu'un assistant est venu vers moi pour me dire : «Woody Allen voudrait savoir si vous seriez d'accord pour jouer dans son film»*. Une proposition qui ne se refuse pas même si le rôle offert n'excède pas les cinq secondes à l'écran. Dans **Stardust Memories,** Sharon Stone est la fille du train, la femme des rêves de Woody Allen qui embrasse la vitre de son compartiment. Rapide, cette presque-figuration laisse à la débutante le souvenir d'une *«expérience merveilleuse, comparable, en matière de sexe, à la perte de votre virginité»*.

1981

Dans **Les Uns et les Autres**, la fresque de Claude Lelouch, la présence de Sharon Stone donne également dans l'express. Une heure de prises de vues pour incarner une *«pute en chemise de nuit»*, ultime compagne d'un James Caan vieilli, cloué au lit. Sous la direction de Wes Craven, le père de Freddy Krueger, dans **La Ferme de la Terreur (Deadly Blessing)**, elle obtient un rôle nettement plus substantiel que les précédents, celui de Lana Marcus. En troisième position au générique, cette citadine, venue consoler une amie de la mort de son mari, subit les assauts de l'incube, le démon d'une communauté Hittite. L'épreuve la plus marquante de ce séjour à la campagne : un cauchemar étrangement palpable durant lequel deux mains noires lui tiennent la tête tandis qu'une grosse araignée défait sa toile jusqu'à pénétrer dans sa bouche. À l'époque, impossible de prédire que cette beauté au visage encore un peu lunaire deviendrait un jour une star.

1982/84

Les auditions pour le cinéma se faisant rares, Sharon Stone travaille de plus en plus pour la télévision. Les téléfilms et apparitions dans des séries se multiplient. En 1982, elle donne dans **Une Affaire d'Enfer/Not Just Another Affair** de Steven Hilliard Stern (rôle modeste de Lynette dans une love-story dont l'héroïne tient à rester vierge jusqu'à sa nuit de noces). L'année suivante, Sharon Stone incarne Catherine St. Marie dans ***Bay City Blues***, très secondaire protagoniste d'une série où il est essentiellement question de la vie privée et sportive d'une équipe de baseball.

En 1984, elle personnifie Sarah Chipman, une strip-teaseuse dans **Banco/The Vegas Strip Wars** de George Englund, puis Cassie Bascomb, une belle plante posant pour les photos suggestives du **Calendrier Sanglant/Calandar Girl Murders** de William A. Graham. De ce **Calendrier**, Sharon Stone retient au moins une chose : son partenaire, Tom Skerritt, est l'homme qui l'a le mieux embrassée sur un plateau ! Rien de comparable, d'aussi mémorable dans la suite de la carrière TV de l'actrice, des contrats très fonctionnels pour des rôles qui le sont tout autant (dans les séries ***Hooker***, ***Hollywood Starr***, ***Mr. and Mrs. Ryan***, ***Badlands 2005***), mais, néanmoins, une apparition remarquée dans un épisode de ***Magnum*** où elle incarne une jeune femme enquêtant sur sa propre mort, un fantôme comme l'avoue un dénouement digne de la série ***Aux Frontières du Réel***.

Un film de cinéma au milieu de ces programmes pour la petite lucarne : **Divorce à Hollywood** (**Irreconcilable Differences**), une agréable comédie de Charles Shyer. Aux côtés de Ryan O Neal et Shelley Long, Sharon Stone met ses talents encore embryonnaires de comédienne au service de Blake Chandler, une serveuse arriviste pour laquelle divorce le réalisateur Albert Brodsky. Blake persuade son nouvel époux de produire un remake musical d'**Autant en Emporte le Vent** et c'est la ruine. Si Sharon Stone aime à évoquer **Divorce à Hollywood**, c'est autant pour le ■ ■ ■

■ ■ ■ film lui-même que pour ses rapports chaleureux avec le metteur en scène Charles Shyer et la productrice Nancy Meyers, un couple qui l'adopta au sens propre et la sortit de sa solitude. Une expérience qui compte énormément pour la jeune comédienne.

1985/86

Au mieux, ce sont *«des films stupides que les gosses adorent»*. Au pire, ce sont des *«merdes»*. Quoiqu'il en soit, Sharon Stone aurait préféré ne pas tourner **Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon (King Solomon's Mine)**, et sa suite **Allan Quatermain et la Cité de l'Or Perdu** (**Allan Quatermain and the Lost City of Gold**). Ces deux films à la funeste réputation, elle les trimballe comme des boulets des années durant. Effort laborieux de la firme *Cannon*, alors prospère, pour grappiller quelques miettes du succès des aventures d'Indiana Jones, les films respectivement réalisés par Jack Lee-Thompson et Gary Nelson plagient jusqu'à la caricature Steven Spielberg et **À la Poursuite du Diamant Vert**. Flanquée d'une *«ridicule coupe de cheveux»*, Sharon Stone participe à la fête en imitant mal Karen Allen, Kate Capshaw et Kathleen Turner. Sa fonction : faire-valoir de Richard Chamberlain. Son rôle : Jessie Huston, le prototype de la ravissante idiote. Fille d'un archéologue disparu au fin fond de l'Afrique, elle engage l'intrépide aventurier Allan Quatermain pour retrouver papa. Comme chien et chat au début, ils finissent bras-dessus bras-dessous. Mijoter ensemble dans la marmite géante d'une tribu cannibale crée des liens. Jessie Huston et Quatermain renouent tout naturellement pour une seconde aventure qui les conduit, au terme de péripéties particulièrement sottes, dans une cité perdue en or massif gardée par des sauvages et un grand prête cupide. Déplorable. Sharon Stone garde un souvenir d'autant plus mauvais des deux **Allan Quatermain** que le tournage s'est éternisé en Afrique pendant huit mois. Huit mois pendant lesquels cette citadine et végétarienne souffre d'isolement et de malnutrition. Un calvaire doublé d'une paire de navets d'élite.

1987

Après les **Allan Quatermain**, producteurs et cinéastes ne pensent pas forcément à Sharon Stone lorsqu'il s'agit de pourvoir des rôles intéressants. La belle fait si bien l'andouille auprès de Richard Chamberlain que *Warner* lui propose de rejoindre la fine équipe de **Police Academy IV : Aux Armes Citoyens** (**Police Academy IV : Citizen on Patrol**), une comédie «légère» de Jim Drake. Aux côtés de Mahoney, Hightower, Jones, Sweetchuck et consorts, qui enseignent à quelques sous-doués les rudiments de l'auto-défense, Sharon Stone incarne l'appétissante Claire Mattson, une cadette de la fameuse académie de police qui tombe amoureuse de la vedette, Steve Guttenberg. Si les gags volent au ras de la pelouse, Sharon Stone considère avec indulgence cette escapade sur le terrain glissant du comique troupier. Tandis que son mariage battait de l'aile, elle trouvait refuge auprès de partenaires portés sur la grosse rigolade devant comme derrière la caméra, et sur les fermetures de bars !

Changement radical de registre pour **Cold Steel**, un polar mou de Dorothy Ann Puzo. Tourné en trois semaines au fur et à mesure que le scénario s'écrivait, **Cold Steel** se situe sur le versant sombre de la filmographie de Sharon Stone. La tête d'affiche du film revient au défunt Brad Davis, un super-flic cherchant à venger son père. Ce qui est également le cas de Karen Connors (Sharon Stone), fille d'un truand abattu par son amant de héros.

1988

Une année placée sous le double signe du flingue et du muscle pour Sharon Stone. Pas de place dans l'univers étriqué de Steven Seagal pour des personnages de femme coriace et intelligente. Son premier film, **Nico** d'Andrew Davis, la relègue au rang de jolie ménagère, Sara, l'épouse du héros, le flic Nico Toscani. Son rôle consiste à se taire, à enfiler des vêtements larges du fait qu'elle vient d'accoucher, à porter un bébé... Pas une seule réplique digne de ce nom à se mettre en bouche ! *«Nous les poupées Barbie, nous n'avons qu'un seul droit : nous taire et être belles. Je n'accepterai jamais cela»* plaide la comédienne, contrainte de *«faire bouillir la marmite»*, d'accepter des emplois purement alimentaires. De Steven Seagal, elle dit simplement : *«Il était convaincu qu'il allait devenir la plus extraordinaire révélation depuis l'invention du fil à couper le beurre»*. Cinglant.

Carl Weathers, le flic de **Action Jackson**, se situe nettement plus haut dans son estime. Avec Vanity, Sharon Stone agrémente de sa blondeur ce polar destructeur signé par l'ex-cascadeur Craig Baxley. La position sociale de son époux, industriel véreux aux délirantes vues politiques, lui permet de superbes toilettes. Honnête, Patricia Dellaplane, son personnage, avertit le flic-vedette d'une conversation confidentielle, suite à quoi son mari, dans une ultime étreinte, lui loge une balle dans le buffet. Un rôle sans éclat et une séquence lacrymale où, des trémolos dans la voix, la malheureuse craque.

L'année cinématographique se termine mal pour Sharon Stone, d'autant qu'**Au-delà des Étoiles** (connu sous deux titres anglais, **Beyond the Stars** et **Personal Choice**) faucherait plutôt les marguerites. Malgré des partenaires de choix (Martin Sheen, F. Murray Abraham, Christian Slater), elle se rebiffe contre l'inexpérience crasse du réalisateur (David Saperstein) et une intrigue à l'eau de rose sur les espoirs déçus d'un ado, fils d'un ex-ingénieur de la Nasa, de marcher un jour sur la lune. Parfaitement transparente et poliment détachée, Sharon Stone prête son talent ici en hibernation à Laurie McCall, jeune fiancée compréhensive du père de Christian Slater.

Si la mini-série ***War and Remembrance*** de Dan Curtis n'offre à Sharon Stone que le rôle de Janice Henry, belle-fille de Robert Mitchum, le téléfilm **Tears of the Rain** de Don Sharp (**Les Passions Oubliées** en France) la place en tête de générique. Là, elle personnifie Casey Cantrell, chargée par sa défunte mère d'apporter, à Londres, une lettre à Lord Richard Bredon. Elle s'éprendra du fils de ce dernier avant de découvrir qu'il est son demi-frère !

1989

Pour le cachet appréciable de 250.000 dollars (soit seulement 100.000 de moins que **Basic Instinct**) Sharon Stone s'envole vers l'Espagne tourner le remake d'un classique de la tauromachie cinématographique. Heureuse de succéder à Rita Hayworth dans ce **Blood and Sand**, diffusé en France en vidéo exclusivement sous le titre **Arènes Sanglantes**, la comédienne déchante rapidement. Le réalisateur lui confie le rôle de Dona Sol, mi-américaine mi-andalouse, dont les séjours ibériques passent prioritairement par les night-clubs, la drogue et la consommation des mâles les plus valeureux du cru. Un tantinet nymphomane, cette aristocrate trompe son oisiveté en se rabattant sur Juan Gallardo, orgueilleux roturier qui gagne à force de courage et d'opiniâtreté ses galons de matador vedette. D'**Arènes Sanglantes**, Sharon Stone ne tire qu'une satisfaction, avoir appris l'espagnol. Quant à la cassette de ce film qui la fit pleurer de rire, l'actrice affirme l'avoir détruite à coups de marteau !

1990

Après une longue période de marasme et quelques sérieux navets, Sharon Stone redresse la tête. Si **Total** **al** ne fait pas d'elle une star, il lui met néanmoins le pied à l'étrier, lui donnant une raison d'espérer après les mauvaises habitudes contractées en Espagne : pinard à dix heures du matin et joints nocturnes. Auprès d'Arnold Schwarzenegger, Sharon Stone incarne Lori, la douce et soumise épouse de Doug Quaid. Mais ce ne sont là que des apparences, la conjointe aimante n'étant qu'une espionne chargée de son conditionnement mental. Une espionne très dangereuse, maîtresse de Ritcher, le lieutenant favori de Coohagen, dictateur de Mars en cette année 2048. *«J'ai eu envie de tourner **Total Recall** pour une double raison : travailler avec Paul Verhoeven, que j'admire beaucoup, et affronter Arnold Schwarzenegger. Pour cela, j'ai fait de la musculation et me suis sérieusement entraînée aux arts martiaux. Il était important qu'à mon arrivée sur le plateau, Arnold ait pour moi un certain respect professionnel, que j'apparaisse comme disciplinée, parfaitement préparée et prête à donner le meilleur de moi-même. Au cours d'une bagarre, Arnold s'est arrêté pour me montrer l'énorme bleu que je lui avais fait à la hanche. «Depuis le temps que je tourne des films, c'est la première fois qu'on me traite ainsi» a-t-il dit. Mais ce qui m'attirait aussi, c'était le double aspect de la personnalité de Lori. Selon la réalité dans laquelle elle évolue, elle est tantôt sympathique, tantôt menaçante. Cela me changeait des rôles de gentille épouse ou de petite amie que j'avais joués jusqu'à présent»*. Et voilà Sharon Stone métamorphosée, confiante en son potentiel. Pour la première fois, on la remarque pour autre chose que son joli minois et sa blondeur.

En cette année 1990, Sharon Stone pose nue pour *Playboy*, la permission de ses parents lui étant accordée ! Elle insiste pour que les clichés soient en noir et blanc, estimant que la couleur révélerait un peu trop de ces *«vieilles cuisses de femme de 32 ans»* et de son *«si gros cul»*.

1991

Partagée entre son admiration pour John Frankenheimer et son mépris de la *«lavette»* Andrew McCarthy, Sharon Stone incarne dans **Year of the Gun** la reporter-photographe Alison King. Présente sur tous les fronts chauds de la planète, du Vietnam à Beyrouth, elle assiste par hasard à Rome à un sanglant hold-up effectué par les Brigades Rouges. Avec le journaliste David Raybourne (McCarthy), officieusement chargé de la rédaction d'un livre sur le fameux mouvement terroriste, elle mène l'enquête... Enfin un personnage de femme forte pour une Sharon Stone trop souvent reléguée au rang de beauté décorative. Dommage que la portée politique de ce thriller filmé à l'estomac n'aille pas très loin, dommage que l'entreprise souffre de la faiblesse du jeu d'Andrew McCarthy, pas crédible un seul instant. **Year of the Gun** demeure toutefois le meilleur film de Sharon Stone d'avant **Basic Instinct**.

Si Sharon Stone figure dans **Hitman**, c'est uniquement pour répondre à l'invitation amicale de Roy London, son mentor et professeur d'art dramatique. Perruque brune, jeu extraverti, réflexe de garce... La «guest star» personnifie Kiki, copine encombrante et de mauvais conseil de Sherilyn Fenn, proie d'un tueur très compatissant.

De **Scissors**, alias **Fenêtre sur Crime**, la firme *Trimark* essaie de tirer le meilleur parti, montant en épingle la présence de Sharon Stone reconsidérée avant le succès de **Total Recall**. La blonde assure la promotion de ce suspense claustrophobique durant le Festival de Cannes, accordant généreusement de longues interviews en tête-à-tête dans sa suite du Carlton, posant pour les photographes qui en font la demande... On est loin, très loin, de la folie médiatique, des huit gorilles et des caprices de Cannes 95, année de **Mort ou Vif**. Si le résultat n'est pas à la mesure de toutes les espérances, Sharon Stone s'investit à fond dans le rôle d'Angie, une beauté victime d'une psychose remontant à l'enfance. Elle craint tout contact physique avec les hommes et se réfugie dans la restauration de poupées. Sa peur, Angie parvient à la surmonter au terme d'un séjour dans un luxueux appartement totalement hermétique. Cette souricière, c'est son psychiatre (Ronny Cox) qui l'a ingénieusement aménagée. Signé par l'ex-romancier Frank DeFelitta («Audrey Rose»), **Fenêtre sur Crime** démarque Alfred Hitchcock dont Sharon Stone assure là la pérennité des troubles héroïnes à la Grace Kelly. Une série B estimable. ■ ■ ■



1 - Lana Marcus au bord de la crise de nerf après la visite de l'Incube (**La Ferme de la Terreur**).

2 - Jessie Huston, une présence décorative dans un simili-Indiana Jones (**Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon**).

3 - Sara Toscani, mère au foyer et épouse dévouée (**Nico**).

4 - Claire Mattson, flic en herbe et gaffeuse amoureuse (**Police Academy IV**).

5 - Karen Connors, fille trop aimante d'un truand mort (**Cold Steel**).

6 - Patricia Dellaplane, épouse confiante d'un industriel ripoux (**Action Jackson**).

7 - Dona Sol aime être prise comme un taureau prend une vachette (**Arènes Sanglantes**).

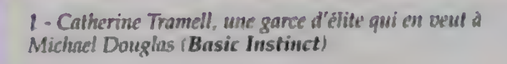
8 - Alison King, photographe-reporter en plein scoop (**Year of the Gun**).

9 - Kiki, une commère d'une aide douteuse (**Hitman**).

10 - Lori, espionne caméléon et rude combattante (**Total Recall**).

11 - Angie : elle préfère les poupées amochées aux hommes (**Fenêtre sur Crime**).





*1 - Catherine Tramell, une garce d'élite qui en veut à Michael Douglas (**Basic Instinct**)*

*2 - Carly Norris, nouvelle locataire d'une tour de luxe dont les murs ont des yeux (**Sliver**).*

*3 - Sally Eastman, le prototype de la bourgeoise collé monté (**Intersection**).*

*4 & 5 - May Munro, prête à toutes les ruses pour venger le meurtre de son père (**L'Expert**).*

6 - Sharon Stone prend la pose pour un documentaire consacré à Jean Harlow.

*7 & 8 - Ellen, une cow-girl qui se blinde pour châtier le roi Hérode (**Mort ou Vif**).*





■ ■ ■ Décidément très productive en 1991, Sharon Stone brise la glace via la charmante comédie sentimentale **He Said/She Said** de Ken Kwapis et Marisa Silver. Dans un registre qu'elle affectionne tout particulièrement, la future star personnifie Linda, l'une des nombreuses maîtresses du journaliste Dan Hanson (Kevin Bacon), une conquête qu'il abandonne pour sa partenaire à l'écran. Et qui essaie de lui remettre le grappin dessus à la première occasion ! En vain, l'élu de son cœur préférant rejoindre son ex.

1992

Michelle Pfeiffer, Kate Capshaw, Julia Roberts, Melanie Griffith, Geena Davis... Toutes refusent le rôle de la mante religieuse de **Basic Instinct**. Paul Verhœven insiste auprès de *Carolco* et de Michael Douglas pour imposer Sharon Stone qui, faute de rivales, emporte le morceau. Dissuasive en effet la séquence de l'interrogatoire «déculottée». *«Quand j'ai lu le script de* ***Basic Instinct****, j'ai su que c'était le rôle de ma vie. J'allais soit faire exploser le box-office, soit me couvrir de honte et me reconvertir en vendeuse dans un supermarché»*. En bravant les tabous, en osant découvrir son intimité et avouer l'authenticité de sa blondeur devant un parterre de flics tétanisés, Sharon Stone atteint le milieu de la cible. À 34 ans, sa carrière s'envole sous l'impulsion de ce thriller érotique d'inspiration hitchcockienne. À elle d'incendier les salles dans le rôle de Catherine Tramell, riche romancière, manipulatrice au point de jouer de sa culpabilité dans l'assassinat au pic à glace d'une rock-star en compagnie de l'Inspecteur Nick Curran, un policier à la dérive... Amoureux, Nick (Michael Douglas) se laisser berner par cette blonde qui fonctionne tant à voile qu'à vapeur, héritière de quelque 100 millions de dollars. Vraie ou fausse méchante ? Paul Verhœven et le scénariste Joe Eszterhas se gardent bien de répondre à la question...
Promue star du jour au lendemain, Sharon Stone en profite pour changer de politique dans ses déclarations à la presse. Hier, elle donnait dans le côté fleur bleue. Aujourd'hui, elle provoque, choque, ignore la langue de bois. *«J'ai toujours dit qu'il fallait qu'un homme ait des couilles de la taille du New Jersey pour vivre avec moi»*, *«Je préfère un homme dont l'esprit est plus expansif que le pénis»*, *«Si vous avez un vagin et un cerveau, le mélange est mortel»* comptent parmi ses reparties les plus fulgurantes.
La sortie de **Basic Instinct** éclipse totalement un film qu'elle tourne dans l'intervalle, **Where Sleeping Dogs Lie** de Charles Finch, un polar façon années 40. Elle y est Serena Black, la très entreprenante éditrice de l'écrivain-détective incarné par Dylan McDermott. Envisagée cette année-là, la comédie **Golden Legs** disparaît brutalement de l'agenda de Sharon Stone !

1993

Convaincue par le scénario de Joe **Basic Instinct** Eszterhas, Sharon Stone accepte de tourner **Sliver**, thriller voyeuriste de l'australien Phillip Noyce. Son rôle : Carly Norris, directrice de collection chez un éditeur new-yorkais. Déprimée par un divorce douloureux, elle emménage dans un immeuble de grand standing, théâtre du prétendu suicide de la précédente locataire de son appartement, une défunte à laquelle elle ressemble étrangement. Farouche, Carly se dérobe aux avances de Jack Langsford, un romancier en panne d'inspiration, pour mieux se blottir dans les bras de Zeke Hawkins, une sorte de Mabuse junior très porté sur la télésurveillance et les gadgets électroniques. Est-ce lui l'assassin ? Ben non, malgré les lourds soupçons de sa maîtresse et les grosses ficelles d'un scénario réécrit à la demande du studio afin d'épargner aux spectateurs un final crépusculaire où les amants se jettent en hélicoptère dans le cratère d'un volcan. *«****Sliver*** *constitue l'une des expériences les plus misérables de ma carrière, tellement déprimante que j'ai pris du poids sur le plateau»*. Et Sharon Stone d'évoquer la médiocrité de ses rapports avec son partenaire, William Baldwin, la propension du réalisateur à vouloir aller toujours plus loin dans des séquences érotiques pourtant nettement moins chaudes que celles de **Basic Instinct**... Dépassement de budget conséquent à l'appui, **Sliver** est un naufrage. Rancunière, Sharon Stone refuse toujours de visionner le film sur lequel son contrat prévoyait cependant un vrai droit de regard. Par timidité, elle ne le fit jamais valoir.
De **Last Action Hero** de John McTiernan, elle garde un meilleur souvenir malgré la brièveté d'une apparition clin d'œil à la demande d'Arnold Schwarzenegger. Une journée de tournage pour croiser l'Autrichien et Austin O'Brien qui entrent dans le commissariat lorsqu'elle en sort, portant le même tailleur blanc que dans **Basic Instinct**. À un virtuel **Basic Instinct 2**, Sharon Stone dit catégoriquement non ! Elle dit également non, à l'instar de John Woo, au thriller de science-fiction **Pin Cushion** dans lequel elle aurait pu être un Mad Max au féminin, convoyant un précieux vaccin à travers une Amérique ravagée. Non de nouveau à une proposition financièrement alléchante : **Les Flintstones** !

1994

En 1994, Sharon Stone ne prête pas seulement sa voix à un documentaire télé, produit par Ted Turner, consacré à Jean Harlow, **Harlow : The Blonde Bombshell**. **Intersection**, elle s'y embarque pour *«la qualité de l'entourage»*, à savoir Richard Gere comme partenaire et Mark Rydell à la mise en scène. Remake retardataire des **Choses de la Vie**, **Intersection** marque la volonté de Sharon Stone de briser son image de sex-symbol. Alors que la production surenchérit pour la convaincre d'incarner Olivia Marshak, la maîtresse de l'architecte Vincent Eastman, elle choisit de porter chignon et tailleur strict, les principaux attributs de Sally, son épouse et associée. Après seize ans de mariage et une fille de treize ans, Vincent Eastman choisit de quitter cette femme froide, manquant cruellement de fantaisie et d'imagination, *«une femme devenue incroyablement égoïste et bornée et qui, ayant tout perdu, apprend à aimer de manière inconditionnelle. Sally possède une grande force de caractère. Ni oppressive ni agressive. Chez elle, il s'agit d'un mélange de compassion, de générosité et d'impatience»*. Des propos contradictoires qui cernent un personnage attachant. Ses émotions, Sharon Stone les puise dans l'épreuve qu'elle traverse tout au long du tournage d'**Intersection** : l'agonie puis la mort de son ami et professeur, Roy London.
L'Expert de Luis Llosa, alias **The Specialist**, aux antipodes d'**Intersection**, prolonge l'image de la Sharon Stone de **Basic Instinct**. Femme fatale, à la fois provocante et glamour, elle interprète May Munro, laquelle recourt aux services de l'artificier Ray Quick (Stallone) pour atomiser les malfrats qui, jadis, exécutèrent son père. *«Une bonne opération commerciale»*, voilà comment Sharon Stone définit **L'Expert**, une opération qui trouve son point d'orgue dans la longue et amidonnée scène d'amour sous la douche entre la comédienne et son partenaire. Une séquence uniquement destinée à valoriser la plastique des deux stars. À part ça, Sharon Stone ironise sur la compétition machiste à laquelle se livrèrent ses coéquipiers, la palme du cigare-cheminée revenant, selon elle, au patriarche Rod Steiger !
De l'importance, Sharon Stone en accorde bien plus à ce **Mort ou Vif** dont elle tient les rênes. Elle impose Sam Raimi au studio, choisit tous ses partenaires, s'investit jusqu'à donner 125.000 dollars de sa poche pour engager Leonardo DiCaprio. Et, au finish, la production lui refuse tout accès au montage de ce western à la Sergio Leone. Toute frustrée qu'elle soit de voir lui échapper les ultimes décisions, elle défend bec et ongles **Mort ou Vif** qui écope, malgré sa présence, d'une volée de bois vert au box-office nord-américain. *«Enfin du neuf ! Un rôle à inventer entièrement. Il n'existait aucun film pouvant me servir de référence pour jouer ce personnage de cow-girl. Un acteur qui veut tourner un western peut en visionner des centaines s'il le désire. Mais pour une comédienne ? Vous avez bien Joan Crawford dans* ***Johnny Guitar*** *et Raquel Welch dans* ***Un Colt pour trois Salopards****. Mais bien que j'aie une très grande admiration pour elles, il s'agissait d'une approche très différente de la mienne»*. La sienne, c'est Ellen, justicière doutant de sa mission, de sa volonté d'aller jusqu'au bout de la vengeance de son père... À Redemption, Ellen fait pourtant le ménage par le vide, débarrassant le patelin désormais en cendres de son roi, Hérode.
Peu avant le tournage de **Mort ou Vif**, Sharon Stone fait savoir qu'elle ne serait pas contre la reprise du rôle de Catherine Deneuve dans un remake du **Belle de Jour** de Luis Bunuel auquel succéderait Roman Polanski.

1995

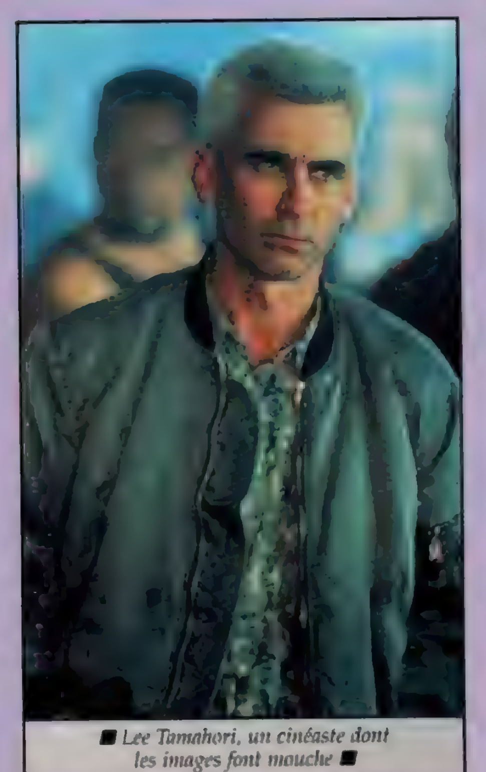
Une année qui s'annonce sous les meilleurs auspices. In extremis, Sharon Stone souffle la vedette féminine à Traci Lords pour le **Casino** tenu par Martin Scorsese. À elle le rôle de cette call-girl, danseuse de revue qui épouse un malfrat important de Las Vegas (Robert de Niro). La dame gagne en respectabilité, mais finit sa trajectoire ravagée par l'alcool et la drogue. *«Une femme vulgaire, une loque»* envoie Sharon Stone à son personnage, à ce rôle qui l'essore à ce point qu'elle demande à ce que le tournage de **Last Dance** soit retardé de deux semaines pour qu'elle puisse reprendre des forces. Il faut au moins ça pour récupérer car le **Last Dance** de Bruce Beresford ne se classe pas non plus dans la catégorie des films faciles. Son rôle, celui d'une détenue en attente dans le couloir de la mort de l'exécution fatale de la sentence, elle le prend de plein fouet comme on encaisse un coup de poing. Est-elle coupable d'avoir tué sous l'emprise de la drogue, voici une quinzaine d'années ? Son avocat tente l'impossible pour la disculper et lui épargner la chaise électrique...
Naturel, après **Casino** et **Last Dance**, que Sharon Stone enchaîne sur **Diabolique**, remake des **Diaboliques**. Le jeune Jeremiah Chechick remplace Henry-George Clouzot à la mise en scène, Isabelle Adjani Véra Clouzot... Et Sharon Stone Simone Signoret dans la peau de cette manipulatrice, maîtresse d'un directeur d'école qu'elle tue avec l'aide de sa femme terrorisée. Redoutable de succéder à l'une des plus grandes actrices françaises dans un rôle qui demande autant de férocité que de doigté. Mais Sharon Stone a l'étoffe nécessaire.
Également au programme 1995 de la star, la comédie **The Lady Takes an Ace** dont la vedette a pour nom John Travolta. Point de départ du projet : une femme libérée charme un gentil vendeur de chaussures et ruse pour le faire passer pour son fiancé pilote de chasse...
En plus de ses occupations au sein de la fondation de sa sœur, *Planet Hope* qui se consacre aux enfants déshérités, de ses activités de militante pour la recherche contre le Sida, Sharon Stone tient désormais fermement les rênes de sa propre société de production, *Chaos*, histoire de contrôler de A à Z les films dans lesquels elle s'investit et d'éviter les désagréments genre **Sliver**. Au terme d'un contrat avec *Miramax*, véritable oasis de liberté pour les artistes brimés par la politique des studios, elle pourra mener à sa guise **A Murder in Manila** (décrit comme un mélange de **L'Année de tous les Dangers** et **La Fièvre au Corps**), dont l'idée vient après lecture d'un fait divers, et **Bell, Book and Cradle**, remake d'**Adorable Voisine** où elle remodèlera un personnage interprété en 1958 par Kim Novak... Plutôt rude à la tâche, Sharon Stone se charge aussi de produire pour la télévision une émission consacrée à une opération de sauvetage menée par une femme.
À 37 ans, plus belle que jamais et retouchée par la chirurgie esthétique, Sharon Stone gagne son autonomie, sa liberté.

■ Marc TOULLEC ■

Un drame familial et ethnique traité comme le plus robuste des thrillers.

L'ÂME DES

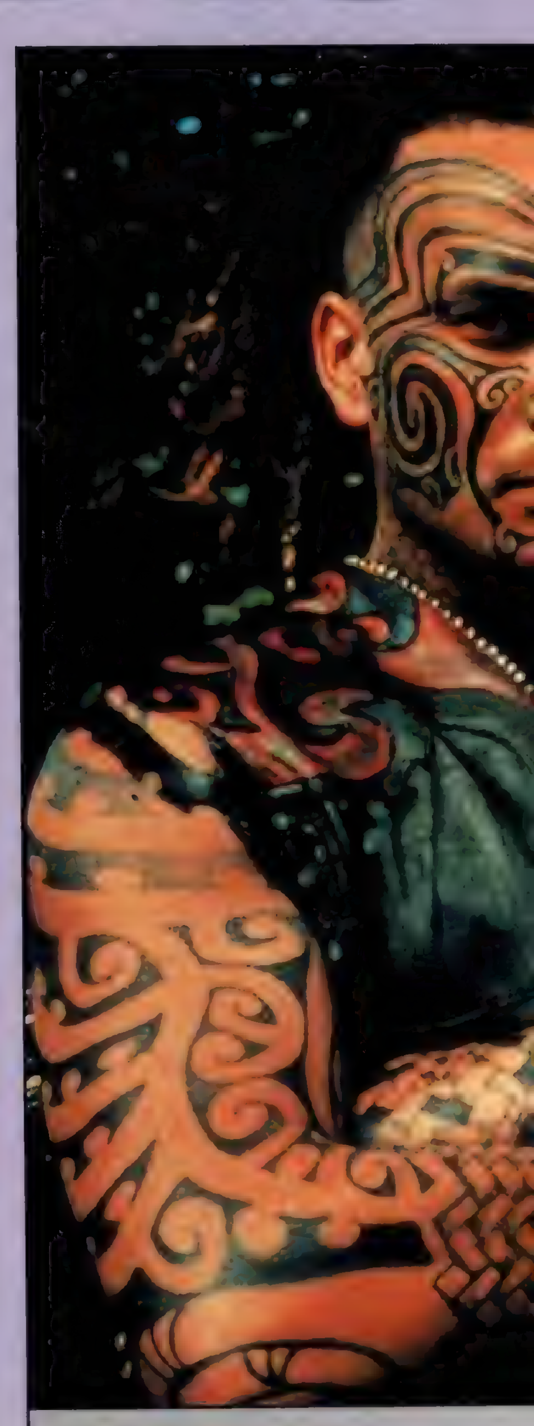
Entre l'académique Jane Campion et le turbulent Peter Jackson, Lee Tamahori se fait une place de choix dans le cinéma néo-zélandais. Admirateur des films les plus coriaces tournés à Hollywood, ce réalisateur longtemps captif de la télévision et des spots publicitaires sort soudain de l'ombre. Ce qui pourrait être un drame familial sans relief particulier, il en fait une tragédie poignante, d'une force inouïe, d'une puissance rare. La communauté Maori, une famille nombreuse, un mari désœuvré porté sur la bière et cogneur, la désespérance sociale... De l'assemblage détonant de ces pièces, il tire un film qui frappe à l'estomac et parle à la tête...



■ *Lee Tamahori, un cinéaste dont les images font mouche* ■

Peter Jackson, Sam Neill, Jane Campion, l'espoir déçu Geoff Utu Murphy... À cette liste de noms illustres du cinéma néo-zélandais, il faut désormais ajouter celui de Lee Tamahori. À 43 ans, c'est un professionnel chevronné. Il débute comme perchiste dans les années 70, passe assistant réalisateur (de Nagisa Oshima sur **Furyo**, de Geoff Murphy sur **Utu** et **Le Dernier Survivant**) puis réalisateur au milieu des années 80. Une bonne centaine de spots publicitaires (dont beaucoup récompensés), trois épisodes de la série fantastique ***Ray Bradbury Theatre***... Sa passion de la caméra et de l'image, Lee Tamahori la tient de son adolescence, du pied qu'il prenait à la diffusion des films d'action américain. *«J'ai grandi avec les films de Robert Aldrich, John Sturges et Don Siegel, ce genre de cinéastes.* ***L'Inspecteur Harry, Tuez Charley Varrick, Trop Tard pour les Héros, Les Douze Salopards*** *m'ont marqué.* ***La Horde Sauvage*** *de Sam Peckinpah bien plus encore, au point que ma vie en fut bouleversée. J'en avais les jambes toute tremblantes en sortant du cinéma».* La puissance, la brutalité du grand western de Sam Peckinpah, Lee Tamahori en garde secrètement la trace indélébile. Des traces que **Mulholland Falls**, le film de gangsters qu'il boucle actuellement à Hollywood avec un cast dément (Nick Nolte, Melanie Griffith, Michael Madsen, Jennifer Connelly, Chris Penn, Treat Williams, John Malkovich !) ne peut qu'attiser. Pas question d'exprimer une rage identique à la télévision, dans des messages publicitaires à destination des ménagères. *«Si l'on veut faire un film contre la guerre, il faut montrer la guerre. Si l'on veut dénoncer la violence infligée aux femmes et aux enfants, il faut montrer cette violence avec ce qu'elle a de sanglant, d'horrible, de brutal ! Les bulletins d'information n'exposent que les retombées des coups mais, au cinéma, on peut reconstituer la réalité. Je pense que tout cinéaste le doit ! Il ne s'agit pas de la montrer au ralenti et de l'exploiter, mais de la montrer telle qu'elle est, telle qu'elle agit sur des êtres humains. C'est de cette façon qu'on peut pousser les gens à réagir et poser les premières questions pour que cette violence cesse. Ainsi, la violence de* ***L'Âme des Guerriers*** *se rapproche davantage de celle d'****Orange Mécanique*** *que de celle de l'immense majorité des films américains qui en font un spectacle. La brutalité de mes personnages choque le public plus qu'elle ne le distrait».*

En 1993, Lee Tamahori voit passer la chance de s'émanciper, de s'extérioriser enfin. Cette chance : un roman de l'écrivain maori Alan Duff, un best-seller en Nouvelle-Zélande dont la société *Communicado* acquiert les droits avant qu'il ne sorte en librairie, en 1990. Reste que le réalisateur ne brandit pas haut et fort l'étendard de ses amours cinématographiques. *«J'aime toutes sortes de styles. Les films qui m'ont le plus marqué sont les westerns et les thrillers que Don Siegel et Sam Peckinpah tournaient dans les années 60 et au début des années 70.* ***L'Âme des Guerriers*** *ne leur ressemble pas, même si le rythme et le montage sont très nerveux. Il s'apparente plutôt au cinéma réaliste anglais ou italien, avec quelques discrètes touches américaines».* Et Lee Tamahori de revendiquer une approche réaliste du drame à la Ken Loach sans toutefois lui emprunter la neutralité de ses mises en scène, l'effacement total du style au profit du réalisme façon documentaire télé. *«****L'Âme des Guerriers*** *a ceci de commun avec Ken Loach qu'il traite sans fioriture d'une réalité sociale. Il s'inscrit dans un genre qui m'intéresse particulièrement : le drame urbain réaliste. Il possède un feeling très actuel. Il parle le langage des moins de 25 ans, il exprime leur vitalité et leur énergie. C'est un film dur et âpre, révélant des problèmes qui nous affectent tous dans ce pays. Il représentait un vrai défi car personne ne souhaitait voir adapté l'écrivain le plus controversé de Nouvelle-Zélande. Le sujet était riche, intensément dramatique, avec des personnages forts et un constat*



GUERRIERS



■ Nig (Julian Sonny Arahanga, à droite) : l'un des fils de Jake et Beth. Il rejoint un gang pour lequel les tatouages maoris signifient beaucoup. ■

socio-politique percutant. Mais le roman était d'une grande noirceur, et il nous a semblé judicieux de rééquilibrer le propos en mettant en valeur certains éléments positifs. Il ne fallait pas pour autant gommer la violence car elle fait partie intégrante de l'existence quotidienne des protagonistes. Cela aurait été une forme d'auto-censure de couper les passages les plus durs. Nous laissons le public seul juge du comportement de Jake». De Jake Heke, taillé comme une armoire à glace à tel point que son interprète, Temuera Morrison, dut prendre dix kilos et faire trois mois de musculation pour rentrer dans sa peau, se sculpter la carrure nécessaire et rentre redoutable le moindre de ses sautes d'humeur, tout particulièrement les instants où il rosse si copieusement sa femme que son joli visage n'est que tumeurs. *«Cette scène de violence conjugale ne dure que dix secondes peut-être, mais elle retourne l'estomac. Et c'est exactement ce qui pousse le public à se révolter. Les gens ont l'impression d'être là, témoins. Pour la première fois, ils savent ce que c'est que de recevoir des coups. Pour eux, une fois pour toutes, ça devient inacceptable».* Inacceptable de la part de Jake que Lee Tamahori refuse néanmoins d'enfermer dans la catégorie des durs bêtes et méchants, des brutes sanguinaires. Il donne même certaines circonstances atténuantes à *«ce type coupé de ses racines, qui a totalement perdu la langue de ses ancêtres».* Dans le livre d'Alan Duff, Jake serait le violeur de sa fille Grace, 13 ans, une option que le réalisateur rejette immédiatement, *«d'abord parce qu'il est difficile d'admettre qu'un père puisse violer sa fille sans que pèsent sur lui de gros soupçons. Ensuite parce que ça fausse le débat, que ça l'oriente* ■ ■ ■

■ ■ ■ *vers l'énigme sans fondement*». Bref, Lee Tamahori ne charge pas Jake à outrance, n'en fait pas un monstre.

«*Jake est un homme violent, borné, élevé à la dure ; un pilier de bar habitué à casser la gueule à quiconque lui déplaît ou le contrarie*» ajoute le comédien, impressionnant de présence, dont le danger physique, les coups de colère électrisent tout le film. Une électricité sous haute tension. Et de violents courts-circuits lorsque l'alimentation en bière se fait trop forte. Citoyen d'une banlieue pauvre d'Auckland, Jake Heke transmet le sentiment de ne vivre que pour des cuites monstrueuses en compagnie d'une bande de copains, que pour essayer d'étancher une soif intarissable. Commencées dans le pub du coin, ses beuveries se terminent généralement dans la maison familiale. Un foyer tenu vaille que vaille par Beth, sa femme. Dix-huit ans de mariage et elle est toujours là à partager l'existence de cet homme qui lui reproche ses origines nobles et dont les gestes tendres se font de plus en plus rares. Aux caresses, Jake préfère les gnons, les raclées, la violence aveugle, l'alcoolisme dont la famille subit les contrecoups. L'aîné, Nig, intègre un gang de jeunes initiés aux aspects les plus féroces de la culture Maori, rites et tatouages. Boogie, petit délinquant, rentre dans une pension de redressement dont l'éducateur lui enseigne les vertus et coutumes de ses ancêtres. Quant à Grace, la fille aînée, elle prend en charge autant que sa mère Polly et Huata. Douée de talents de conteuse, Grace reçoit une nuit la visite de son oncle tandis que son père mène au rez-de-chaussée une fiesta d'enfer. Ce viol, et ses conséquences dramatiques, poussent enfin Beth à revenir auprès des siens, ceux qui avaient prédit son retour au bercail.

«*Bien qu'il prenne pour toile de fond un paysage socio-politique précis,* **L'Âme des Guerriers** *n'est pas un film à message, et je serais désolé que certains y voient une critique de la société Maori. Je pense que cette culture doit prendre conscience de ses problèmes. Ce n'est pas en les fuyant ou en les niant qu'elle trouvera sa place*». Au contraire, c'est en revenant auprès de sa famille que Beth retrouve la paix. C'est en renouant avec la tradition Maori que ses deux garçons, Boogie et Nig, trouvent leur identité profonde. Une manière pour Lee Tamahori d'exprimer la frustration de ne pas appartenir pleinement à cette communauté, ce peuple. Maori, comme sa comédienne Rena Owen, il l'est pourtant à cinquante pour cent. «*Dans les années 70, la Nouvelle-Zélande aspirait à devenir une culture homogène à la «peau claire». On nous a coupé de nos racines, on a fait de nous une génération perdue. Mon père ne nous a pas appris à parler ; c'est mon plus grand regret car le langage est la clé de l'indentité culturelle. Je ne regrette pas mon héritage maori, mais je ne peux le revendiquer faute d'en avoir bénéficié dans ma jeunesse. Quand je suis devenu réalisateur, les gens ont tenté de me transformer en porte-parole de la cause maori. J'ai refusé*». Honnête. **L'Âme des Guerriers** ne résonne donc pas comme un plaidoyer pro-maori, une sorte de testament pesamment argumenté, dénonçant les affres du colonialisme et mystifiant à loisir un passé opaque. «*Nous avons aujourd'hui une vision romantique de la culture Maori, que symbolise bien le titre du film : nous fûmes jadis une race de nobles et courageux guerriers, qui ne faisaient jamais le mal... Difficile d'adhérer inconditionnellement à de telles théories !*». **L'Âme des Guerriers**, avant tout, raconte «*comment une famille se brise*». Sans manichéisme, puissamment, en des images simples et redoutablement efficaces, jamais complaisantes. Des qualités qui valent au film de distancer largement **Jurassic Park** au box-office néo-zélandais. «**L'Âme des Guerriers** *est devenu la bible de notre pays. Des gens de toutes cultures et de toutes générations y sont allés. On n'avait jamais rencontré autant de spectateurs maoris dans les salles de cinéma. C'est devenu chez eux un signe de maturité d'aller voir ce film qui parle sans détour de leur vie*» Et à Lee Tamahori de justifier sa haine des clichés artistiques des séquences liées aux maoris dans **La Leçon de Piano**, d'annoncer qu'il reviendra en Nouvelle-Zélande mettre en scène une version inter-raciale de «Roméo et Juliette», l'histoire d'amour entre un Maori repris de justice et une routarde de race blanche. Ses parents.



■ *Jake (Temuera Morrison) pique sa crise : des instants intenses de violence ménagère* ■



■ *Jake, un mari qui s'exprime d'abord avec les poings* ■

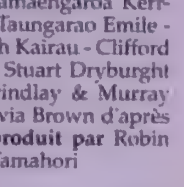


■ *Boogie (Taungaroa Emile, au centre) dans une institution qui lui enseigne la culture de ses ancêtres* ■



■ Marc TOULLEC ■

Le studio Canal + et AFMD présentent Rena Owen et Temuera Morrison dans une production **Communicado/New Zealand Film Commission/Avalon Studios/New Zealand on Air** ***L'ÂME DES GUERRIERS*** ***(ONCE WERE WARRIORS*** - Nouvelle-Zélande - 1994) avec Mamaengaroa Kerr-Bell - Julian Arahanga - Taungarao Emile - Rachael Morris Jr - Joseph Kairau - Clifford Curtis **photographie de** Stuart Dryburght **musique de** Murray Grindlay & Murray McNabb **scénario de** Riwia Brown d'après le roman d'Alan Duff **produit par** Robin Scholes **réalisé par** Lee Tamahori



5 juillet 1995 **1 h 50**

S.O.S. femme battue...

interview

RENA OWEN

Elles sont rares, les comédiennes néo-zélandaises à percer au-delà des frontières du pays. Rena Owen est la seule. Mi-anglaise, mi-maori, elle n'est pas une débutante. Une décennie de théâtre, en tant qu'actrice et auteur, ont formé cette jolie femme, férocement attachée à ses racines, à sa culture, ne dissimulant pas ses années de junkie et un séjour derrière les barreaux. Pas question de se prêter à la facilité, pas question de répondre affirmativement aux sirènes hollywoodiennes. Au strass et aux cachets princiers, Rena Owen préfère l'authenticité. L'authenticité de Beth, l'héroïne de L'ÂME DES GUERRIERS, une femme qui sort victorieuse d'un combat contre ses faiblesses et son terrible conjoint...



■ Beth (Rena Owen), épouse depuis 18 ans d'une brute gorgée de bière ■

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Didier ALLOUCH ■



■ John McClane (Bruce Willis) : débardeur ensanglanté, regard farouche, pétoire, insigne de flic. Un fort air de **Piège de Cristal** ■

Quand le film d'action se met à l'heure de la guerrilla urbaine. Yihaa !



DIE HARD 3

Imaginez les scènes d'action les plus folles jamais vues sur un écran, un New York transformé en terrain de jeu pour bombeurs fous, et un flic un peu las mais invincible, confronté à une série d'épreuves cinglées. Comme disait l'autre, «Si ça ne te tue pas, ça te rend plus fort» ! Bienvenue dans le petit monde de John McTiernan, pour UNE JOURNÉE EN ENFER, DIE HARD 3.

C'est peu de dire que l'on s'impatientait ! Comme nous, vous avez trépigné : cinq ans se sont en effet écoulés entre **58 Minutes pour Vivre** et ce nouveau chapitre de la série **Die Hard**. Un temps exceptionnellement long pour une saga aussi lucrative et mondialement plébiscitée, et qui s'explique avant tout par les problèmes de script insolubles auxquels furent confrontés les producteurs Larry Gordon et Joel Silver à chaque fois qu'ils tentèrent de monter le projet. Les fans se souviennent sans doute qu'il fut longtemps question d'un scénario écrit par Walter Wager (l'auteur du roman «58 minutes», qui avait inspiré **Die Hard 2**), dans lequel McClane voyait sa nouvelle «lune de miel» se transformer en cauchemar quand le paquebot luxueux sur lequel avaient embarqué notre flic favori et son épouse, était détourné par des terroristes. Un script d'une originalité toute relative, qui fut (heureusement) abandonné lorsque fut mis en chantier **Piège en Haute Mer**, reposant sur un concept similaire. Qui a dit qu'on l'a échappé belle ?
Quoiqu'il en soit, en désespoir de cause, les producteurs ont finalement abandonné le concept à Andrew Vajna, ex-ponte de la *Carolco* qui va lui aussi durant de longs mois se heurter aux mêmes difficultés, comme il s'en souvient : «*La* Fox *a essayé de monter pendant des années ce troisième film, mais ni le studio ni Bruce Willis n'étaient satisfaits des scripts. Ce qui est tout à fait logique :* ***Piège de Cristal*** *est un film passionnant, mais il est tellement fort que tout le monde l'a copié*». Vajna va ainsi multiplier les propositions bancales de scénaristes de moins en moins inspirés. On parle pendant un temps d'un projet qui voit la fille de McClane confondue avec celle d'un puissant industriel et enlevée par un gang : un remake à peine déguisé d'un classique de Kurosawa (**Entre le Ciel et l'Enfer**), qui finira, comme beaucoup d'autres, aux oubliettes : «*C'était là encore un script trop prévisible*» confie Vajna, «*et trop semblable aux films qui s'inspirent aujourd'hui des* ***Die Hard****. Nous voulions quelque chose de plus, que le problème soit ici avant tout celui de McClane plutôt que celui d'un de ses proches. Pour ce troisième film, et c'était un sacré défi, il fallait casser le moule*».

Enfin, après des années infructueuses, la perle rare apparaît sous la forme d'un script appelé «Simon says», et écrit par Jonathan Hensleigh, auteur quasi-inconnu. Son scénario avait fait beaucoup de bruit dès sa présentation aux majors, puisque la *Fox* l'avait acquis pour près d'un million de dollars. L'histoire, telle que nous la raconte l'auteur, suit les aventures d'un flic, Alex Bradshaw, qui se réveille un matin et voit le monde autour de lui s'effondrer : «*Il se demande pourquoi, parce que malgré sa profession, c'est le type le plus banal qui soit. Mais au fur et à mesure que le jour avance, il commence à avoir des flashes-backs de son passé. D'abord très vagues, ils s'éclairent au fur et à mesure que s'accumulent les épreuves. Le nœud de l'histoire est qu'en fait le flic, à l'âge de dix ans, avait fait une vacherie à un gamin de son quartier, une plaisanterie stupide ayant débouché sur une véritable tragédie. Bradshaw a enfoui depuis ce souvenir douloureux dans les limbes de son subconscient, et se voit maintenant confronté à son petit voisin, entre-temps devenu un psychopathe criminel...*».



■ Simon (Jeremy Irons), le frère d'un certain Hans Gruber. Mais sa vengeance n'est qu'un prétexte ■

Malgré un investissement important, la *Fox* ne saura jamais comment exploiter correctement cette histoire étrange, et tandis que d'autres studios s'intéressent à l'idée (elle manque de devenir la base d'un chapitre de **L'Arme Fatale**), Hensleigh s'investit dans d'autres projets, notamment l'écriture d'un remake du **Captain Blood** de Michael Curtiz, grand classique du film de pirates dont la nouvelle version aurait dû être réalisée par rien moins que John McTiernan : une idée somptueuse, malheureusement abandonnée. «*Quand* ***Captain Blood*** *est tombé à l'eau*», se souvient Heinsleigh, «*je suis allé au ranch de McTiernan. Nous étions tous les deux profondément déprimés. John me confia qu'il avait adoré travailler avec moi, et me demanda alors si j'avais en réserve d'autres scénarios sur lesquels nous pourrions collaborer. J'ai cité «Simon says», dont il avait entendu vaguement parlé. Je lui en ai aussitôt laissé une copie. Le lendemain matin, aux aurores, il m'a annonçait que c'était tout simplement l'histoire idéale pour un nouveau* ***Die Hard*** *!*». Contacté à plusieurs reprises pour reprendre les rênes de la série, McTiernan avait jusque là toujours refusé de donner une suite à son chef-d'œuvre de 1988, devant l'indigence des scripts qui lui étaient régulièrement proposés. Son enthousiasme pour «Simon says» précipite évidemment les choses.
Bruce Willis, qui a enchaîné ces dernières années bon nombre de projets bancals, voit dans ce retour aux manettes de McTiernan l'occasion de redorer un blason sérieusement terni, comme il le raconte : «*C'était un bonheur de le retrouver. Sur le premier film, nous avions beaucoup discuté du personnage, et de la façon dont je devais l'aborder. John veille toujours à accomplir un travail en profondeur avec les acteurs, et sur le plateau il sait toujours très précisément ce qu'il veut, tant il accorde une place primordiale à la préparation de ses tournages. Plus que n'importe lequel des réalisateurs avec lesquels j'ai travaillé, il* ■ ■ ■



■ McClane malmené en plein Bronx. Et pour cause, il se trimballe avec l'inscription «Je hais les nègres» ! ■

■ ■ ■ *utilise réellement à fond toutes les possibilités offertes par la technique, mais toujours au service de l'histoire. Chez lui, la caméra devient un des protagonistes principaux».*
Willis-McTiernan. L'association magique est donc réactivée par des producteurs aux anges, après que quelques modifications supplémentaires aient été apportées au scénario, afin de plier «Simon says» à la série des **Die Hard**. *«L'aspect le plus difficile était d'introduire l'histoire du vilain vengeur de «Simon says» pour en faire un personnage typique d'un* ***Die Hard****. McTiernan, Willis et moi n'imaginions pas un personnage comme McClane enterrer dans sa mémoire un souvenir d'enfance. Ça ne collait pas, et nous avons alors passé en revue toutes les options imaginables. Et puis, un jour, à cinq heures du matin, je me suis réveillé et j'ai trouvé la solution : Simon aurait un rapport filial avec un des méchants principaux du premier film, Hans Gruber. Il viendrait à New York spécialement pour accomplir sa vengeance :* ***Die Hard 3*** *serait une suite directe de* ***Piège de Cristal****»*. McTiernan bondit de joie devant cette trouvaille astucieuse, et pousse Hensleigh plus loin encore : la vengeance, au final, ne sera qu'un des éléments d'une opération criminelle «hénaurme» (inutile, on ne vous en dira pas plus !)...

■ Zeus (Samuel L. Jackson), un partenaire très efficace ■

Le film débute donc lorsqu'après un terrible attentat au cœur de Manhattan, un mystérieux criminel, Simon (Jeremy Irons, magnétique), contacte la police de New York, et intime l'ordre aux autorités de suivre à la lettre ses moindres instructions, faute de quoi des explosions en série pulvériseraient la ville entière. Joueur criminel (il débute chaque message par la phrase «Simon says», qui est la version anglo-saxonne du «Jacques a dit»), Simon demande que l'inspecteur McClane soit son interlocuteur privilégié, et jette notre héros dans une série d'épreuves périlleuses, dont la première consiste à traverser Harlem costumé en homme-sandwich, couvert de slogans racistes ! Lors de cette douloureuse expérience, McClane rencontre un commerçant du quartier, Zeus (Samuel L. Jackson, parfait), qui, contre mauvaise fortune bon cœur, devient son allié, l'aidant à résoudre des défis de plus en plus dangereux cachant un plan absolument diabolique...
Si ce court résumé ne vous pousse pas à aller immédiatement attendre devant votre cinéma la sortie du film, mettons tout de suite les choses au point : en reprenant en main **Die Hard**, John McTiernan signe son plus grand film à ce jour, un manifeste qui révolutionne de fond en comble le cinéma d'action. Rien de moins. Car avant tout, **Une Journée en Enfer** est une hallucinante démonstration de mise en scène. Mise en scène qui dépasse de très loin la maîtrise technique d'un artisan brillant (même si c'est une définition qui ne déplairait probablement pas au grand John), mais qui est ici la condition première de l'existence de l'œuvre. Une mise en scène qui transfigure les figures imposées du film de genre, pour faire plier la vérité, comme la fiction, à la volonté légiférente de l'auteur. Ce qui correspond très exactement à la démarche de géants du cinéma classique, comme Raoul Walsh en particulier, chez lequel, comme chez McTiernan, le sens naît exclusivement de la mutation de la forme. Dans **Une Journée en Enfer**, la réalisation est à la fois une méditation et une médiation, un pont entre une vérité et une autre. Ce qui fait du film un classique instantané...

La démarche, si elle est audacieuse dans le cinéma américain moderne, n'est finalement que l'aboutissement du cheminement de McTiernan vers cette réinterprétation en profondeur des «actioners» auxquels il s'est dévoué. Dans **Last Action Hero**, le cinéaste jetait Jack Slater/Schwarzenegger, une icône emblématique du film d'action, dans une réalité à laquelle il ne pouvait s'adapter. Sous une apparence ouvertement burlesque, le film montrait avec une ironie acide les limites d'un cinéma (et d'une industrie) monolithique, ne survivant que par l'exposition «ad nauseam» de ses propres recettes, érigées en une philosophie absurde et évidemment totalement étrangère des préoccupations du monde. Cruel mais formellement imparable, le film fit logiquement grincer les dents de bien des afficionados du genre. Et l'«humanisation» progressive du personnage campé par le bon Arnold ne changeait rien à l'affaire. Personne n'avait vraiment envie de voir une fiction confortable parasitée par une réalité à laquelle nous sommes chaque jour confrontés...
Après ce film, il était cependant évident qu'un nouveau **Die Hard** ne pourrait être qu'un simple blockbuster, même si, rassurez-vous, il en présente tous les aspects les plus séduisants. Poursuite en taxi traversant Central Park, explosion d'une station de métro, hold-up high-tech, bastons bondiennes et super-vilains graphiques : avançant derrière le masque de l'artisan zélé, McTiernan livre en effet un divertissement non-stop, fonçant pied au plancher à la manière d'un «rollercoaster» fou. Certes. Mais comme on l'a vu plus haut, les partis-pris du cinéaste vont pousser l'objet à être bien plus que cela, mêlant une nouvelle fois le réel à un univers ouvertement «sérialesque», mais cette fois par des voies nettement plus détournées.
Précisons qu'à l'exact opposé de **Last Action Hero**, le film ne joue jamais la carte de l'ironie, ne serait-ce que parce que John McClane, contrairement à Jack Slater, est un héros déjà ouvertement «humanisé», qui est systématique-



■ McClane, l'arme au poing, sur un cargot transformé en Fort Knox ■

■ *Premier attentat à New York : l'aube d'une journée en enfer !* ■

ment propulsé vers l'héroïsme. Le principe est donc inversé : c'est cette fois l'homme de la rue qui va devenir une icône de la fiction. L'idée, fascinante, n'est cependant qu'un leurre (comme l est d'ailleurs la vengeance de Simon), puisque nous savons déjà tout, quand débute le film, de ce flic dur-à-cuire, cent fois abattu mais jamais vaincu. Sous son apparente vulnérabilité, McClane est donc déjà, dès son apparition dans le film, une figure héroïque absolue, dont la force ne demande qu'à exploser.

On ne s'étonnera d'ailleurs pas que le flic ne mette que quelques minutes à retrouver visuellement son aspect graphique du premier épisode : combinaison hautement sensuelle entre maillot de corps cradingue et contusions diverses. Logique. Comme tout héros de la mythologie populaire (cf. Hulk et ses éternels pantalons mauves), McClane doit réintégrer son apparence, son armure, pour affronter un autre demi-dieu qui, lui, a choisi le côté obscur.

McTiernan pousse plus loin encore cette idée du héros «en apparence» ordinaire, en faisant passer ces «douze travaux» de Bruce Willis par une association avec un autre simple mortel, un spectateur qui sous la conduite de McClane, va révéler un potentiel tout bonnement surhumain. Et qui, comme par hasard, s'appelle Zeus !

Une fois installés ces «super-héros», le cinéaste déroule donc des épreuves lors desquelles le duo devra affronter la fureur des éléments et d'un méchant qui finalement sera châtié, car il aura cédé au matérialisme là où ses opposants sont toujours dopés à un savant cocktail d'héroïsme et d'adrénaline.


■ *John McTiernan et Bruce Willis : les retrouvailles sept ans après* ***Piège de Cristal*** ■

Malgré tout, on pourrait penser que le film ne se démarque pas réellement de ses prédécesseurs en faisant de ses protagonistes des icônes imparables (après tout, Keanu Reeves dans **Speed** était fait à peu de choses près de la même fibre). Mais ce serait sans compter sur le génie de Mc Tiernan, sur cette mise en scène sublimée qui ramène ici le réel dans la mythologie. Filmant l'action caméra à l'épaule, il devient correspondant d'une guerre entre surhommes, observateur faussement neutre d'une réalité recréée. En cela, il fait paradoxalement de ses héros des héritiers directs des figures majeures du cinéma américain, exposant ainsi plus ouvertement leur distance avec le commun des mortels. On doit donc voir en McClane et Zeus bien plus que des «buddies» associés par le destin, mais les dignes successeurs de ses officiers magnifiques qu'aimaient à représenter Ford ou Walsh. A l'image des héros engendrés par ces maîtres, des réalisateurs qui n'aimaient pas l'armée pour ce qu'elle est, mais parce qu'elle offre la promesse d'une «insularité sociale» à l'abri des désordres du monde, les héros de McTiernan sont des «outcasts», des vrais «all-american heroes» se coltinant au réel, alors qu'un idéalisme forcené les pousse bien plus loin que ces très futiles considérations. Etonnez-vous après cela que **Une Journée en Enfer** soit tout simplement ce qui est arrivé de mieux au cinéma depuis... **Piège de Cristal** !

■ **Julien CARBON** ■

Gaumont Buena Vista International présente Bruce Willis - Samuel L. Jackson - Jeremy Irons dans une production **Twentieth Century Fox/Cinergi** ***UNE JOURNÉE EN ENFER, DIE HARD 3*** (***DIE HARD 3 : WITH A VENGEANCE*** - USA - 1994) avec Graham Greene - Colleen Camp - Larry Bryggman - Sam Phillips **photographie de** Peter Menzies **musique de** Michael Kamen **scénario de** Jonathan Hensleigh **produit par** Andrew G. Vajna - Michael Tadross - John McTiernan **réalisé par** John McTiernan

2 août 1995 **2 h 08**

Un polar destructeur qui doit beaucoup, sinon tout, au Flic de Beverly Hills...



Bons mots, grosses bastons, gros cartons... À un rythme frénétique, très MTV, deux flics de Miami traquent des vilains. Énorme succès aux États-Unis, ces «bad boys», très enfants de chœur en définitive, vouent une admiration sans borne à Eddie Murphy. Et le montrent deux heures durant...

C'est bien connu, Hollywood n'a pas de mémoire et ne pardonne rien. Après le demi-échec de **Jours de Tonnerre** et de cruelles luttes intestines, Don Simpson et Jerry Bruckheimer, producteurs de succès colossaux comme **Top Gun**, **Flashdance** et autre **Flic de Beverly Hills**, se font lourder comme des malpropres de la direction de *Paramount*. Pour qu'on entende plus parler d'eux pendant un moment. Simpson et Bruckheimer deviennent du coup les symboles du Hollywood des années 80, celui de l'opulence et de l'inflation galopante. Mais les deux compères n'ont pas l'intention de se contenter d'une carrière d'icône. Ils se lancent dans la production indépendante, histoire d'en finir avec leur pesante traversée du désert. La question se posait : «comment retrouver le succès qui nous fait aujourd'hui défaut ?». La réponse est simple et finalement évidente : «en donnant dans les vieilles recettes». De fait, **Bad Boys** applique, en les mettant à la sauce nineties, les recettes du **Flic de Beverly Hills**.

Mike Lowrey et Marcus Burnett sont les deux meilleurs flics de Miami. Partenaires très différents l'un de l'autre (Mike est un gros dragueur qui roule en Porshe pour flamber devant les minettes, et Marcus un homme rangé, marié et père de famille), les deux compères s'entendent à merveille et réussissent là où les autres policiers échouent. Le vol de plus de 100 millions de dollars d'héroïne dans les coffres du commissariat chamboule leur routine. Rien ne peut faire avancer l'enquête, si ce n'est un témoin, Julie, une superbe brune ayant assisté à un meurtre lié à ce spectaculaire cambriolage. Elle met bientôt les deux flics sur la piste de Fouchet, un impitoyable criminel qui leur donne bien du fil à retordre, menaçant leur vie et, par ricochet, le ménage de Marcus.
On nage dans la bonne grosse comédie d'action où les gags bien gras succèdent aux explosions spectaculaires, le tout filmé de très loin à travers les filtres laissés là par le Tony Scott de **Top Gun**, et avec un montage tellement «cut» que certaines scènes d'action en deviennent quasiment incohérentes. Une version «buddy movie» du **Flic de Beverly Hills 2**. Le pire là-dedans, c'est qu'en assumant complètement son côté «n'importe quoi ultra-commercial», le film marche. **Bad Boys** est un vrai film du samedi soir, comme avant. Pas un bon film, très loin de là, mais un produit qui atteint son objectif.

■ **D.A.** ■

Columbia Picture présente Will Smith et Martin Lawrence dans ***BAD BOYS*** (USA - 1995) avec Tea Leoni - Tcheky Karyo - Theresa Randle - Marg Hengenberger - Joe Pantoliano **photographie de** Howard Atherton **musique de** Mark Mancina **scénario** de Michael Barrie - Jim Mulholland & Doug Richardson d'après une histoire de George Gallo **produit par** Don Simpson et Jerry Bruckheimer **réalisé par** Michael Bay
5 juillet 1995 **1 h 59**

le prince est un méchant garçon !

Interview : WILL SMITH

Bien connu des ados pour sa présence dans le sitcom LE PRINCE DE BEL AIR, Will Smith obtient son premier grand rôle au cinéma dans BAD BOYS. Les critiques américains voient en cet acteur-musicien (il forme avec D.J. Jazzy Jeff un duo de rappers renommé) le nouvel Eddie Murphy, la nouvelle star black. Lui se dit acteur, tout simplement.



■ *Marcus et Mike (Martin Lawrence et Will Smith), les deux bad boys de la police de Miami en action* ■

Le personnage de Mike Lowrey est un rôle très différent de celui du *Prince de Bel Air*...

Oh, oui ! Ma philosophie en tant qu'acteur est telle que j'essaie de faire en sorte que chacun de mes rôles soit différent de mon précédent. C'est la seule façon de ne pas être coincé dans un type de rôle. Le public aime suivre votre carrière et voir comment vous évoluez. Je suis persuadé que si un acteur est aimé, le public est prêt à le suivre dans divers films et divers rôles. Mon personnage dans **Bad Boys** est une sorte de collage de tout ce qu'un gosse rêve de devenir quand il sera grand. Il veut être le gars qui sauve la princesse, celui qui conduit des voitures ultra-rapides, qui descend les méchants et se tape toutes les filles qu'il veut. Mike Lowrey est un super-héros. J'ai dû replonger au plus profond de mon enfance pour créer ce personnage. Dans mes rêves de douze ans, je me voyais serviable, drôle, fort. Du coup, j'ai dû faire pas mal de gonflette, presque huit heures par jour pendant trois mois. Par contre, je n'ai pas eu à m'entraîner pour jouer les séducteurs. De ce côté, j'avais déjà une sorte de forme olympique. Plus sérieusement, cela fait aussi partie du rêve d'enfant : célibataire dans un appartement sublime avec des femmes qui vous appellent tout le temps. Contrairement à ce que vous avez pu lire ailleurs, cela n'a jamais été comme ça pour moi. Les femmes commencent à peine à faire attention à ma personne. Je mesure à peu près 1 m 95. À mon âge, c'est sexy. À 13 ans, c'est ridicule ! J'étais aussi très maigre. J'avais l'air d'un idiot, un croisement entre Dingo et Pluto. Je commence à peine à avoir conscience de mon corps et à le transformer pour mieux l'accepter. En ce sens, mon métier m'a aidé. Être un acteur vous permet de vous observer tranquillement, d'illuminer certains aspects de votre personnalité. On ne crée jamais complètement un personnage. On

■ Marcus Burnett (Martin Lawrence), bien déterminé à terrasser le cruel Fouchet et ses hommes ■

supprime juste des parties de soi-même pour en illuminer d'autres.

Que pensez-vous de Tcheky Karyo dans le rôle du méchant ?

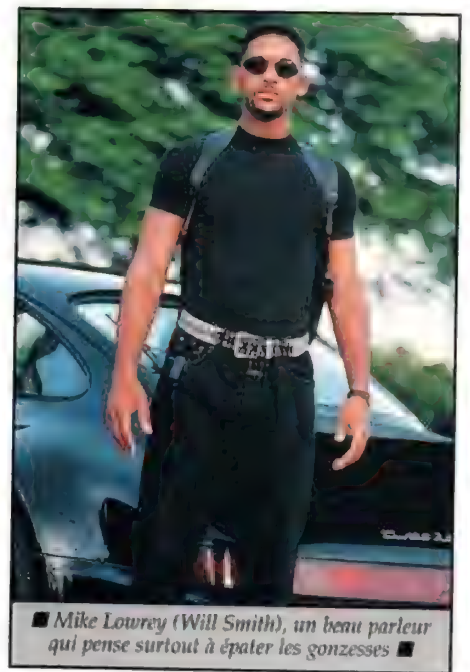
On n'a pas choisi Tcheky parce qu'il était français mais parce qu'il était bon, excellent même. On l'a pris parce que dans ses rôles précédents, notamment dans **Nikita**, il dégage quelque chose d'unique. Et on s'est bien marré avec lui. Il est le genre d'acteur à ne pas quitter son personnage entre les prises. Je me souviens qu'avant de tourner le final, je vais lui dire avec un petit clin d'œil : «tu sais, je vais te tuer dans une minute». Il me regarde le plus sérieusement du monde, prend son regard Fouchet et me lance : «je ne peux pas mourir» !

Peut-on dire que *Bad Boys* est un film de «Blaxploitation», un peu comme *Shaft* dans les années 70 ?

Bad Boys n'est pas le premier film d'action avec des acteurs noirs mais c'est sans doute le premier film avec deux vedettes noires à atteindre ce niveau de sortie internationale. Ce film a eu la même promotion et la même considération qu'un **Top Gun**, par exemple. Il a été vu comme un gros film hollywoodien et pas seulement comme un film black. Et j'en suis fier. Martin et moi y sommes considérés comme des acteurs et



■ Marcus engagé dans une poursuite infernale dans les rues de Miami ■



■ Mike Lowrey (Will Smith), un beau parleur qui pense surtout à épater les gonzesses ■

non comme des acteurs noirs. Le film est destiné à tous les publics. En ce sens, on ne peut pas dire que ce film soit un film de «Blaxploitation».

Il était primordial que la relation entre vous et Martin Lawrence, votre coéquipier à l'écran, soit parfaite. Comment arriver à une telle entente ?

Tout simplement sans le faire exprès. On s'est bien entendu sans le vouloir. On aime la même chose, Martin et moi. La même musique, le même humour. On est similaires tout en étant très différents. C'était une chose impossible à planifier. L'entente est parfaite à l'écran. Jamais on n'a essayé de tirer la couverture à soi. Chacun des deux aurait pu jouer le rôle de l'autre. D'ailleurs le scénario du film joue avec ça. Et nous sommes tous les deux habitués à obtenir ce que nous voulons. Arriver à partager l'écran sans conflit a été une victoire pour nous en tant qu'individus et en tant qu'artistes. Les gens s'attendaient à ce qu'on se battent pour attirer la caméra. Ça n'a jamais été le cas. On était toujours ouvert pour que l'autre soit mis sur le devant de la scène. On se respectait et on s'admirait vraiment l'un l'autre. La combinaison était devenue telle qu'on pouvait créer une situation de comédie au milieu de la séquence d'action la plus tendue. Quand le propriétaire du magasin nous menace de son flingue au milieu du film, Martin s'est mis tout d'un coup à pleurer sans prévenir personne et là un dialogue avec lui, totalement improvisé, s'est engagé. On s'engueule, on hurle et finalement, on retourne la situation à notre avantage. Le tout en faisant rire dans une séquence qui n'était absolument pas censée être comique. Chaque jour sur le plateau était une aventure. Dès que la caméra tournait, tout pouvait arriver. À l'origine, le film était écrit pour Dana Carvey et Jon Lovitz. Les dialogues s'adaptaient donc à ces acteurs précis et nous avions la liberté de tout changer, de tout adapter. Nous devions improviser des dialogues. On ne savait pas vraiment ce que l'autre allait dire. C'était très intense, comme un match de tennis.

■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ Julie (Tea Leoni), le témoin que doivent protéger à tout prix les deux compères ■

CANNES 1995


Usual Suspects

COUPS DE FEU SUR LA CROISETTE

Ça flinguait pas mal au dernier Festival de Cannes, y compris dans la Palme d'Or, UNDERGROUND d'Emir Kusturica. Bavure policière dans LA HAINE, règlements de compte et duels au pistolet dans MORT OU VIF et DEAD MAN de Jim Jarmusch, coup d'État militaire dans RANGOON, guerre civile espagnole dans LAND AND FREEDOM de Ken Loach, gangsters chinois dans SHANGAÏ TRIAD de Zhang Yimou... Les armes parlent. On a toutefois connu printemps plus meurtrier lors du Festival 1993 où se croisèrent RESERVOIR DOGS, C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS et quelques autres. Un grand cru, même si l'année 1994 s'impose un peu comme celle du flingue avec ces lauriers tressés pour PULP FICTION. En six films, pas forcément les plus médiatisés de la manifestation, voici un slalom sur une Croisette jonchée de douilles encore chaudes...

Sélection Officielle/Hors Compétition

THE USUAL SUSPECTS



Les policiers Jeffrey Rabin (Dan Hedaya) & David Kujan (Chazz Palminteri) : prêts à démêler un incroyable sac de nœuds...

Un polar-gigogne où les apparences sont forcément trompeuses, où le mensonge est forcément de rigueur. Un polar qui consiste, au travers d'une intrigue-puzzle, à tout faire avaler au public. Et le très doué Bryan Singer y parvient magistralement !

En 1993, au festival de Sundance aux États-Unis, le scénariste Chris McQuarrie potasse un magazine et tombe sur un article titré «The usual suspects», les suspects habituels. Le titre, plus que le contenu, frappe si fort son imaginaire qu'il en parle à un ami, histoire de tuer le temps dans une file d'attente. *«Nous avons commencé à broder sur cette idée, et nous avons même trouvé le concept de l'affiche, cinq criminels mis en ligne par la police pour être confrontés à un témoin ! Et puis l'ensemble est vite sorti de notre esprit»* témoigne Chris McQuarrie. Mais l'idée ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd lorsqu'il en parle à Bryan Singer, metteur en scène de son scénario, **Public Access**, un budget microscopique de 15.000 dollars qui fit sensation dans les manifestations où il était programmé. *«Pour notre deuxième film, nous cherchions un sujet qui ne demandait pas un trop important investissement financier. Et le film sur lequel nous travaillions encore aurait certainement coûté très cher. Bryan m'a demandé si je n'avais pas par hasard un autre projet, plus modeste. Et là, de nulle part, il a ressorti* ***Usual Suspects****. J'ai dit, d'accord, écrivons celui-ci, on a déjà l'affiche».* Et voilà comment vient au monde l'un des polars les plus étranges, les plus originaux de ces dernières années, un film-puzzle qui mène d'un bout à l'autre le spectateur par le bout du nez, qui réussit à lui faire admettre que les vessies sont des lanternes.

Il fallait néanmoins davantage pour élaborer un scénario qui se tienne. Toujours à l'affût, Chris McQuarrie flashe, dans un cabinet juridique, sur un tableau mural où sont punaisées notes et informations diverses. *«L'idée de ce tableau livrant au flic Dave Kujan la clef de l'interrogatoire de Verbal Kint a constitué le point de départ de l'histoire».* L'essentiel de **Usual Suspects** ressort du flash-back, du souvenir évoqué par le seul survivant d'un gang éclectique, Verbal Kint, un boiteux dont on ne saurait mettre en doute la conviction. Le flic qui le cuisine a beau être rusé, Verbal Kint trouve réponse à tout. *«L'interrogatoire lui-même est le miroir du thème central du film : le point de vue, la perception, la différence entre ce qu'on croit et la réalité. Tout au long de l'interrogatoire, les hypothèses de Kujan vont être démenties. Et le public va peu à peu découvrir la vérité»* ajoute le jeune, 28 ans, Bryan Singer. La vérité sur Keyser Söse, un criminel mythique, à ce point virtuose et impitoyable dans l'exercice de son art qu'il relève de l'affabulation pure. Selon Verbal Kint, Söse est responsable de la mort de 21 marins argentins et de la disparition de 91 millions de dollars en cocaïne, événement survenu sur un rafiot mouillant dans le port de San Diego. Selon l'inspecteur Kujan, Söse ne serait qu'un leurre, une légende destinée à tromper. Le Freddy Krueger des truands en somme.

«Je voulais prendre un genre, le film policier, et le détourner légèrement. Tout le monde croit avoir un morceau de puzzle, croit savoir quelque chose, mais ce n'est qu'une illusion. J'aime l'idée que les choses ne puissent pas être toujours ce qu'elles semblent être. J'ai vu dans cette histoire la possibilité de jouer un peu avec cette convention qui veut que le récit ne peut mentir et indique toujours de manière sincère la façon dont s'est déroulée l'intrigue. Souvent, au cinéma, on sait exactement ce qui va se passer, et où l'histoire veut en venir. Je préfère que le public ait l'impression de découvrir un élément nouveau à chaque scène ou à chaque plan». Bryan Singer obéit à cette règle de conduite tout au long de **Usual Suspects**, omettant volontairement de placer jusqu'au dernier instant la pièce manquante du puzzle, le visage de Keyser Söse.

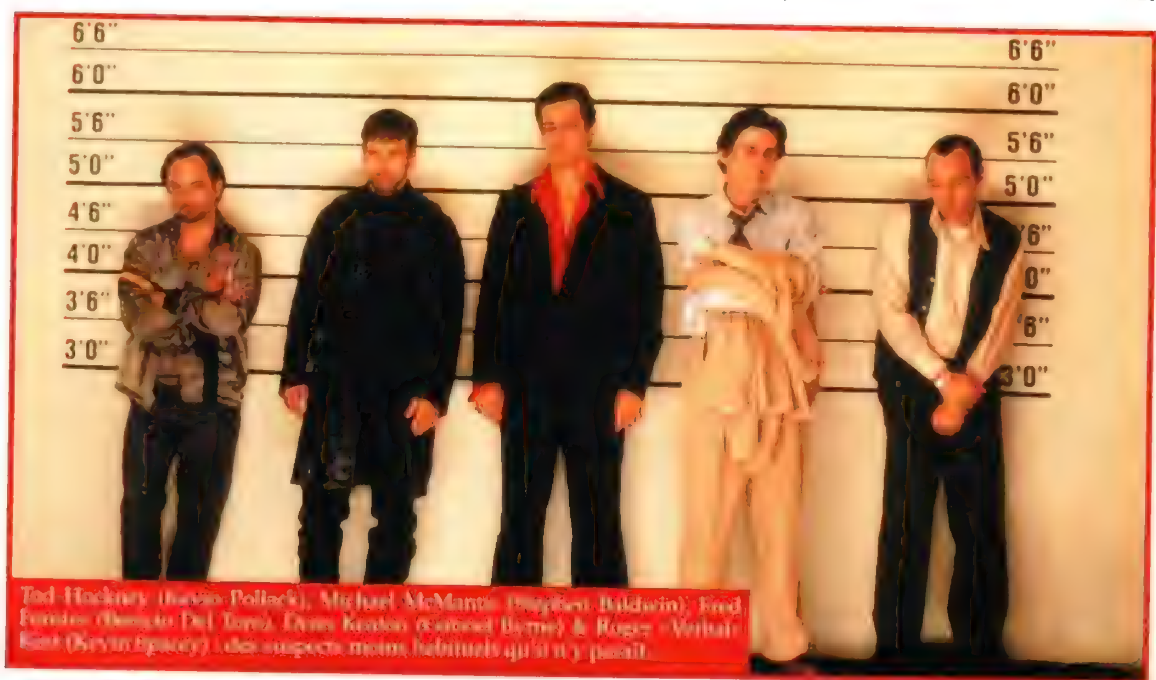
Qui est ce malfrat invisible, effroyablement manipulateur, sur lequel circulent les histoires les plus invraisemblables ? Est-ce l'ex-flic Dean Keaton, désireux de mener d'honnêtes affaires ? Est-ce Todd Hockney, spécialiste en explosifs ? Est-ce cette gâchette facile de McManus ? Ou encore le sarcastique Fenster ? À moins que ce soit Kobayashi, prétendu émissaire et transmetteur d'ordres de Söse ? L'inspecteur Kujan, des Douanes, soupçonne quant à lui Verbal Kint, un minus comparé à ses quatre autres complices. Seul un marin argentin, l'unique survivant au massacre, est en mesure de l'identifier. Encore faut-il pour cela qu'il survive à ses blessures...

Un film adroit, une mécanique huilée de manière à ce que chaque rouage, y compris le moins important, assure sa fonction. Aucun, jamais, ne doit grincer. Tout l'art consiste à faire avaler des couleuvres au spectateur promu enquêteur. *«Ce qui aurait pu n'être qu'un simple film policier s'est transformé en un drame psychologique et mythologique. Si l'on se penche sur l'idée de départ, cinq gangsters alignés pour être confrontrés à un témoin, les questions viennent naturellement. Pourquoi sont-ils là ensemble ? Qu'est-ce qui les a réunis ? Le hasard ? Sans doute pas, la police glisse généralement de faux suspects dans ses confrontations. Et si quelqu'un d'autre avait tout manigancé, pour mettre à exécution un plan qui ne serait réalisable que si ces hommes se rencontrent ?»* Une science exacte, une alchimie parfaite qui porte ses fruits. De beaux fruits car Bryan Singer et son scénariste Chris McQuarrie tissent très adroitement leur toile, épaulés par une pléiade de comédiens prenant un évident plaisir à incarner cette mini-horde de salopards parmi lesquels devrait se trouver le plus salopard de tous, Keyser Söse. Le diable en personne ?

■ Marc TOULLEC ■

Pan Européenne présente une production **Blue Parrot/Bad Hat Harry** ***THE USUAL SUSPECTS*** (USA - 1994) avec Stephen Baldwin - Gabriel Byrne - Chazz Palminteri - Kevin Pollak - Kevin Spacey - Pete Postlethwaite - Suzy Amis - Benicio Del Toro **photographie de** Newton Thomas Sigel **musique de** John Ottman **scénario de** Christopher Mc Quarrie **produit par** Bryan Singer & Michael McDonnell **réalisé par** Bryan Singer

19 juillet 1995 **1 h 48**



Todd Hockney (Kevin Pollack), Michael McManus (Stephen Baldwin), Fred Fenster (Benicio Del Toro), Dean Keaton (Gabriel Byrne) & Roger "Verbal" Kint (Kevin Spacey) : des suspects moins habituels qu'il n'y paraît.

Sélection Officielle/Hors Compétition



KISS OF DEATH



Quatrième film américain de Barbet Schrœder, **KISS OF DEATH** porte le même titre qu'un polar de Henry Hataway de 1947. Il n'en est pas pour autant son remake. Tout au plus Richard Price, scénariste du magnifique **MAD DOG AND GLORY**, a emprunté la trame du film de Hataway pour en faire totalement autre chose : un film complètement enraciné dans le genre où les personnages existent dans toute leur ambiguïté d'un bout à l'autre du récit. De Jimmy Killmartin, le pauvre bougre rattrapé par son passé qui subit un véritable chemin de croix avant de connaître la délivrance, à Little Junior, un parrain violent, sadique et déjanté, adversaire de Jimmy, tous les protagonistes de **KISS OF DEATH** sont décrits dans leur folie ou leur détermination avec une telle précision qu'ils ont l'air de s'inscrire dans une réalité presque palpable. Cela grâce au talent d'un scénariste brillant qui offre aux acteurs des rôles en or. Une opportunité que saisit au vol David Caruso. Il interprète Jimmy, un gentil gars embringué dans une infernale suite d'événements qu'il subit les uns après les autres avant de reprendre le contrôle de son destin. Caruso a derrière lui une longue carrière d'acteur. Plus de dix ans à jouer les seconds rôles percutants dans des films comme **KING OF NEW YORK**, **HUDSON HAWK**, **OFFICIER ET GENTLEMAN**, **CHINA GIRL** ou **MAD DOG AND GLORY**. Une série télé pas comme les autres le projette au premier plan. Son personnage, John Kelly, flic vedette de NEW YORK POLICE BLUES, lui offre une notoriété immédiate et lui permet d'avoir accès à des films de la portée de ce **KISS OF DEATH** où il fait de nouveau preuve de son incroyable talent. Il est juste, émouvant, convaincant, bref tout simplement parfait dans le rôle de Jimmy.

Interview : DAVID CARUSO

Votre rôle dans le film est, comme celui de la série *New York Police Blues* et de *Mad Dog and Glory*, celui d'un type bien. Êtes-vous cantonné aujourd'hui dans les rôles de héros bien intentionnés ?

Il y a dix ans, on me posait cette question en sens inverse. On me demandait si je n'en avais pas assez de jouer les salopards. Et maintenant que j'ai interprété quelques gentils, on me demande si je suis prisonnier de ce style de rôle. Tout cela est assez paradoxal. Il est souvent plus difficile de rendre le héros intéressant. Le méchant a un luxe que le gentil n'a pas : ses motifs sont simples, ses actions sont clairement définies. Le héros agit en fonction de son adversaire. La clé est de faire en sorte que cette réaction soit forte, passionnée et passionnante. Et ce n'est pas le plus évident...

Est-il possible de comparer votre travail sur la série *New York Police Blues* et celui sur *Kiss of Death* ?

Oui et non. ***New York Police Blues*** n'est pas une série comme les autres. Steven Bochco a tenu à la tourner comme si c'était une production cinéma, bien qu'il faille penser en terme de série entière et garder une unité durant tous les épisodes. Le personnage est donc construit petit à petit. Sur un plateau de cinéma, on pense plus à court terme. Le personnage agit en fonction d'un but précis. Il y a une intensité et un investissement sur un plateau de cinéma qui n'existent pas sur un plateau de télévision. Il est donc assez difficile de comparer les deux manières de travailler. Dans mon esprit, l'important c'est de continuer à trouver la même qualité de travail. Si possible au cinéma. Juste par égoïsme. La qualité de vie est bien plus grande quand on travaille sur un film. La première saison de ***New York Police Blues*** m'a pris quarante semaines de travail. C'est mortel, ça vous bousille complètement. L'an dernier, j'ai eu quarante semaines de tournage de la série, cinq jours de repos, puis quatorze semaines de tournage sur **Kiss of Death**, puis cinq nouveaux jours de repos et je suis reparti sur la série. J'ai une fille de 10 ans et quand je faisais la série, je ne la voyais carrément jamais. J'ai besoin de plus de temps aujourd'hui.

Pensez-vous que vous auriez eu le rôle de Jimmy si vous n'aviez pas participé à *New York Police Blues* ?

Probablement pas. Barbet Schrœder m'a dit qu'il m'avait déjà vu au cinéma avant la série et que c'est ce qui a attiré son attention. Mais la série était si populaire aux USA pendant sa première saison, elle l'est toujours d'ailleurs, qu'il ne peut pas ne pas avoir été influencé par son impact. Trente millions de personnes regardent ***New York Police Blues*** chaque semaine. Trente millions ! Vous vous rendez compte. Il est fort probable que sans cette énorme mise au premier plan que m'a apporté la série, je n'aurais sans doute pas eu le rôle de Jimmy dans **Kiss of Death**. Un rôle qui représentait un vrai défi pour moi. Je n'avais jamais joué jusque-là de rôle de victime qui subit totalement les événements et qui s'en sort tout seul sans aucune aide.

Quand avez-vous reçu le scénario de *Kiss of Death* ?

En janvier 93. J'ai rencontré Barbet à la soirée de remise des Golden Globes et peu de temps après il m'a envoyé le scénario du film. Un scénario formidable. Je connaissais déjà bien le travail de Richard Price pour avoir joué dans **Mad Dog and Glory**, un autre de ses scripts. Price parvient à créer des personnages à la fois ambigus et complètement authentiques. Comme tout un chacun, ses personnages font des erreurs et en payent le prix fort. Ils ont tous leur côté obscur. En ce sens, **Kiss of Death** n'a rien d'un film hollywoodien classique. De toute façon, si tel avait été le cas, je ne l'aurais pas fait. Je veux rester proche de ce que les cinéastes veulent montrer. Rien à faire de ce que cherche à





L'inspecteur Calvin (Samuel L. Jackson) [illegible]

imposer Hollywood. Je travaille avec des gens comme William Friedkin ou Barbet Schrœder. Je me rends bien compte que *New York Police Blues* m'a apporté une popularité immédiate. Il me serait facile d'en profiter. Regardez toutes les stars de la télé qui passent au cinéma aujourd'hui, dans des films sans grand intérêt qui remportent pourtant de vrais triomphes publics. Il me faut donc être extrêmement vigilant dans mes choix. **Kiss of Death** n'est pas un véhicule commercial. Il marche relativement bien au box-office mais ne réalisera pas des scores faramineux. Et je m'en contrefous. L'histoire est passionnante et c'est ce qui compte. Quand un acteur a l'opportunité de trouver un film qui traite réellement de personnages complexes, d'être en fait le centre de l'histoire, il ne faut pas la laisser passer. Richard Price est un des seuls scénaristes du moment à pouvoir donner une dimension aussi profonde à ce genre d'histoire. Ce n'est pas un hasard s'il est considéré par certains comme le meilleur scénariste américain. D'un point de vue personnel, **Kiss of Death** est le genre de film dans lequel il faut vraiment avoir envie de s'impliquer à fond. Parce que, pour un acteur, le film est lourd à porter, émotionnellement parlant. Cela fait déjà près d'un an que je l'ai terminé et j'en ressens encore les effets aujourd'hui. C'était un film très exigeant.

Existait-il une sorte de rivalité entre Nicolas Cage et vous sur le plateau ?

Je ne parlerais pas de rivalité, mais je dirais que notre relation était étrange. Nos styles de jeu sont presque totalement opposés. Du coup, la forte rivalité entre les personnages se répercutait complètement dans notre façon de les approcher. Cela créait une situation de travail passionnante et extrêmement enrichissante. J'adorerais retravailler avec Nick un jour parce que je suis sûr qu'on peut aller encore plus loin dans notre opposition de style. Une opposition qui atteint son point culminant lors de la séquence de bagarre du bar. Cette scène a été carrément effrayante à tourner. C'est un combat brutal et vicieux. On ne s'est pas frappé, mais j'ai dû quand même aller à l'hôpital. Je me suis fracassé le coude sur le bar. Rien de grave. Heureusement, on se marrait bien entre les plans. C'est tout à fait normal. Quand on travaille avec un matériau aussi intense, il est indispensable d'alléger l'atmosphère de temps en temps.

Vous tenez le rôle principal dans *Jade*, le nouveau film de William Friedkin...

Oui, je suis un procureur, ayant fait ses études à Stanford, qui enquête sur un meurtre parmi l'élite de San Francisco. On pourrait décrire **Jade** comme un croisement entre **Chinatown** et **Bullit**. Je viens à peine de terminer le tournage. Une expérience formidable. Friedkin est un metteur en scène incroyable et Linda Fiorentino est... houlala ! Si **Jade** ne marche pas, je ne comprendrai vraiment jamais ce que veut le public.

■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

Twentieth Century Fox présente David Caruso & Nicolas Cage dans ***KISS OF DEATH*** (USA - 1995) avec Samuel L. Jackson - Ving Rhames - Kathryn Erbe - Helen Hunt - Michael Rapaport **photographie de** Luciano Tovoli **musique de** Trevor Jones **scénario de** Richard Price **produit par** Susan Hoffman & Barbet Schroeder **réalisé par** Barbet Schroeder

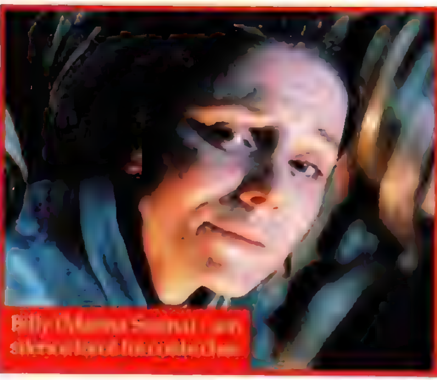
24 mai 1995 **1 h 40**



Semaine de la Critique

MUTE WITNESS

À Moscou, des Américains réalisent une série B ringarde à peine digne du plus piteux des VENDREDI 13. Ils ignorent encore que la réalité les rattrapera bientôt, faisant passer leur fiction pour une aimable plaisanterie à destination des maternelles...



Billy [illegible]

On surprend parfois des choix incongrus à la Semaine de la Critique, chasse gardée des films «difficiles» et de «recherche». Tant mieux : un authentique film de genre s'y est glissé cette année, **Mute Witness**. Un thriller d'épouvante qui se réfère autant au Dario Argento des débuts (celui des gialli **L'Oiseau au Plumage de Cristal** et **Le Chat à Neuf Queues**) qu'à un Brian de Palma sous l'emprise d'Hitchcock (celui de **Pulsions** et autre **Body Double**). *«92 minutes de suspense pur»* annonce clairement le producteur Klaus Bauschulte. *«Aux États-Unis, tous les professionnels, même ceux très habitués à ce genre de film, étaient à deux doigts de tomber de leur fauteuil pendant la projection»*. Une garantie d'efficacité en somme. Surtout dans la première partie de **Mute Witness**. Muette, Billy est maquilleuse sur le tournage d'un film d'épouvante au rabais que tournent ses amis Andy et Karen en Russie, dans un antique studio de cinéma. Malgré elle, elle s'y retrouve enfermée. Là, elle assiste au tournage clandestin d'un «snuff-movie», une production interdite qui mêle pornographie et assassinat véridique. Billy trahit sa présence et, in extremis, échappe aux deux tueurs. Ceux-ci s'en tirent également, en prétextant que le tournage utilisait des effets spéciaux. Couverts par la police et leur commanditaire, le très influent «Faucheur» (Sir Alec Guiness en personne), les deux tueurs ne tardent pas à se remettre en chasse de Billy qui entraîne dans son calvaire Andy et Karen. Les frissons qu'ils essayaient maladroitement de générer face à la caméra, ils vont les ressentir, en vrai, jusqu'à la mœlle épinière...

«*Je hais la violence gratuite ; je suis davantage porté vers la tension psychologique. **Mute Witness** ne perçoit pas le meurtre sous son jour habituel*» revendique Anthony Waller, jeune réalisateur allemand de publicité formé en Grande-Bretagne. Pour mieux renforcer le côté cosmopolite de son suspense, il le tourne dans les très insalubres studios *Mosfilm* de Moscou. Le premier coup de manivelle intervient le 4 octobre 1993, jour même où Boris Yeltsin ordonne l'assaut contre les mutins retranchés dans l'immeuble du Parlement. Pourquoi un tournage en Russie sachant que la température chutait alors à -23°, que le moindre technicien abandonne son poste à 18 heures pile ? Tout simplement parce travailler à Chicago, comme c'était initialement prévu, aurait demandé un budget dix fois plus élevé. Mais au-delà d'une économie substantielle, **Mute Witness** s'offre dans sa première moitié, de loin le meilleur du film, le décor des studios *Mosfilm*, mammouth fossilisé de la production officielle soviétique. Un vrai labyrinthe de coursives, d'entrepôts, de remises sombres, d'interminables couloirs. Un dédale qu'on croirait spécialement dessiné pour ce jeu des chats et de la souris auquel se livrent Billy et ses deux cinéastes amateurs. Deux Tom qui aimeraient tant croquer une Jerry privée de l'usage de ses cordes vocales.

■ Marc TOULLEC ■

THE DOOM GENERATION

Une femme et deux hommes dans une voiture. Des rencontres étranges, des rencontres violentes. Des fantasmes assouvis dès qu'ils se présentent, Jésus Christ tatoué sur le membre viril du plus expérimenté de la bande, le plus tordu aussi. Une tête coupée qui vomit et qui parle... De la provocation pure et du gore socialement engagé.

«U*n film hétérosexuel de Gregg Araki»* annonce d'emblée le générique. Pour prévenir que Gregg Araki, réalisateur gay reconnu de **Three Bewildered People in the Night** et de **The Long Weekend**, vire sa cuti le temps d'un film. Un road-movie disjoncté. Une balade destroy et nihiliste dans un pays qui ressemble à tout, y compris à une des antichambres de l'enfer, sauf aux États-Unis où, précisément, il se situe. *«**The Doom Generation** s'adresse et parle de la génération MTV. Et ce n'est pas le genre de public à attendre trois heures que vous preniez la peine de commencer à raconter une histoire. Quatre-vingt-quatre minutes durant, le film file comme un bolide».* Un bolide dans lequel embarque un trio constitué de Amy Blue, Jordan White et Xavier Red. La première sort de l'adolescence camée jusqu'aux yeux, le deuxième, son petit ami depuis trois mois, est un gosse qui suit le courant sans se poser de question. Et le troisième, l'élément perturbateur, un jeune vagabond qui, en décapitant d'un coup de fusil à pompe un épicier asiatique, pousse les deux autres à la fuite. De fast-food ringard en motel psychédelique, le trio traverse une porte d'Amérique fantasmagorique. Où qu'il se trouve, il faut qu'une hystérique ou un serveur se souvienne d'une torride liaison avec Amy et cherche des poux dans la tête aux deux autres. Machette plantée dans les parties au terme d'une pathétique mêlée, bras arraché au fusil, chien éventré par leur voiture... Les fugitifs, malgré eux, sèment la mort...

Xavier Red (Johnathan Schaech) : avec lui, les ennuis pleuvent !

Normal car **The Doom Generation** s'inscrit en deuxième tome, après **Totally F***ed Up**, de la trilogie «Teenage Apocalypse» de Gregg Araki. *«J'aime tourner des films mettant en scène des ados. Il y a quelque chose d'incroyablement fort, de grisant dans la façon dont fonctionnent leurs folles hormones. Ils encaissent un coup dur et le monde s'écroule autour d'eux. En une journée, les ados meurent et ressuscitent dix fois de suite ! Ils expriment ma manière de voir le monde».* Une manière forte, entre burlesque gore et provocation pure, entre lyrisme incontrôlé et lucidité. Entre une castration au sécateur par des néo-nazis et la disparition dans une nuit bleutée de Jordan White jouant d'un yoyo fluorescent. Entre l'image rotoscopique de l'horreur et un joli tableau immobile, l'un des rares instants de répit de **The Doom Generation**.

«S*i **The Doom Generation** est mon film le plus drôle, c'est parallèlement le plus sombre, le plus pessimiste. Tous se terminent sur une note d'incertitude quant au destin de leur personnage. Le dénouement de **The Doom Generation**, la route ouverte vers le futur, symbolise la même ambiguïté».* Mais, pour en arriver là, Gregg Araki ne brode pas de la dentelle fine. Les personnages mâchonnent un argot tellement fleuri et ordurier qu'il ferait rougir les tueurs de Quentin Tarantino, «chatte» et «bite» revenant dans leur bouche toutes les deux phrases. À déconseiller fortement aux oreilles chastes. Aux yeux aussi de ceux qui ne supportent pas la vue d'une bouffe que Gregg Araki filme comme s'il filmait les lieux d'aisance les plus mal entretenus de ce monde ! Franchement dégueu et méchamment intentionnel. *«Je voudrais que **The Doom Generation** soit de ces films qui ne puissent être oubliés. Il s'agit d'un train fantôme plein de lumières, de couleurs, quelque chose qui ressemble à un trip sauvage, démentiel».* D'une supérette blême où les chapardeurs sont menacés d'exécution sur le champ à un hangar sordide, sous des airs de Nine Inch Nails, Cocteau Twins et My Bloody Valentine, **The Doom Generation** possède effectivement des allures de trip. De film déviant diront certains. Si douteux moralement que même Heidi Fleiss, la Madame Claude récemment épinglée à Hollywood, participe à la fête !

■ Marc TOULLEC ■



Amy Blue [illegible]

Sélection Officielle/Compétition

LA HAINE

Si vous ne l'avez pas encore vu, vous en avez forcément entendu parler puisque l'unanimité s'est faite autour de LA HAINE et que, depuis, on bouffe de LA HAINE tous les jours : Kassovitz a gagné son Guignol en un temps record, on compare le film avec la flambée de violence à Noisy-le-Grand, les hebdos à gros tirage ressortent leur dossier «banlieue», etc. Comme toute unamité est suspecte, il était temps de donner un autre point de vue, d'autant plus que quand vous lirez ces lignes, les rapaces de l'hyper-médiatisation hallucinante de ce film «intouchable» («7 sur 7» avec Kouchner quand même) auront une nouvelle proie en ligne de mire.

Réalisateur de la sympathique comédie **Métisse** (remake avoué et traduction française réussie de **Nola Darling n'en Fait qu'à sa Tête** de Spike Lee), et acteur d'une rare sensibilité (césarisé pour **Regarde les Hommes Tomber**), Matthieu Kassovitz s'embarque avec **La Haine** dans un projet «chaud», aux intentions on ne peut plus claires : faire un film «*contre les flics*» (propos du réalisateur). L'histoire commence au lendemain d'une émeute provoquée par une bavure policière ayant conduit un jeune de la cité à l'hôpital, entre la vie et la mort. Et se termine 24 heures plus tard par une autre bavure, la mort de Vinz, la cervelle trouée par un flic ayant accidentellement appuyé sur la gachette. Entre-temps, Kassovitz aura suivi les potes Vinz, Hubert et Saïd, filmé leur quotidien dans la cité ainsi qu'une escapade nocturne à Paris, et posé la seule question du film, banale au demeurant puisque liée à toute histoire de vengeance : la mort d'un jeune, victime d'une bavure policière, mérite-t-elle qu'on abatte froidement un flic au hasard, «pour équilibrer la balance» comme l'explique Vinz. Parce qu'il répond par la négative (bien que ça le démange, Vinz, raisonné, ne tuera personne), Matthieu Kassovitz choisit son camp, celui d'un artiste «responsable». En opposition, par exemple, avec le travail de NTM qui, dans le cadre exclusif de leur art, sont totalement «irresponsables» puisque certaines chansons sonnent carrément comme un appel à l'émeute ou au meurtre : «Qu'est-ce qu'on attend pour foutre le feu ?», «Nick la police» («Donne-moi une balle pour la police municipale, donne-moi un flingue...»). Pour tout vous dire, nous avons tenté d'organiser une rencontre entre NTM et Kassowitz et nous nous sommes heurtés au refus clair et net du groupe. Les raps «brulôts» de NTM ne s'accordent pas, il est vrai, avec la vision du jeune-réalisateur-parisien-qui-va-filmer-la-banlieue (ce qu'il avait pourtant réussi à faire, tout naturellement, dans quelques scènes de **Métisse**). Si Kassovitz se prête ainsi à cette caricature peu flatteuse, c'est que son film, qu'on attend engagé, courageux, complexe, voire fouteur de merde, c'est-à-dire dérangeant, est une comédie petit bras qui, dans ses rares moments brûlants (quatre ou cinq scènes), prône l'appaisement quand elle ne fout pas tout sur la dos de la fatalité.

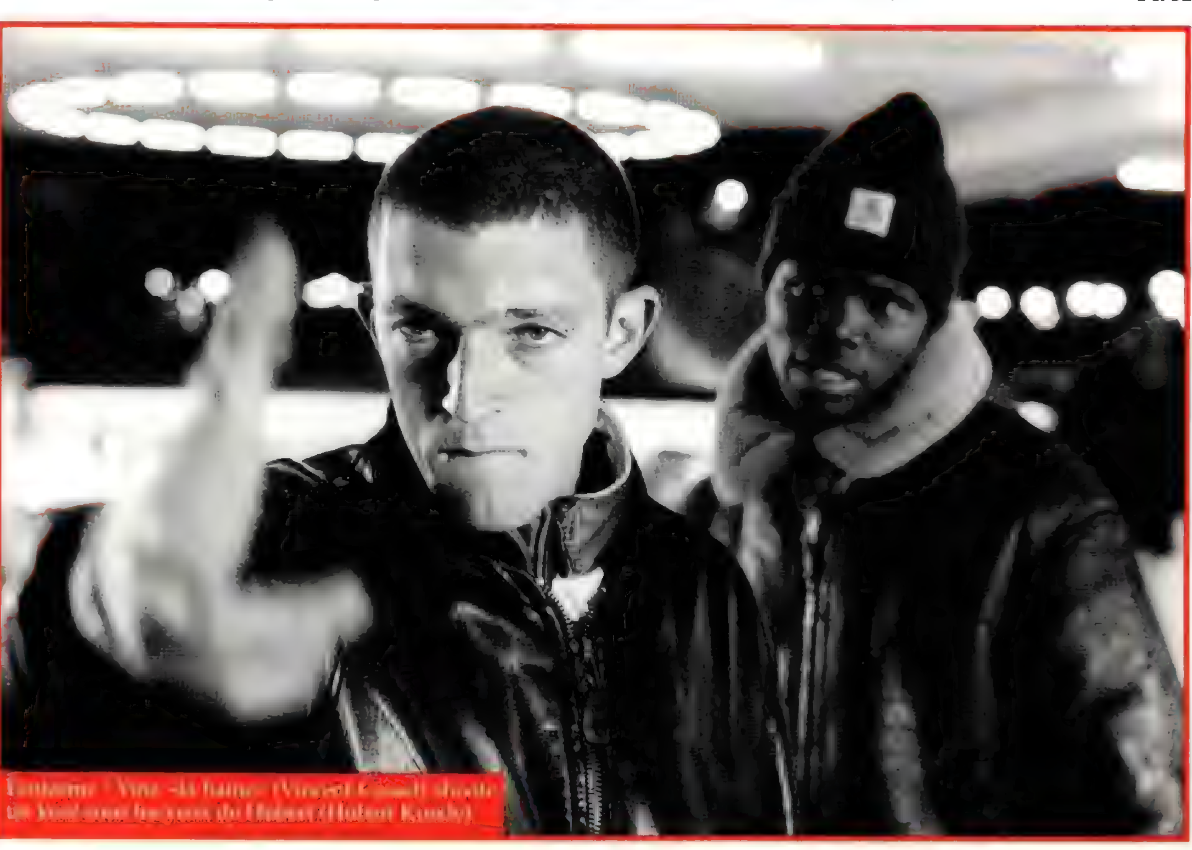
Si **La Haine** est contestable sur pratiquement tous ses choix, c'est d'abord parce que Kassovitz refuse de se lâcher, blindant son film comme on le ferait d'un coffre-fort. Paradoxalement, quand un artiste cherche à se protéger, c'est en général là qu'il s'expose à toutes les attaques. Sur les bavures policières, sujet qui a motivé le film bien qu'il en occupe la partie congrue, Kassovitz, responsable on le répète, rend compte de la réalité en montrant précisément qu'il y a en banlieue des flics cons et des jeunes sympas, mais aussi des flics sympas et des jeunes cons, constat somme toute logique mais légèrement hors de propos dans un film anti-flics. Bon... N'ayant rien dit des circonstances ayant abouti à la bavure initiale (pour ne pas se mouiller ?), Kassovitz fait donc le point sur celles qui amèneront à l'accident final. Quelques rencontres entre le trio vedette et des policiers banlieusards «dans la norme» mettent l'accent sur une rivalité évidente et d'énormes difficultés quand il s'agit de communiquer, de se comprendre. A Paris, les choses sont différentes : le policier est soit tout blanc - il vouvoie Saïd à sa grande surprise, soit tout noir - il torture Hubert et Saïd et sait s'arrêter juste avant la bavure (j'invente pas, c'est dans les dialogues). De retour en banlieue, ce sera un flic pas méchant, juste un peu plus excité que la moyenne, qui trouera accidentellement dans la dernière scène la cervelle de Vinz, avant de reculer, penaud, l'air de dire «le coup est parti tout seul».
Morale du film par défaut : les enculés de flics racistes et vicieux, à l'abri dans leur commissariat, sont assez malins pour éviter la bavure, quand les policiers sur le terrain sont constamment en conflit avec les jeunes, jusqu'au moment où, fatalement, «le coup part tout seul». Une morale imbuvable, véritable injure aux victimes des bavures, qui s'étend au-delà de la dernière image représentant Hubert et l'officier de police fautif, tous les deux armés et se tenant en respect. Cut au noir et un coup de feu retentit : qui reçoit la balle ? On ne sait pas, et Kassovitz, lâche sur le coup, est déjà trop loin pour répondre. Dans ce refus de filmer l'appel au meurtre (Vinz aura bien auparavant fantasmé le meurtre d'un flic, mais en lui tirant dessus avec ses deux doigts, image «correcte»), et dans les circonstances de la scène, le jeune réalisateur laisse finalement la porte ouverte à la deuxième hypothèse : le flic descend Hubert. Ce qui donne dans l'ordre, pour **La Haine**, une première bavure dont on ne sait rien, une deuxième fatalement accidentelle et une troisième qui n'en serait pas une : légitime défense ! Kassovitz aurait voulu défendre la police qu'il ne s'y serait pas mieux pris. Grave. Très grave.

D'autant plus grave que l'attention qu'il porte à la description de la police, cette vision morcelée et insupportable voulant qu'à un personnage X réponde un personnage Y lequel est l'opposé du personnage Z, etc, (pour montrer qu'en fait tout s'équilibre dans ce bas monde), cette attention donc plutôt profitable à la police, Kassovitz n'en tient pas compte en filmant les jeunes de cette banlieue, et en portant son choix sur trois modèles de caricature. Vinz est un grand blanc nerveux et écervelé, Saïd un petit beur très guignol et Hubert un grand black plus intelligent : il a compris qu'il fallait dealer pour s'en sortir ! Ils traînent ensemble, parlent d'une façon bizarre avec des expressions venues d'ailleurs, se vannent souvent. Kassovitz les accompagne et, le plus souvent, filme en accentuant le comique des situations, des dialogues, des attitudes, avec un talent incroyable dans l'observation et le mimétisme (les acteurs sont formidables). Le résultat est, à de très rares touches sérieuses, aussi drôle que le trio black-blanc-bleur des Guignols ou que le travail des Inconnus quand ils parodient la banlieue. N'ayez pas peur de rire, c'est intentionnel. Ce qu'on appelle un traitement de faveur pour les jeunes défavorisés de banlieue.
Au milieu du film, une scène très drôle montre une équipe de télé interpeller de loin les trois héros pour leur demander s'ils ont participé aux émeutes de la veille. Réplique de Hubert : «Vous avez peur de descendre de voiture ? On n'est pas à Thoiry, ici !». Kassovitz peut bien fustiger les journalistes qui font leurs choux gras de l'embrasement des banlieues sensibles, il n'empêche que lui non plus n'est pas descendu de voiture. **La Haine**, c'est Thoiry. On y côtoie faussement le danger, on s'amuse bien à regarder les bêtes sauvages en liberté. Et on pleure quand le fauve est abattu à la fin. Tu m'étonnes que les bourgeois aiment le film !

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Lazennec Diffusion présente Vincent Cassel - Hubert Kunde - Saïd Taghmaoui dans une production **Les Productions Lazennec/Le Studio Canal +/La Sept Cinéma/Kasso Inc Productions** *LA HAINE* (France - 1995) avec Karim Belkhadra - Edouard Montoute - François Levantal - Solo Dicko - Marc Duret **photographie de** Pierre Aim **produit par** Christophe Rossignon **écrit et réalisé par** Matthieu Kassovitz

31 mai 1995 — **1 h 32**



[illegible]

Sélection Officielle/Hors Compétition

DESPERADO

Le gilet pare-balle était de rigueur aux projections de DESPERADO, alias RETURN OF THE MARIACHI, Palme d'Or des artificiers, armuriers et pyrotechniciens en villégiature à Cannes. Un véritable festival de morts violentes, d'explosions et de sales gueules orchestré par l'un des membres les plus doués de la famille Tarantino...

En 1992, Robert Rodriguez crée l'événement. Pour 7.000 dollars (une somme qu'il réunit en partie en servant de sujet d'expérimentation pour un médicament anti-cholestérol), il tourne un **El Mariachi** qui tient si bien la route que la puissante *Columbia* en achète les droits pour le monde entier. Un record. Aussitôt célèbre et convoité par les plus gros producteurs, Robert Rodriguez rentre illico dans le clan Quentin Tarantino dont il partage le goût pour un cinéma rock n' roll, fait de références cinéphiliques et d'action violente. Aujourd'hui, Robert Rodriguez s'embourgeoise. Si, avec des moyens aussi miséreux, il était parvenu à un résultat plus qu'honorable, de quoi est-il capable avec un budget digne de ce nom ? À savoir 7 millions de dollars, ridicule pour un studio hollywoodien, mais faramineux pour qui constitue en solo une équipe technique au grand complet. Riche comme Crésus, Robert Rodriguez exhume donc son chanteur-guitariste favori, le Mariachi, justicier qui ne compte jamais les cadavres qu'il sème sur son chemin. Que le très demandé Antonio Banderas remplace Carlos Gallardo ne change fondamentalement rien. *«Avant, il chantait des complaintes qui parlaient d'aventure, d'amour et de justice. Puis, un jour, poussé par son destin, il a décidé de vivre ses chansons»*. De les vivre dangereusement. Désormais plus porté sur la sulfateuse que sur les accords harmonieux de sa guitare, le Mariachi arrive dans une petite ville mexicaine typique, une ville à la botte de Bucho, un trafiquant de drogue prospère (Joaquim de Almeida qui tient le même emploi dans **Danger Immédiat**). À peine a-t-il mis les pieds dans un bistrot sordide que les hostilités éclatent. Le Mariachi plombe la quasi-totalité des «clients» du rade, y compris ceux qui se livraient à des activités illégales dans une planque derrière des toilettes particulièrement immondes. Blessé et soigné par Carolina, ex-maîtresse de sa proie et officiellement libraire, le virtuose de la pétoire se refait une santé pour passer à l'assaut du bastion de Bucho. Un Bucho entouré d'une armée de tueurs pittoresques...


Le Mariachi (Antonio Banderas), ennemi mortel des trafiquants de drogue.

«C*'est une histoire pleine d'action et de second degré.* **Desperado** *est le second film d'une série unique en son genre. Les histoires se déroulent au Mexique, le héros est un musicien habillé de noir qui transporte dans son étui à guitare un arsenal complet. Je tenais à ce que mon film contienne à la fois de l'humour et de l'action, que les deux soient mêlés. Je voulais également un personnage féminin solide et un vrai héros qui soit mexicain. J'ai grandi au Texas et mes amis, lorsque j'étais gosse, voulaient tous devenir Indiana Jones ou Luke Skywalker. Les Mexicains tiennent toujours les rôles de salauds au cinéma. Il fallait que cela change»*. Dans **Desperado**, les Mexicains donnent autant dans le héros que dans le salaud. Un héros perçu comme un Mad Max latino. Et des salauds, allant du limonadier crapuleux à un expert patibulaire en armes blanches devant lequel n'importe quel ninja s'effacerait, dont il ne restera plus un seul debout au terme du nettoyage du village. Un vrai règlement de comptes dans la tradition du western, plus spaghetti que hamburger, agrémenté de gunfights homériques calqués sur ceux de John Woo. *«J'aime jouer avec les conventions du western pour mieux piéger le spectateur lorsque j'embraye brutalement dans une autre direction. Pour ne pas répondre systématiquement à son attente. Si je repeins les murs avec du sang et des excréments, ce n'est pas pour que* **Desperado** *inspire le dégoût, c'est uniquement pour que le film soit crédible, réaliste»*. Tellement réaliste que les lieux d'aisance en question soulèvent le cœur à un Quentin Tarantino venu écouter là une histoire surprenante racontée par son complice Steve Buscemi. Une histoire qui part d'une bière un peu chaude, un peu éventée servie par un barman à la solde de Bucho.

■ Marc TOULLEC ■

Une position de contorsionniste inédite dans les annales du gunfight !

Un Certain Regard/Hors Compétition

THINGS TO DO IN DENVER WHEN YOU'RE DEAD

Quelques messieurs pas franchement recommandables, une mission qui tourne mal, un nettoyeur à la funeste réputation, des dialogues mordants, de la violence et de l'ironie cinglante... Mis en images par un imitateur servile, ces «choses à faire à Denver lorsque vous êtes mort» auraient tenu du plagiat de Quentin Tarantino. Mais la forte personnalité de Gary Flecher, ainsi que sa maîtrise incroyable de la caméra, élèvent très haut ce film noir ébène...



Jimmy le Saint (Andy Garcia), un ex-malfrat contraint de reprendre du service.

Quelques courts-métrages très remarqués aux États-Unis, un documentaire sur le boxeur Phil Paolina, deux épisodes parmi les meilleurs de la série ***Les Contes de la Crypte***, le téléfilm **The Companion** pour *Sci-Fi Channel*... Il n'en a pas fallu plus pour former Gary Fleder à la mise en scène de long métrage pour le cinéma. Un apprentissage de grande qualité puisque **Things to Do in Denver when you're Dead** compte parmi les films dont on cause le plus sur la croisette, dans les milieux un peu curieux du moins. On en parlait presque autant que **Reservoir Dogs** représenté par la même société, *Miramax*. Ce n'est pas un hasard car, pour mieux marquer la comparaison, Gary Fleder, à l'instar de son illustre prédécesseur, bâtit son récit autour d'une bande de criminels disposant d'un vocabulaire très imaginatif dans les bons mots. *«Même si je suis un admirateur de **Pulp Fiction**, **Reservoir Dogs** et **True Romance**, je pense que **Things to Do in Denver...** et les films écrits ou réalisés par Quentin Tarantino sont très différents dans la mesure où mes comédiens apportent des émotions au récit. Lorsque John Travolta se fait descendre par Bruce Willis dans **Pulp Fiction**, vous n'éprouvez pas le moindre chagrin. La situation est forte en elle-même, mais pas au point de vous arracher des larmes. Quand les protagonistes de **Things to Do in Denver...** voient leur vie menacée, vous priez pour qu'il ne leur arrive rien de fâcheux car ils possèdent des valeurs, une morale. Quentin Tarantino et moi empruntons deux voies radicalement opposées».* Des chemins qui se croisent tout de même souvent, même si les personnages de Gary Fleder, tout en n'affichant pas les caractéristiques d'enfant de chœur, manifestent leur statut d'êtres humains.

Jimmy le Saint est le plus humain de la bande. Ex-malfrat, il s'est reconverti dans l'enregistrement de K7 vidéo posthumes. Une affaire pas très rentable. Les nuages s'amoncellent à l'horizon lorsque son ancien patron, un paraplégique (Christopher Walken), le convoque pour une mission à priori insignifiante, de routine : veiller à ce que l'épouse promise revienne auprès de son fils, un idiot pédophile. Il s'agit juste de flanquer la pétoche au nouvel amant de l'ex volage. Pour le seconder, Jimmy bat le rappel de ses anciens partenaires en arnaque, des naufragés du crime : Pieces désormais projectionniste dans un cinéma porno, Franchise aujourd'hui gardien dans un parc de caravanes... Il commet l'erreur de recruter le plus dingue de la bande, Critical Bill, recyclé dans les pompes funèbres. Les cadavres des défunts, il s'en sert volontiers comme putching-ball pour se passer les nerfs ! Soupçonné d'avoir mangé de la merde en prison par le black Easy Wind, Critical Bill, survolté, flingue ceux qu'il devait simplement intimider. Une regrettable bavure. Aussitôt, le boss met en marche le rouleau compresseur destiné à éliminer méthodiquement les cinq hommes, une machine de mort qui a pour nom Monsieur Shhh, tueur dont la simple évocation suffit à faire trembler les plus endurcis. Pendant ce temps, Jimmy le Saint roucoule en compagnie de la divine Cagney, «celle qui glisse là où les autres filles avancent d'un pas lourd», la femme qu'il a attendue toute sa vie...

*«**Things to Do in Denver...** fluctue entre une atmosphère noire parfois ironique, la tragédie, le suspense, la menace, les mauvais présages. Les commentaires de Jack Warden interviennent comme ceux d'un chœur antique et contribue à lui donner l'aura d'une fable».* Une fable qui baigne dans une ambiance opaque, lourde, propre aux films noirs des années 40 que Gary Fleder cite volontiers en référence. Cette atmosphère moite si savamment entretenue par un tempo à la lenteur calculée et des éclairages volontairement chichiteux, que quelques excentricités propres aux années 90 viennent bousculer. Quelques folies furieuses dont Christopher Walken (obsédé par sa biroute morte) et Treat Williams («Tu es au Japon et je suis Godzilla») se font les plus ardents émissaires. Ce sont également des personnages étrangement attachants. *«Je pense que c'est le caractère bizarrement innocent des personnages qui nous a attirés. Je sentais que la clef de la réussite tenait à rendre sympathiques les types les moins susceptibles de l'être. Critical Bill est complètement fou et pourtant, la manière dont Treat Williams l'interprète le rend doux et sympathique»* plaide le producteur et scénariste Scott Rosenberg, celui qui situe l'action du film dans une ville pas prévue à cet effet. *«C'est amusant de transplanter un groupe de gangsters à Denver. L'incongruité de ces types dans cet environnement frappe»* souligne Gary Fleder. Comme détonne un dénouement très barbecue et chemises hawaïennes après traversée de l'enfer.

■ Marc TOULLEC ■



De gauche à droite : Jimmy le Saint, Easy Wind (Bill Nunn), Pieces (Christopher Lloyd), Critical Bill (Treat Williams) et Franchise (William Forsythe). Des criminels [illegible]

l'amour et un .45



■ *Rory Cochrane (de dos), Gil Bellows & Renee Zellweger* ■



■ *Rory Cochrane, Gil Bellows & Renee Zellweger* ■

C.M. Talkington est un réalisateur texan. Un vrai, comme Tobe Hooper à l'époque où il tournait **Massacre à la Tronçonneuse**, un film du cru. À neuf ans, il réalise en Super 8 des courts métrages aux titres aussi alléchants que **Barbie and Ken Have a Terrible Car Accident** et **The Monster that Ate my Sister**. Tout un programme. Du théâtre avant-gardiste à l'université, du campus à un groupe rock n' roll, C.M. Talkington fait l'apprentissage des dures contingences de la vie d'artiste. Pour manger à sa faim, il vend des pop-corn dans un cinéma et, surtout, travaille à Videactive et Videotheque, deux vidéo-clubs. Un apprentissage de la cinéphilie à la Quentin Tarantino ! Talkington poursuit son singulier parcours par des petits jobs dans une compagnie produisant spots publicitaires et clips musicaux. Sa course passe également par des squatts, l'un dans un vieil immeuble de Los Angeles où il cohabite avec un acupuncteur et une strip-teaseuse, ex-junkie hantée par Jésus Christ. Des rencontres qui marquent un homme. Tandis qu'il galère, qu'il passe d'un squatt à un autre, dormant dans sa voiture dans le pire des cas, Talkington échafaude deux scénarios, «Savage TV» et «L'Amour et un .45». Pour le second, il trouve un producteur et un financement qui mettent fin à ses galères. En admettant que tourner un film dans un patelin où essuyer des coups de feu et voir un blaireau vous lâcher dessus quinze féroces dobermans soit une tâche de tout repos. Le Texas quoi, la seule région des États-Unis où une violation de propriété autorise un indigène à trouer la peau de l'intrus. **L'Amour et un .45** baigne dans le jus de cette Amérique profonde. Watty Watts et Starlene en sont les enfants. Watty braque stations-service et supérettes un flingue vide à la main, autant préoccupé d'exposer sa philosophie de la vie à l'employé que de vider la caisse. Starlene, sa copine, passe le plus clair de son temps à glander dans leur gentille caravane, à attendre que son chéri et complice rentre au bercail, les poches pleines. Bref, Watty Watts et Starlene forment un couple à la Bonnie and Clyde, à la **True Romance**. En moins sanguinaire toutefois. La violence vient avec Billy Mack, un excité qui entraîne Watty Watts dans un casse minable qui tourne mal. Défoncé au speed, Billy plombe sévèrement une caissière écroulée de rire l'instant d'avant devant des masques ridicules. Faut mettre les bouts, surtout que les flics radinent en même que Dino Bob et Creepy Cody, deux affreux en délicatesse avec Watty. Furieux d'avoir été largué par son pote, Billy se lance lui aussi à leur poursuite, prêt à s'associer avec les deux malfrats. Et commence une cavale délirante qui se termine quelques cadavres après de l'autre côté de la frontière, au Mexique. Auparavant, les fugitifs auront croisé le chemin de quelques personnages dont les parents de Starlene, des hippies, ne sont pas les moins pittoresques.

Toute parenté avec Quentin Tarantino et David Lynch est évidemment intentionnelle, C.M. Talkington ne cachant pas que **Reservoir Dogs** et **Sailor & Lula** comptent parmi son top ten cinématographique. Mais **L'Amour et un .45** ne penche pas côté plagiat. Vraiment rock n' roll, bouffant allégrement du bitume et avalant les douilles, c'est un petit road-movie comme savent si bien les mijoter les Américains. Un road-movie plein de déjantés, de ces petites frappes qui pissent sur la laitue pour se prouver qu'ils sont des durs. Ou ce Billy Mack qui se fait tatouer son crâne rasé pour échapper aux recherches. En bref, ça se massacre beaucoup tandis qu'une chaîne spécialisée, Crime Channel, suit l'équipée sanglante des tourtereaux qui, chemin faisant, forcent un notable (Jack **Eraserhead** Nance) à les marier ! Le langage est à l'avenant, c'est-à-dire fleuri. Les protagonistes ne boivent pas de l'eau et n'invoquent pas le ciel toutes les cinq minutes. **L'Amour et un .45**, c'est du cinéma en liberté. Un film un peu longuet au début lorsque Watty Watt et Starlene font les présentations, et qui se bonifie au fur et à mesure que les amants infernaux approchent du terrain vague où ils vont en découdre avec Billy Mack.

■ **Marc TOULLEC** ■

Les Films Number One présentent Gil Bellows & Renee Zellweger dans une production **Trimark Pictures** ***L'AMOUR ET UN .45*** (***LOVE & A .45*** - USA - 1993) avec Rory Cochrane - Jeffrey Combs - Jace Alexander - Anne Wedgeworth - Peter Fonda - Jack Nance **photographie de** Tom Richmond **musique de** Tom Verlaine - Happy Walters - Pilar McCurry **produit par** Darin Scott **écrit et réalisé par** C.M. Talkington

19 juillet 1995 **1 h 50**



■ *Renee Zellweger* ■


■ Peter Greene ■

clean, shaven

Peter Winter, un schyzophrène à qui on a enlevé la garde de sa fille, part à la recherche de celle-ci, pendant qu'un policier enquête sur l'assassinat de plusieurs fillettes. C'est sur ces deux histoires convergeantes que Lodge Kerrigan bâtit son premier long métrage, à la fois film de genre dans ses choix scénaristiques et expertise quasi-médicale d'un cas ordinaire de schyzophrénie dans le portrait sans concession qu'il trace de Peter. Que ce soit au niveau technique (format carré, pellicule 16mm, tournage étalé sur trois ans faute d'argent...) ou moral (sécheresse de ton, rigueur de l'approche...), **Clean, Shaven** ne fait aucun cadeau au spectateur. Le film semble s'être monté dans la douleur, et le réalisateur, qui n'est pas précisément ce qu'on appelle un rigolo, entend bien la faire partager. Ceux qui se plieront aux règles de ce cinéma sado-masochiste y découvriront une œuvre totalement dépressive demandant au spectateur d'abandonner toute notion de plaisir à l'entrée, le but clairement affiché étant de voyager aux côtés du schizophrène Peter (à noter le jeu terrifiant du formidable Peter Greene, que l'on revu depuis dans des rôles aussi variés que **Laws of Gravity** et **The Mask**) et d'en ressentir les troubles : voix venues d'ailleurs, dilatation temporelle, auto-mutilations... Pour arriver à ses fins, Lodge Kerrigan utilise une bande son très travaillée dans ses effets crispants, une mise en scène plombée où les secondes en trop sur chaque plan se font lourdement sentir, et une violence clinique qui observe en macro le résultat d'un arrachage d'ongle par exemple. Le malaise, palpable, est donc constamment entretenu par le réalisateur, et ce jusque dans l'enquête semble-t-il inutile du policer (pas un joyeux non plus) qui se justifiera in extremis par l'unique volonté de semer le doute quant à la culpabilité du «héros». On l'aura compris, **Clean, Shaven** est un faux film de serial-killer, mais un vrai film malade, sinistre, d'autant plus fort qu'il parvient à être contagieux. Avertissement quand même aux fans du **Silence des Agneaux** et de **Henry, Portrait of a Serial Killer**, la radicalité des parti-pris (anti ?)cinématographiques de **Clean, Shaven** pourrait les gonfler très rapidement !

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Ciné Classic présente Peter Greene & Robert Albert dans ***CLEAN, SHAVEN*** (USA - 1994) avec Jennifer MacDonald - Alice Levitt **photographie de** Teodoro Maniaci **musique de** Hahn Rowe **écrit, produit et réalisé** par Lodge H. Kerringan

14 juin 1995 **1 h 17**

l'homme de guerre

Nick Gunar, dit «le Suédois» est un mercenaire, le meilleur dans sa catégorie. Avec une poignée d'hommes triés sur le volet, il mène à bien les missions les plus délicates. Mais, avec la fin de la Guerre Froide, les temps sont durs pour les soldats de fortune. Le travail manque et Nick passe ses journées à battre le pavé d'un Chicago glacé. Quand son ancien chef, le Colonel Merrick, fait appel à lui pour une mission à priori facile, Nick n'hésite pas. Il reconstitue son ancienne équipe et part pour une petite île de la Mer de Chine afin de persuader les indigènes, par la force si nécessaire, à vendre leur territoire à une multinationale qui veut en exploiter les ressources. Mais Nick a changé. L'homme de guerre cherche un sens à sa vie. La simplicité et les traditions ancestrales de la tribu de l'île lui montrent la voie à suivre. Du coup, il rejette sa mission, se tourne contre ses employeurs et combat pour la sauvegarde de l'île...
Un scénario inspiré d'une idée de John Sayles, l'un des réalisateurs les plus indépendants et les plus engagés du cinéma américain (voir **City of Hope**, **Matewan** et même **Brother**). Une base de départ originale qui aurait dû emporter **L'Homme de Guerre** au-delà du film d'action classique. Malheureusement, sans doute un peu frileux, les producteurs préfèrent les figures imposées (un méchant rival de Gunar, des capitalistes caricaturaux, des séquences de kickboxing...), séquences «obligées» qui projettent le film dans la dimension d'une série B d'action plus convenue. Restent des intentions fort louables, quelques scènes étonnantes et un Dolph Lundgren décidément de plus en plus impressionnant.

■ **Didier ALLOUCH** ■

Métropolitan Filmexport présente Dolph Lundgren & Charlotte Lewis dans une production **M.D.P. Worlwide** ***L'HOMME DE GUERRE*** (***MEN OF WAR*** - USA - 1995) avec D.B. Wong - Kevin Tighe - Tony Denison - Tiny "Zeus" Lister Jr. - Tom Wright **photographie de** Ronn Schmidt **musique de** Gerald Gouriet **scénario de** John Sayles - Ethan Reiff & Cyrus Voris **produit par** Arthur Goldblatt & Andrew Pfeffer **réalisé par** Perry Lang

12 juillet 1995 **1 h 40**


■ Dolph Lundgren ■


■ Chuck Norris & Reno ■

top dog

Mine de rien, Chuck Norris se tape son petit bonhomme de chemin depuis **La Fureur du Dragon**. Vedette number one de l'âge d'or de la *Cannon*, il s'est recyclé récemment à la télévision. Sa série, ***Walker Texas Ranger***, remporte un succès considérable le samedi soir sur *CBS*. De quoi élever son statut légèrement au-dessus de son image de héros de séries B fauchées qui lui colle à la peau. Du coup, la présence de **Top Dog** à ce moment de sa carrière est totalement incompréhensible. Veut-il s'approprier les faveurs du public enfantin avec ce film qui lui est clairement destiné, ou s'est-il laissé entraîner dans cette galère par Aaron Norris, son frère et réalisateur du film ? En tout cas une chose est sûre, il n'a pas été séduit par l'originalité de l'histoire, ou alors le pauvre Chuck est complètement gateux.
Avec son fidèle chien Reno, l'officier Lou Swanson, de la police de San Diego, a résolu des dizaines d'affaires. Mais, en tombant par hasard sur un groupe para-militaire fasciste, Swanson se fait sauvagement assassiner. Le chien échappe par miracle à la mort. Jack Wilder, un flic à l'ancienne qui refuse tout partenaire depuis toujours, doit pourtant faire équipe avec Reno pour retrouver l'assassin de Swanson. D'abord adversaires, l'homme et l'animal vont petit à petit s'apprécier pour finalement former la paire de flics la plus efficace de San Diego.
Pas de quoi casser cinq pattes à un chihuahua dans cette histoire qui se mord assez vite la queue tant toutes les situations paraissent prévisibles. Dans la catégorie cinéma ouah-ouah, on préfèrera largement le chef-d'œuvre du genre, **Beethoven**, ou même **Turner & Hooch** avec son chien baveux et bien dégeu.

■ **Didier ALLOUCH** ■

Metropolitan Filmexport présente Chuck Norris & Michele Lamar Richards dans une production **Tanglewood Entertainment Group** ***TOP DOG*** (USA - 1995) avec Erik Von Detten - Carmine Caridi - Clyde Kusatsu - Kai Wulff **photographie de** Joao Fernandes **scénario de** Ron Swanson d'après une histoire originale de Aaron Norris et Tim Grayem **produit par** Andy Howard et Don Berhns **réalisé par** **Aaron Norris**

5 juillet 1995 **1 h 45**

lune rouge

Après avoir été directeur photo sur **Boulevard Nights, Des Gens comme les Autres, Honky Tonk Freeway, Deux Drôles d'Oiseaux, That Championship Season, La Féline, Avis de Recherche, Les Copains d'abord, Les Moissons du Printemps, Le Pape de Greenwich Village, Silverado, Mishima, Crossroads, Brighton Beachs Memories, Swimming to Cambodia, Light of Day, Voyageur malgré lui, My Blue Heaven, Une Brève Histoire du Temps, Dans la Ligne de Mire, Un Jour sans Fin, Nobody's Fool**, reprenez votre souffle (là c'est pas un film, c'est une suggestion), John Bailey réalise son premier film mou avec **Lune Rouge**, thriller Hitochckcokoquien (j'ai jamais su écrire «Hitchcockien» correctement !) avec un SMIC de suspense ou, si vous préférez, avec le minimum vital d'intérêt. Ed Harris (et son fascinant gros front chauve) est l'inspecteur Modine, un poulet de la côte ouest qui, en manque de dame, tombe amoureux de Rachel, une jolie bourgeoise du coin. Ils deviennent amant en «faisant-l'amour-dans-un-lac-durant-une-pleine-lune-d'été» (mais sans Jason sous la vase, on n'est pas à Crystal Lake !) et ne peuvent plus se passer l'un de l'autre. Mais, problème (sinon pas de film), la belle est mariée à un banquier immonde et beauf qui la bat de temps à autre. Un jour, n'y tenant plus, elle finit par tuer son mari plus ou moins par accident et demande à son flicounet chéri de l'aider à se débarrasser du cadavre. Celui-ci hésite, accepte, et se retrouve du coup pris dans un engrenage infernal, une véritable toile d'araignée où, comme on dit, il s'avèrera être probablement «le dindon de la farce»...
Sans trop vous raconter la suite, sachez que le côté «machination diabolique» n'intervient en fait qu'aux deux tiers du film, ce qui fait que durant la première heure, nos mirettes ont tendance à se momifier légèrement d'ennui devant les amourettes estivales du couple Ed Harris/Madeleine Stowe. Un Ed Harris qui, bien qu'étant l'un des meilleurs acteurs du monde (c'est quand même lui qui sauve **Juste Cause** grâce à ses deux scènes), a l'air ici tellement absent qu'on dirait qu'il a joué ses séquences sur fond bleu trois mois avant les premières prises de vues avant d'être intégré dans le film à la post-production. Quant à Madeleine Stowe ... eh bien elle est belle. Point. Ah oui, j'allais oublier, John Bailey a également fait la photo de **Vibes** en 1988, un film jamais sorti en France et que personne ne connaît.

■ **Christophe LEMAIRE** ■

Columbia Tristar présente Ed Harris & Madeleine Stowe dans une production **Orion Pictures** ***LUNE ROUGE*** (***CHINA MOON*** - USA - 1995) avec Benecio Del Toro - Pruitt Taylor Vince - Roger Aaron Brown - Charles Dance **photographie de** Willy Kurant **musique de** George Fenton **scénario de** Roy Carlson **produit par** Barrie M. Osborne **réalisé par** John Bailey

12 Juillet 1995 **1 h 40**


■ Ed Harris ■

THE KILLER

PRESSE ZAPPING

Pour vous qui nous lisez, THE KILLER est un film mythique enfin visible sur grand écran. Pour la presse en général, le chef-d'œuvre de John Woo est un OVNI sur lequel on se penche avec curiosité. Résultat : un peu n'importe quoi !



■ 20 ANS : *«Entre deux scènes de mitraille, les deux héros vivent une histoire d'amour cucul»* ■

Contrairement aux précédents films de John Woo distribués en France et accueillis dans l'ensemble avec scepticisme et incompréhension, **The Killer**, il faut le noter, plaît à une large majorité des journalistes chargés d'en rendre compte. Mais avoir bonne presse n'élimine pas spontanément les approximations, les approches douteuses et les regards faux. Exemples.

à peu près

Pour VSD, **The Killer** a été *«curieusement oublié par les distributeurs alors que la plus grande partie des films de John Woo tournés depuis 1986 sont sortis en France»*. Rien de grave, sauf **The Killer** loin d'être oublié, était tout simplement bloqué pour une triste affaire de droits d'exploitation impayés.
LA VOIX DU NORD avance une autre explication à la sortie tardive du film : *«Réalisé en 1989 en hommage à Jean-Pierre Melville (...), que le cinéaste sino-américain considère comme son père spirituel, **The Killer** est resté inédit jusqu'à aujourd'hui parce que considéré comme trop violent»*. Outre que Monsieur Woo n'a pas la double nationalité (où le critique de service est-il allé pêché ça ?), **The Killer** n'a pas connu de problème avec la censure qui aurait empêché sa sortie. Toujours pas grave.
LYON FIGARO, pas fortiche en chronologie cinématographique, note de son côté que «(...), *The Killer (le tueur) est le dernier film de John Woo, le virtuose de l'action et des fusillades d'opérette (...)»*.
Quant à TÉLÉRAMA, il aime **The Killer**, et comme c'est carrément surprenant, je le réécris pour être sûr : Quant à TÉLÉRAMA, il aime **The Killer** : *«Il y a chez John Woo, cinéaste catholique, un vrai sens de la famille, de l'amitié, du sacrifice et de la mort. C'est pour cela qu'on attend impatiemment la suite : un premier film américain, **Broken Arrow**, qu'il vient de tourner avec Christian Slater et John Travolta»*. TÉLÉRAMA aime **The Killer**, mais a déjà oublié **Chasse à l'Homme**, l'autre *«premier film américain»* de John Woo !

l'amour bizarre

Des qui aiment **The Killer**, on l'a dit, il y en a beaucoup. Tant mieux. Des qui aiment bizarrement **The Killer**, il y en a aussi. Tant mieux ? L'ACTION FRANÇAISE HEBDO salue par exemple ce *«film noir et rouge du genre ballet très sanglant, réalisé par John Woo, le "Mozart de la bagarre et de l'hémoglobine"»*. Cette formule terriblement ampoulée, dont on aimerait rencontrer l'auteur pour lui demander de s'expliquer, est pourtant reprise dans quelques quotidiens régionaux.
INFOMATIN s'engage également sur le terrain de la comparaison hasardeuse : *«Si Woo est le Lelouch du polar extrême-oriental, alors, le japonais Takeshi Kitano, auteur et interprète de **Sonatine**, en est le Rivette»*. C'est vrai que les similitudes entre **The Killer** et **Un Homme et une Femme** nous avaient échappé !
À la rédaction de CASTING, le chroniqueur a goûté à **The Killer**, un *«violent exercice de style parsemé d'humour au second degré»*, confondant ses réactions avec les intentions très premier degré de John Woo, et incitant ses lecteurs à se marrer devant l'innocence du film.
LE PROGRÈS, partisan de **The Killer**, commence son papier en définissant bien la frontière entre bon et mauvais goût : *«À l'inverse de **Killing Zoé**, méprisable thriller contenant tout ce qu'un film violent peut avoir de détestable. **The Killer** et **Sonatine** explosent d'un style littéralement emballant»*. Le journaliste se calme par la suite et ajoute que dans **The Killer**, *«Bien sûr, les acteurs jouent assez mal, les scènes de mélo semblent sorties de la collection "Harlequin" et le montage est parfois sans queue ni tête»*. Traduction. **The Killer** est mal joué, ridicule, et on n'y comprend rien, mais du moment que c'est mieux que l'aut' **Killing Zoé**, là, hein...
LIBÉRATION défend John Woo et donne donc envie à son lectorat de se déplacer. Cela donne : *«Sur un canevas scénaristique bâclé, vague ébauche de rédemption d'un samouraï moderne blasé, embouti dans une histoire de copinage homosexualisant avec un flic jumeau, ce Scorsese maniériste post-melvillien de Hong Kong, marquis du gunfight, mène sévèrement la danse, bousillant ses troupes à raison de dix cadavres à la seconde et fritages en boucle jusqu'au tournis. On y revient»*. LIBÉ y reviendra effectivement via une longue critique positivement torturée, c'est-à-dire totalement dissuasive !
Quatre jours avant le second tour des élections présidentielles, LE QUOTIDIEN DE PARIS lance d'incroyables messages subliminaux. Ainsi, dans le chapeau, **The Killer** est *«une œuvre épique, romantique et rédemptrice. De Droite, assurément»*. Plus loin, *«**The Killer** est un film que certains auront la bonté de juger "réactionnaire", "facho" par les plus irrécupérables. Oui, peut-être. Mais alors, délicieusement»*. Hors-sujet en ce qui concerne le cinéma de John Woo, mais bien vu en pleine période électorale !

jeu

[illegible]

dans l'adversité

L'unanimité étant chose rare, les détracteurs de John Woo en général et de **The Killer** en particulier donnent de la voix avec plus ou moins de talent critique. Après plusieurs nuits blanches passées à l'étude du cinéma du maître de Hong Kong, la plume de TÉLÉ 7 JOURS constate, fier de sa découverte, qu'*«il y a deux sortes de scènes chez John Woo : les dialogues dans des bureaux et les hécatombes»*. Voilà ce qui s'appelle cerner une œuvre !
Dans la foulée, 20 ANS balance un résumé très interprété du film : *«(...) entre deux scènes de mitraille, les deux héros vivent une histoire d'amour cucul sur des chansons spécial karaoké. Tout cela laisse perplexe»*. Ce qui laisse surtout perplexe, c'est de savoir si les deux héros vivent une histoire d'amour entre eux (comme le suggère LIBÉ), avec l'aveugle (triolisme) ou avec leurs flingues (fétichisme) !
L'OPINION donne la sienne et trouve un très joli titre à son papier, *«Rien que pour ses yeux»*, qui laisse à penser que le critique a saisi l'essence du film. La suite est moins heureuse : *«Et pour vous convaincre définitivement d'aller voir ce désopilant monument de bon goût, on ajoutera simplement que **The Killer** est un film culte pour Tarantino et que Scorsese l'apprécie beaucoup. Comme quoi, tout le monde peut se tromper»*. Ah, qu'il est bon, confortablement installé à son bureau, de se mesurer à Tarantino et Scorsese sur le terrain du bon goût !
À la rédaction de LA CROIX, le critique est entouré de gens tristes et moroses. Quand il prend la température de **The Killer**, personne ne lui vient en aide pour faire grimper le thermomètre. Mais lisez plutôt : *«Cette stylisation-là* (de la violence) *verse pour certains dans la complaisance morbide, pour d'autres dans un ridicule achevé, pour d'autres encore, peut-être les plus nombreux, dans l'exercice un peu vain»*. Et s'il devait rester des défenseurs du film, brûlons-les !
Jusque là à peu près respecteuse même dans ses avis négatifs, la critique dérape soudainement dans les pages de ELLE, où la rubrique cinéma est manifestement confiée à quelqu'un qui n'y entend rien : *«Dépassant toutes les bornes du grotesque, alternant hémoglobine et colombes survolant la statue de la Vierge, accumulant, jusqu'à plus de fin, les pirouettes ralenties de cascadeurs percés comme des écumoires, John Woo s'assure une place de choix au panthéon des tâcherons du film culte. J'entends déjà ses fans me dire que tout ça, «c'est fait exprès», et qu'il y faut pas mal d'invention. Excusez-moi, je n'en suis qu'à mon cinquième Woo, patience !»*. Gaffe quand même, la patience a ses limites...

■ **Zébulon** ■



■ MINUTE : *«Cela dit, et sans chauvinisme, les rapports entre individus sont bien moins subtils chez le Chinois que chez le Français (...)»*. ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

Cette année, après maintes négociations, j'ai décidé notre très vénéré rédac'chef (de la lèche ? Mais non, pas du tout) à m'envoyer «couvrir» le festival de Cannes. Le paradis pour un journaliste comme moi toujours avide d'une information sûre, utile et efficace. Bref, de potins. Des potins partout, comme s'il en pleuvait. Le bonheur. Voici quelques-uns des faits les plus marquants de cette année. Et même si beaucoup de choses ont été publiées sur l'événement cannois, je suis sûr que vous n'aurez pas lu ce qui suit ailleurs...

■ Pendant le festival, certains perdent totalement le sens des valeurs. Ainsi, pour annoncer que **The Crow 2** allait pouvoir être tourné parce qu'on avait enfin trouvé un digne successeur à Brandon Lee - qui n'est autre que Vincent Perez (!!!!!!), Ed Presmann, le producteur, a invité 70 journalistes à un déjeuner gargantuesque à l'hôtel du Cap, l'endroit le plus chic de la Côte. Coût de la petite sauterie : 50.000 dollars soit environ 300.000 francs. Même budget pour la fête consacrant le film **La Folie du Roi George**. Une soirée totalement folle puisque serveurs et agents de sécurité étaient tous vêtus des atours de la cour d'Angleterre à l'époque de George III, perruque poudrée comprise. Un qui a bien profité des exagérations cannoises, c'est le coiffeur personnel de Patricia Arquette. Il a accepté de suivre la star à Cannes à la seule condition qu'en plus de ses frais de voyage totalement remboursés, il reçoive un salaire de 1.500 dollars par jour. Le pire, c'est que sur place, le coupe-tifs s'est trouvé une autre cliente en la personne de Marisa Tomei. Et au même tarif. Autrement dit, le monsieur s'est ramassé quelques 18.000 francs par jour. De quoi vous donner envie de manier le ciseau.

■ Le Festival de Cannes est un endroit très spécial, un festival où on peut faire l'événement avec pas grand chose. Ainsi, la party la plus convoitée était celle de **Barb Wire**. La Croisette était jonchée d'affiches de ce film où la pulpeuse Pamela Anderson fait du charme à tous les passants un flingue à la main. Bien sûr, j'ai tout de suite cherché à voir le film mais c'est là que j'ai appris que ce film n'existait pas encore, que même aucune image n'avait été tournée. L'événement de Cannes, c'était une simple affiche. J'ai compris le truc. L'an prochain, je dessinerai une affiche, disons celle d'un hypothétique **Impact : Le Film**, je la collerai moi-même sur les murs de Cannes et si mes calculs sont exacts, on me déroulera le tapis rouge.

■ Peu de gens vont au cinéma à Cannes. Difficile de se lever à 7 h pour voir des films à 8 h 30, et impossible d'avoir des billets pour le soir. Dommage parce que John Choumchoum en smoking, ça en jette les filles ! Tout le monde bosse toute la journée. Les producteurs produisent, les vendeurs vendent, les attachés de presse attachent la presse, les intervieweurs interviewent et les interviewés répondent. Seuls les vrais cinéphiles courent voir les films, mais ils se font le plus souvent refouler à l'entrée faute d'accréditation ou de laissez-passer approprié. De toute façon, c'est devenu très énervant de voir un film dans les salles cannoises à cause d'un tout nouveau fléau qui s'est emparé du festival : les téléphones cellulaires. Ils ne cessent de sonner pendant les projections et leurs possesseurs discutent tranquillement quand on les appelle comme s'ils étaient en pleine rue. Les organisateurs se sont rendu compte de la gêne que causaient les Bi-Bop et autres Itinéris. Vers le milieu du festival, des pancartes demandant d'éteindre les téléphones cellulaires sous peine de confiscation sont apparues à l'entrée des salles. Ça a calmé les accros de la téléphonite aiguë mais pas les voleurs. En effet, le cellulaire a été l'objet le plus dérobé pendant le festival, selon la police locale.

■ Peter Fonda est un bon copain. Venu à Cannes pour promouvoir son dernier film, il a appris que son pote Dennis Hopper, son partenaire dans **Easy Rider**, était là lui aussi. Illico, il a décidé d'aller le voir. Il était donc cinq heures du matin quand l'ami Peter a débarqué au Martinez. Il savait que Hopper résidait dans le palace mais ne connaissait pas le numéro de sa chambre. Alors, il a pris le téléphone du lobby et a appelé chaque chambre l'une après l'autre. Ainsi, tous les résidents chicos du Martinez ont été réveillés cette nuit-là par une voix passablement éméchée leur demandant si Dennis était là. Le pire dans l'histoire, c'est que Fonda avait confondu les hôtels. Dennis Hopper dormait au Majestic !



■ Quand il était encore ministre de la culture, Jacques Toubon a remis à Tony Curtis la médaille de Chevalier des Arts et Lettres. C'est bizarre, mais je ne vois aucune trace de cette médaille sur le costume qu'il portera dans le film qu'il est venu présenter à Cannes, **Reptile Man**. Une œuvre qui justifiera pleinement le rang de l'acteur dans la défense de la culture. Sans aucun doute.



■ C'est bien connu, la roue tourne. Et dans le mauvais sens pour ce pauvre Menahem Golan, obligé de tout recommencer à zéro. Il y a à peine quelques années, Mémé s'appropriait la Croisette et les stars à coup de centaines de milliers de dollars. Il donnait des réceptions somptueuses pour annoncer des films qui n'ont jamais vu le jour, offrait une documentation grandiose sur chaque titre qu'il présentait, réalisait des superproductions au budget colossal et louait tout un étage du Carlton pour recevoir ses clients. Mais la situation n'est plus du tout la même. Le pauvre a accumulé plus de faillites que Bernard Tapie et le voilà obligé de partager un pauvre bureau au fond d'un couloir désert du Carlton avec une boîte de prod «plus Z, tu meurs». Le pire, c'est son nouveau projet (voir ci-dessus) et l'espèce de collage pourrave dont il se sert pour l'annoncer. Quelque part, ça fait de la peine.

■ Venu sur la Croisette pour promouvoir son prochain film, Paul Verhœven se devait d'assister à tous les événements mondains, histoire d'être vu en compagnie de sa très jolie vedette Elizabeth Berkley. Il était donc bel et bien présent à la soirée organisée par la *Columbia* pour la sortie de **Bad Boys**, souriant aux photographes, discutant avec les journalistes, ayant vraiment l'air de s'amuser. Mais Verhœven est un bon acteur. Moi, John Choumchoum, je suis en mesure de vous révéler que le père Verhœven s'est fait chier comme un rat mort à cette soirée. À tel point que je l'ai entendu dire à l'oreille de son imprésario : «On nous a assez vus maintenant, peut-être qu'on peut enfin se tirer de cette fête de merde». Ce n'est pas très gentil, Paulo.

■ Les conférences de presse font partie du rituel cannois. On y trouve tous les journalistes débutants, tous les scribouillards ringards et tout ceux qui ne sont pas assez copains avec l'attachée de presse pour obtenir un rendez-vous particulier avec la star. Cela donne souvent des questions cocasses, comme ce journaliste espagnol qui demande à Antonio Banderas en plein milieu d'une conférence très sérieuse sur le film **Desperado** où il en est de ses histoires d'amour avec Melanie Griffith. Mais jamais aucune conférence n'avait atteint le degré de comique de celle que donna Pamela Anderson, la miss GrosLolos d'***Alerte à Malibu***, pour annoncer son prochain film **Barb Wire**. Vêtue de cuir et pourvue d'un décolleté profond, la «star» est d'abord arrivée avec une heure de retard, histoire de faire monter la pression sans doute. Les journalistes les plus patients ont été récompensés. La conférence a été quasi-historique. Quelques exemples de cette conf' hilarante : Pamela s'assoit derrière une table agrémentée de jolis bouquets de fleurs. L'un de ces ornements floraux est particulièrement mal placé puisqu'il nous cache les ornements non moins en fleurs de la miss. Alors, en plein milieu de la «discussion», un journaliste se lève et dégage tout simplement le bouquet gênant. Une action qui déclenche l'hystérie dans la salle, les hourras et les applaudissements éclatant de partout. Les questions valent leur pesant de cacahuètes. Du genre : «Quels atouts apporterez-vous au film ?» (à quoi Pamela répondit, vexée par «Very funny») ou «Combien d'opérations de chirurgie esthétique avez-vous subies ?» (réponse : «Rassurez-vous, je ne fondrai pas si je reste trop longtemps à côté d'un radiateur, je n'ai subi qu'une seule opération, je vous laisse deviner laquelle»). Bref, on nage dans le très haut niveau. Mais ce n'est rien par rapport à ce journaliste turc qui a bien fait marrer l'assemblée. Il prend le micro et dit : «Je n'ai pas de question. Je voudrais juste vous adresser les félicitations et le salut de Madame le premier Ministre de Turquie et vous faire un cadeau». Sous le regard vigilant des gardes du corps, il sort un petit drapeau turc et le pose devant la pauvre Pamela qui ne comprend plus rien à ce qui se passe. Un grand moment.

■ Pour finir, je me suis permis de dresser mon propre palmarès. Après tout, j'ai moins de rides que la vieille, là, Jeanne Moreau, et plus d'humour que tous les jurés réunis, à part peut-être John Waters (qu'est-ce qu'il a dû se faire chier, le pauvre !). Voici donc le résultat des courses :

- Palme d'or de la phrase la plus couillue du festival : «Je me sens comme un rat pris au piège dans le trou du cul de Richard Gere». Entendu dans le déjanté **Doom Generation**. Merci **Doom Generation**.

- Palme d'or du plus mauvais chroniqueur du monde : Denis Parent pour ses éditos quotidiens dans *Le Film Français*, un éclat de rire bien involontaire qui nous réveillait chaque matin. Merci Denis.

- Palme d'or du titre le plus faux (en anglais, parce qu'en français c'est vrai) : **Sex is a four letters word** («Sexe est un mot de quatre lettres»). Merci Maître Capello.

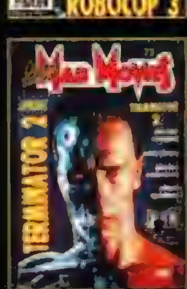
- Palme d'or de la soirée la plus chaude : la soirée *Private* où des actrices de cul posaient complètement à poil et souvent sans poils sur la plage devant des photographes dans un état d'excitation affolant, où John Wayne Bobbit, ce type détestable devenu célèbre en subissant la découpe de son petit machin, rassurait tout le monde sur l'état de santé de son engin recollé, et où notre estimé confrère Christophe Lemaire s'est lancé dans une très chaude danse brésilienne sur scène. Merci Private.

- Palme d'or de la soirée qui tourne mal : la fête **Underground** après le palmarès. Emir Kusturica a fêté sa victoire en se prenant un... poing dans la gueule. La party improvisée par l'équipe d'**Underground** s'est terminée en bagarre générale. Même la pauvre Carole Bouquet a fini avec un œil au beurre noir. Merci Emir. Ça fait cinq Palmes d'or ? Et alors !

■ John CHOUMCHOUM ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

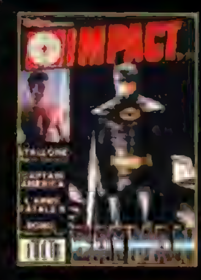


26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988: Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutant
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood



92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray

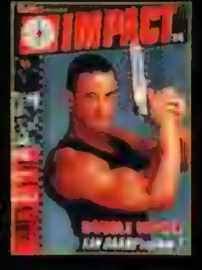
IMPACT



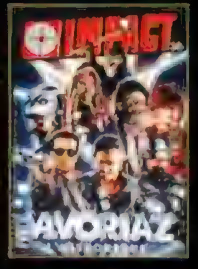
1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les Trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborh, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark



19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
28 Robocop 2, Van Damme, Mel Gibson, Bruce Willis
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western



32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Aliens», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance



45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 20 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 31, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56

vidéo RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC


▲ *Matthias Hues dans* ***Death Match*** ▲

Des acteurs ? Billy Drago - Ally Walker - Stephen Dorff - Cynthia Rothrock - Martin Sheen - William Forsythe - Yahoo Serious - Joan Chen

Des réalisateurs ? Clara Law - Joseph Mehri - Jefery Levy - Oley Sassone - Douglas Jackson

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

death match

Des armoires à glace qui s'en mettent plein la gueule, des tournois clandestins jusqu'à la mort chapeautés par la pègre... **Death Match** se conforme à tous les clichés en usage dans le genre. Ex-champion de kickboxing, John Larson abandonne un emploi juteux pour porter secours à son ami Nick, fourvoyé dans une sombre affaire. Larson renonce à son vœu de ne plus remonter sur le ring et, en compagnie d'une jolie journaliste, infiltre l'organisation de Paul Landis, un truand particulièrement possessif vis-à-vis de ses poulains...
Énième remake de **Bloodsport**, **Death Match** se classe dans l'honnête moyenne du genre. Les combattants éructent, le héros prend quelques gnons avant d'étaler son adversaire, le molosse de service (le géant blond Matthias Hues bien sûr) achève méchamment les vaincus devant un public hystérique, cadré serré pour faire foule, le méchant en chef affiche de belles manières et voit grand... Bref, cette série B baigne dans un océan de stéréotypes, y compris dans la description de joutes souvent sanglantes. À retenir ici l'apparition très Quentin Tarantino de ce bon vieux Richard Lynch, évoquant le souvenir d'un grand-père mafieux qui décapitait ses ennemis à la machette, avant qu'un attaché-case piégé l'envoie auprès de son vénéré ancêtre.

PFC Vidéo présente *DEATH MATCH* (USA - 1993) avec Ian Jacklin - Martin Kove - Renée Ammann - Matthias Hues - Steven Vincent Leigh - Benny «the Jet» Urquidez - Richard Lynch - Jorge Rivero **réalisé par** Joe Coppoletta.


▲ *Wu Hsin-Kuo dans* *La Tentation d'un Bonze* ▲

la tentation d'un bonze

Une fresque made in Hong Kong par une réalisatrice de talent, Clara Law, auteur d'un magnifique film de fantôme, **Reincarnation of the Golden Lotus**. Malheureusement, Clara Law est également capable du nettement moins bon. **La Tentation d'un Bonze** par exemple, dont les références à Kurosawa vont jusqu'au plagiat de la séquence des flèches enflammées de **Ran**. Situé autour de l'an 1000, en Chine, le film prend pour héros le Général Shi, contraint à l'exil dans un monastère bouddhiste après que le Général Huo a pris le pouvoir. En compagnie de quelques fidèles, Shi, trahi et déshonoré, se plie à la rigueur des lieux. Lorsqu'il en sort, sous l'impulsion de sa princesse chérie, c'est pour se heurter de nouveau aux hommes du félon, et se réfugier encore dans un monastère en ruines, perdu dans les montagnes...
Pour un grand spectacle, **La Tentation d'un Bonze** manque de faste. Ainsi, les combats, malgré quelques cruautés au ralenti, restent assez statiques, sans performance particulière au niveau des cascades et de la chorégraphie. Si quelques scènes sobres et belles se détachent (la visite au bordel surtout), si quelques personnages secondaires sortent du lot (le petit bonze spartiate, un moine centenaire désinvolte), **La Tentation d'un Bonze** se bonifie au fil de son déroulement. À condition de résister à une première demi-heure fragmentée en saynètes aussi solennelles que pénibles.

Polygram Vidéo présente *LA TENTATION D'UN BONZE* (*TEMPTATION OF A MONK* - Hong Kong/Chine Populaire - 1993) avec Wu Hsin-Kuo - Joan Chen - Zhang Feng Yi - Michael Lee - Lisa Lu **réalisé par** Clara Law

le profiler

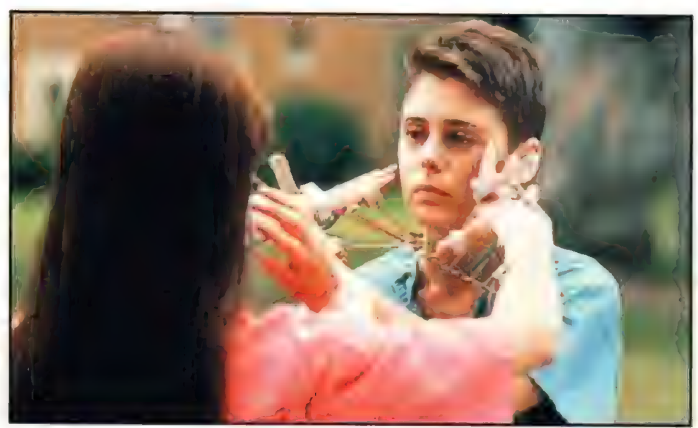
Un film qui doit beaucoup au **Silence des Agneaux**. Mais ne cherchez pas un psychopathe comparable à Hannibal Lecter ou Buffalo Bill dans ce petit thriller pas trop mal troussé (Grand Prix de la Vidéo à Cognac tout de même). Si le tueur, un toubib, coupe les mains d'enfants à l'âge croissant, c'est qu'il possède de solides raisons. De fil en aiguille, la femme-flic Audrey McLeah les découvre, visionnant jusqu'à la nausée une cassette vidéo à priori insignifiante, potassant les archives d'un hôpital... Ses recherches l'amènent à suspecter un singulier marchand. Mais c'est principalement Jordan, un gamin enfermé dans un établissement psychiatrique, qui l'oriente, la guide vers le tueur...
Réalisé façon téléfilm, avec métier mais sans tonus, **Le Profiler** privilégie le déroulement de l'enquête, au détriment des agissements du serial killer en liberté. Les séquences-choc se font donc rares, le metteur en scène préférant suivre une Ally Walker essentiellement connue pour avoir servi de faire-valoir à Van Damme dans **Universal Soldier**. Si la découverte de la vérité s'avère adroitement ficelée, l'ensemble se conforme à un déroulement qui ne surprendra pas qui a vu **Le Silence des Agneaux** dont **Le Profiler** est la version light, pour les familles.

PFC Vidéo présente *LE PROFILER* (*WHEN THE BOUGH BREAKS* - USA - 1993) avec Ally Walker - Martin Sheen - Ron Perlman - Robert Knepper - Scott Lawrence **réalisé par** Michael Cohn

guardian angel

À raison de deux ou trois films l'an, Cynthia Rothrock poursuit paisiblement sa carrière de cogneuse de série B. Un rien empâtée, elle personnifie dans **Guardian Angel** Christine McKay, femme-flic devenue garde du corps après que son partenaire-fiancé a été abattu par cette salope de Nina Lindell, une criminelle en chasse de quelques planches de fausse monnaie. Quelques mois après sa démission, McKay assure la protection du millionnaire playboy Lawton Hobbs dont le frère, hospitalisé dans un institut psychiatrique, connaît la planque...
Production *PM Entertainment*, **Guardian Angel** assure une séquence d'action toutes les dix minutes et déploie ses moyens les plus fastueux (scooters de mer, hélicoptères, hors-bord) durant le final. Si le réalisateur soigne les éclairages, les gunfights et des combats pas trop mal filmés, le scénario lorgne quant à lui du côté de **Bodyguard**, épargnant tout de même à sa vedette des séquences romantiques dans lesquelles elle serait ridicule. Bilan : un petit film d'action assez conventionnel, mais convenablement confectionné par une équipe rodée, jusqu'à l'automatisme, à ce genre d'exercice.

Delta Vidéo & Elith Productions présentent *GUARDIAN ANGEL* (USA - 1993) avec Cynthia Rothrock - Lydie Denier - Marshall Teague - Daniel McVicar **réalisé par** Richard W. Munchkin.


▲ *Tara Subkoff dans* ***Le Profiler*** ▲


▲ *Cynthia Rothrock dans* ***Guardian Angel*** ▲



▲ Stephen Dorff dans S.F.W. ▲

S.F.W.

Une véritable révélation. **S.F.W.** est un film qui a quelque chose à dire, un message à transmettre. Un message entre les chansons de Nirvana et **Killing Zoe**. Ce n'est pas une coïncidence si Stephen Dorff (le cinquième Beatles de **Backbeat**) arbore le look grunge d'un Kurt Cobain. A 20 ans, son personnage, Cliff Spab, qui carbure à la bière et au rock, sort célèbre d'une prise d'otages, seul survivant avec l'adolescente Wendy. Trois innocents y ont néanmoins laissé leur peau ainsi qu'une poignée de terroristes dont le film ne révèle ni le visage ni les motivations. Un mois durant, les terroristes ont inondé les chaînes de télévision des Etats-Unis des cassettes des états d'âme de leurs prisonniers. A force de mépris de la mort, de *«je n'en ai rien à branler»* (So Fucking What), Cliff Spab devient une star, le porte-parole d'une génération perdue. Mais de ce statut de gloire nationale, sauveur de la vie de la tendre Wendy, Cliff n'en a rien à branler. Il préfère à l'avidité de ses parents, à la presse, à l'admiration des teen-agers à la Beavis et Butt-head, à l'affairisme d'une jolie avocate des virées avec quelques potes encore intègres... Objet de toutes les passions, Cliff met les bouts tandis que radio et télévision délirent sur la moindre de ses disparitions...

S.F.W. est un film de son temps, une satire mordante sur le pouvoir des médias, sur une célébrité aussi éphémère que fabriquée, sur l'imbécilité des foules toujours en quête d'un nouveau Veau d'Or... Bâti autour des flashes-back de la prise d'otages, **S.F.W.** ne scande pas ses intentions par de longues tirades dialoguées ; il suit simplement dans ses pérégrinations nonchalantes un Cliff Spab aussi désinvolte que caustique, avant qu'une extrémiste pour qui «toute chose a de l'importance» ne lui ravisse la vedette auprès des médias. Un film remarquable, tant par la mise en scène du jeune Jefery Levy (dont on aimerait bien découvrir les deux premiers films, **Drive** et **Inside Monkey Zetterland**) que par la présence d'un Stephen Dorff promis à une carrière du niveau des plus grands. La bande musicale (Babes in Toyland, Suicidal Tendencies, Soundgarden...) contribue à enrichir encore le propos.

Polygram Vidéo présente *S.F.W., SO FUCKING WHAT* (USA - 1994) avec Stephen Dorff - Reese Witherspoon - Jake Busey - Joey Lauren Adams - Pamela Gidley **réalisé par** Jefery Levy



▲ Stephen Dorff dans S.F.W. ▲

sioux city



▲ *Lou Diamond Phillips dans Sioux City* ▲

Le deuxième film de Lou Diamond Phillips en tant qu'acteur-réalisateur. Après le thriller érotique **Dangerous Touch**, le jeune premier de **La Bamba** (qui déçut bien des espoirs) place la barre un peu plus haut. Dans **Sioux City**, il se réserve le rôle de Jessie Goldman, interne dans un grand hôpital élevé au sein d'une famille juive aisée. La réception d'une lettre de sa mère biologique le pousse à renouer avec ses racines, une réserve indienne. Lorsqu'il y arrive, il découvre la mort prétendue accidentelle de sa mère dans l'incendie de sa maison. La police s'ingénie à ignorer la présence d'impacts de balle sur le cadavre carbonisé. Jessie Goldman mène sa propre enquête malgré les menaces qui planent sur lui. Quelques frères de sang lui prêtent main forte...
Si la mise en scène ne se hisse pas au niveau escompté, **Sioux City** manifeste des intentions louables, le retour à une culture ensevelie sous les années, le métissage culturel, le respect des anciens... Concerné par ces thèses, dans cette fiction et dans la réalité, Lou Diamond Phillips en dit long lorsque son personnage jette les cendres de sa mère sur une terre sacrée de la réserve indienne suivant un rituel israélite... Dommage que la platitude de sa mise en images nuise à son propos.

Delta Vidéo présente *SIOUX CITY* (USA - 1994) avec Lou Diamond Phillips - Salli Richardson - Melinda Dillon - Lise Cutter - Apesanahkwat - John Dye **réalisé par** Lou Diamond Phillips

les 3 ninjas se révoltent

▲ *Rocky, Colt & Tum Tum dans Les 3 Ninjas se Révoltent* ▲

Pourquoi mettre si rapidement un terme à un filon aussi rentable que **Les 3 Ninjas** ? Succédant aux **3 Ninjas Contre-Attaquent**, ce troisième épisode de la série prend pour cadre l'ouest américain. En vacances avec leur grand-père instructeur en arts martiaux, Rocky, Colt et Tum Tum prennent la défense d'une tribu indienne dont les terres sont polluées par le chantier de Jack Harding, un tyran local aux méthodes musclées. Aux trois petits diables de la savate de prouver que des produits chimiques s'infiltrent dans la nappe phréatique. Pour cela, ils doivent délivrer une Indienne de leur âge et retrouver une disquette qui compromet le pollueur...
De l'action pour les juniors. Les bastons, bien réglées, se succèdent allégrement, toutes bâties sur le même modèle, à savoir des pirouettes, des vilains plus bêtes que méchants qui en prennent plein les gencives malgré leur apparente supériorité. Cow-boys et hell's angels forment donc le bataillon des affreux que les gamins ridiculisent systématiquement. Charles Napier (le «professionnel de la guerre» de **Supervixens**) joue des mâchoires comme à son habitude dans le rôle du salaud de service. Tout destiné qu'il soit aux moins de douze ans, **Les 3 Ninjas se Révoltent** se laisse plus agréablement voir que bien des films de kick-boxing «adultes». Et quelques répliques sont même très drôles. L'un des gosses cogneurs face à un hell's hirsute sur sa grosse bécane : «vu ton âge mental, tu devrais piloter un tricycle !».

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *LES 3 NINJAS SE RÉVOLTENT (3 NINJAS KNUCKLE UP* - USA - 1994) avec Victor Wong - Charles Napier - Michael Treanor - Max Elliott Slade - Chad Power **réalisé par** Simon E. Sheen.

kelly l'intrépide



▲ *Yahoo Serious dans Kelly l'Intrépide* ▲

Un de ces ratages monumentaux que les producteurs préfèrent passer sous silence. Ceux-ci doivent amèrement regretter d'avoir confier à Yahoo Serious des moyens coquets pour satisfaire un ego démesuré. Sécurisé par la carrière d'**Einstein Junior**, *Warner* mise donc un bon paquet de dollars sur le comique australien. Ce dernier insulte une des gloires nationales, le bandit de grand chemin Ned Kelly passé à la postérité pour sa parenté avec Robin des Bois et l'armure qu'il portait, en «réactualisant» sa légende. Le Ned Kelly de Yahoo Serious dévalise donc banques et distributeurs de billets pour donner l'argent aux pauvres du pays. Très populaire, sa générosité n'est pas du goût de Sir John, un golden boy qui décide, pour lui nuire, de remorquer son repaire, une presqu'île, jusqu'au Japon. Pour réunir le million de dollars nécessaire au rachat, Ned Kelly part pour Hollywood où il devient une vedette de cinéma dans le rôle de l'Ecclésiastique Cow-Boy...
Des bruitages de ressorts lorsque passent des kangourous, la moumoute d'un méchant, des mouches tuées à coups de pistolet, un chien qui apprend à parler, une blonde pulpeuse qui cause avec un accent de gros black... Voilà pour les quelques tentatives de gag d'un film court (une heure dix après que le montage de *Warner* ait dégagé les séquences les plus catastrophiques !) où tout fait défaut, à l'exception du narcissisme de son auteur complet. Incroyable qu'un grand studio hollywoodien accorde sa confiance à un incompétent pareil.

Warner Home Vidéo présente *KELLY L'INTRÉPIDE (RECKLESS KELLY* - USA/Australie - 1993) avec Yahoo Serious - Melora Hardin - Alexei Sayle - Hugo Weaving **réalisé par** Yahoo Serious



▲ *Richard Norton dans **Direct Hit*** ▲

direct hit

Une production *PM Entertainment* supérieure à la moyenne bien que le scénario parte d'une idée usée jusqu'à la corde, la volonté de raccrocher d'un tueur à la solde de la CIA. Il s'agit de John Hatch, méticuleux, froid, désireux de justifier ses actes en se renseignant sur ses victimes, généralement des criminels de la pire espèce. Après une spectaculaire mission contre un trafiquant d'armes, mission où son jeune partenaire est abattu, John Hatch se voit forcer la main pour accepter un ultime carton. Sa cible : Savanah Miles, une jeune femme soupçonnée de faire chanter le sénateur Terry Daniels avec des clichés compromettants. Hatch ne tarde à s'apercevoir que Savanah est innocente. Il prend le risque de la protéger, elle et sa petite fille. Ce sont désormais ses anciens partenaires qui le prennent en chasse...
Coutumier des rôles de méchants (**Dick Tracy, Justice Sauvage, Stone Cold**), William Forsythe joue la carte du samouraï professionnel, généreux sous des dehors bourrus. Visiblement influencé par **The Killer** de John Woo (les scènes dans l'église ne sont pas le fruit du hasard), il liquide un nombre impressionnant d'adversaires, y compris dans un final aussi dingue qu'invraisemblable situé dans un décor d'apocalypse. Cascades et gunfights sont d'honnête facture dans cette série B agréable, malgré une photographie chichiteuse pour donner des aspects artistiques à un film dont la rudesse s'en passerait pourtant volontiers.

TF1 Vidéo présente *DIRECT HIT* (USA - 1993) avec William Forsythe - Jo Champa - Richard Norton - George Seagal - John Aprea - Juliet Landau **réalisé par** Joseph Merhi

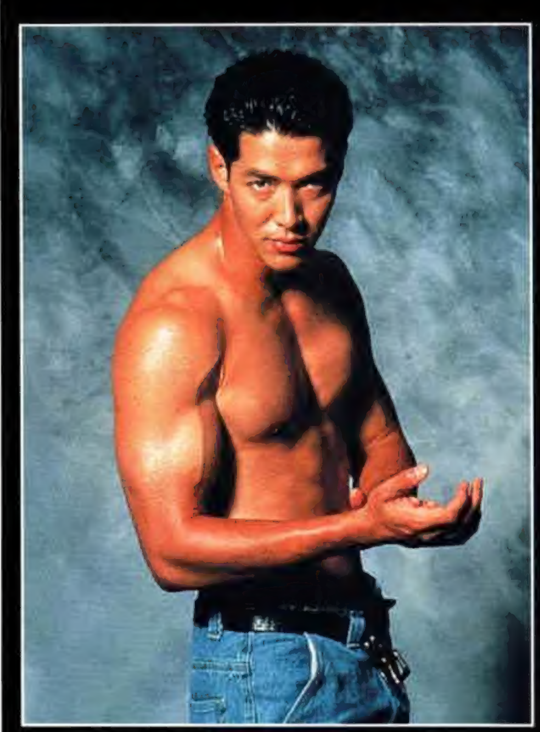


▲ *Nick Mancuso & Billy Drago dans **Le Prix du Pouvoir*** ▲

le prix du pouvoir

Un tout petit polar qui ne doit rien à **Pulp Fiction** et **Scarface** contrairement à ce que revendique la jaquette. L'intérêt réside ici dans l'importance accordée aux deux criminels vedettes, l'un (Daniel Stein de Chicago, le genre à abattre froidement un chauffeur trop bavard à son goût) essayant par tous les moyens de croquer le territoire de l'autre (Tony Villachi de Los Angeles, très colérique quant à lui). Deux tempéraments radicalement opposés. Lorsque Jonathan sort de prison, flanqué d'un partenaire, il constate que son restaurant s'est métamorphosé en club de strip-tease sous l'impulsion du second. Malgré lui, il se retrouve en plein épicentre de la lutte entre Stein dont il était jadis l'homme de main, et Villachi, une lutte dont l'enjeu est dix millions de dollars de cocaïne...
Pas inintéressant le scénario du **Prix du Pouvoir**. Dommage que la mise en scène de Troy Cook le desserve constamment, l'appauvrisse de ses intentions et d'une violence que les sempiternels gunfights en champ/contre-champ rendent pour le moins fonctionnelle. En dépit de l'opposition Villachi/Stein, **Le Prix du Pouvoir** ne monte pas très haut dans cette série B standard.

PFC Vidéo présente *LE PRIX DU POUVOIR* (*THE TAKEOVER* - USA - 1994) avec Eric Dare - Billy Drago - Nick Mancuso - John Savage - David Amos **réalisé par** Troy Cook



▲ *Russell Wong dans **Vanishing Son*** ▲

vanishing son 1 & 2

En pleine préparation de **Dragon**, la biographie romancée de Bruce Lee, vint au réalisateur Rob Cohen et à sa productrice, Rafaella de Laurentiis, l'idée de créer cette mini-série de quatre téléfilms d'une heure trente chacun. Bénéficiant de moyens nettement plus confortables que la moyenne des produits de la télévision américaine, **Vanishing Son** découle des événements tragiques de la place Tien En Men. Face à la restriction des libertés et à la répression, Jian-Wa Chang et son frère Wago quittent clandestinement la Chine. Aux Etats-Unis, asile politique aidant, ils tentent de s'intégrer. Une opération délicate. Si Jian-Wa accepte son sort, sachant que son heure viendra, Wago se révolte contre sa condition d'ouvrier dans le conditionnement du poisson ; il se met au service de la pègre. Son frère, quant à lui, exerce son art favori, le violon, dans une formation où il tombe amoureux de Claire, une jolie violoncelliste...
Un scénario riche qui évoque au passage la difficulté de s'intégrer aux Etats-Unis et la rapacité de certains intermédiaires, une réalisation conventionnelle mais soignée, des combats autrement mieux chorégraphiés et brutaux qu'un *Kung Fu* quelconque, des protagonistes doués d'une véritable épaisseur psychologique... Une réussite incontestable.

Vanishing Son 2 embraye directement sur le premier épisode de la saga. Jian-Wa arrive en Louisiane où il trouve refuge auprès d'une communauté de pêcheurs vietnamiens confrontés à des Cajuns furieux de les voir taquiner la crevette dans leurs eaux. La rivalité dégénère jusqu'à la mort d'un pêcheur du cru, avant que ne se réveillent les vieux démons du Ku Klux Klan. Une situation explosive qui risque, à tout moment, d'aboutir à une guerre raciale souhaitée par une poignée d'extrémistes blancs. De son côté, Wago et son complice Fu Qua s'associent avec des gangsters noirs de San Diego pour endiguer le flot grandissant des Triades. Si les combats à mains nues sont moins abondants dans **Vanishing Son 2**, c'est parce que l'intrigue le demande. Le réalisateur préfère mettre l'accent sur cet «esprit du Sud» indissociable du racisme. Mais dans les deux épisodes de **Vanishing Son**, les préjugés raciaux s'exercent dans tous les sens, des Blancs vers les Chinois, des Vietnamiens vers les Chinois... Aucun manichéisme donc dans cette mini-série, mais une grande lucidité vis-à-vis du rêve américain.

Universal Vidéo présente *VANISHING SON* (USA - 1994) avec Russell Wong - Chi Muoi Lo - Vivian Wu - Tamlyn Tomita - Marcus S. Chong - Dean Stockwell **réalisé par** John Nicolella



▲ *Jay Underwood dans **Harcèlement Sauvage*** ▲

harcèlement sauvage

Un thriller passionnel comme il en existe tant depuis **Liaison Fatale**. Saupoudré d'une pincée de **Psychose** (quelques violons se chargent du rapprochement), **Harcèlement Sauvage** traite du cas de Daryl Gleeson, un jeune type dont le béguin pour Brooke Daniels, veuve depuis peu, vire à l'obsession. Pour avoir sauvé la vie de son fils, Darryl s'impose, rend service, élimine ceux qui entravent l'accès au bonheur (une mère possessive, un membre féminin du même groupe de thérapie que lui, son docteur), espionne, place des micros, photographie sa proie à son insu... Il perd totalement les pédales lorsque Brooke repousse énergiquement des avances de plus en plus troublantes. En dernier recours, Darryl désire mettre fin à l'existence de celle qu'il ne peut posséder.
Produit par *Image Organization*, une firme qui fit ses choux gras avec ce type de séries B, **Harcèlement Sauvage** remplit sa fonction. La machination de Darryl à l'encontre de la jolie veuve fonctionne plutôt rondement. Le **réalisateur**, assez adroit, évite de charger au maximum le casier du psychopathe et insiste sur le côté pathétique de sa personnalité de Norman Bates aux petits pieds. Quoi qu'il en soit, le film suit le parcours traditionnel des suspenses de ce type, allant crescendo dans la tension et l'accumulation de morts violentes.

PFC Vidéo présente *HARCÈLEMENT SAUVAGE* (*STALKED* - Canada - 1993) avec Maryam d'Abo - Jay Underwood - Tod Fennell - Lisa Blount - Karen Robinson **réalisé par** Douglas Jackson



▲ *Cynthia Rothrock dans **Ultime Cavale*** ▲

ultime cavale

La suite des **Kamikazes de l'Arnaque** dont cette **Ultime Cavale** reprend les recettes, c'est-à-dire un mélange de comédie, d'action, de carambolages et d'arts martiaux lorsque se déchaîne Cynthia Rothrock dans le rôle de Lilli, une braqueuse de banques. Nelson Potter reprend donc du service. De malfrat sympathique, il devient une sorte de «testeur» de la sécurité dans les banques les plus exposées. Avec sa partenaire, la jolie Patricia, il organise des hold-up bidons dont les directeurs des établissements et les compagnies d'assurance pourront tirer d'utiles enseignements. Mais son affaire tourne au vinaigre quand de vrais casses surviennent dans les banques testées, des casses originaux car les malfrats ne touchent pas à la moindre liasse. Avec l'aide de son père, détenu dans une confortable prison où le minimum de sécurité est de règle, Nelson déjoue les ambitions du gang de Lilli qui, grâce à un complice bien placé, remplace les vrais biftons par de la fausse monnaie...
De la tôle froissée, l'entrain de Corey Haim, la bonhomie de Leo Rossi, quelques gags et pas toujours du meilleur goût (à base de pets, de coliques et de crêpe dans la tronche !), les coups de latte de Cynthia Rothrock (horrible en rousse !), un agent du FBI hargneux que le héros ne rate jamais une occasion de ridiculiser... Sans atteindre les sommets du genre, **Ultime Cavale** se laisse voir sans effort particulier et s'oublie de la même façon.

Haxan Films présente *ULTIME CAVALE* (*FAST GETAWAY II* - USA - 1993) avec Corey Haim - Leo Rossi - Cynthia Rothrock - Peter Liapis - Ken Lerner **réalisé par** Oley Sassone

OUVREZ-LA !

cri du cœur

C'est un cinéphile au cœur brisé et les larmes aux yeux qui vous écrit. Cela fait maintenant quelques années que je vous lis et je vous avoue que tous mes bonheurs cinéphiliques en tant que spectateur, je vous les dois. En effet, comme moi vous avez toujours défendu et apprécié une certaine forme de cinéma, un cinéma plein d'intégrité, des films faits avec le cœur par des gens qui croient et qui aiment ce qu'ils font. Autant de qualités que l'on retrouve dans l'œuvre de John Woo. Vous aviez tellement parlé de ce cinéaste que j'attendais impatiemment ses œuvres. Et je n'ai pas été déçu : **À toute Épreuve** et **Une Balle dans la Tête** m'ont transporté au point qu'ils resteront gravés à jamais dans mon cœur. Alors quand j'ai appris la nouvelle de la sortie de **The Killer**, je me suis dépêché d'y aller. Mais, premier point noir, il est sorti à Rennes avec une semaine de retard, tout ça au profit de la reprise d'un **Forrest Gump** oscarisé de frais. De toute manière, de la part de Gaumont, ceci n'étonnera personne. D'ailleurs, au passage, permettez-moi de vous dire tout le mal que je pense de ces cinémas : des tarifs prohibitifs et une programmation sans risque pour plaire à la masse et ne choquer personne. Ne vous y trompez pas, si les Gaumont ont décidé de diffuser **The Killer**, ce n'est pas par amour du cinéma ou respect du cinéphile, mais parce que *Première* lui a mis 4 étoiles dans ses critiques.
Ainsi, j'ai pu finalement voir le film, et alors là quel choc : c'était **À toute Épreuve** puissance 10. Si ce film était porté par la fougue et le talent du Maître Woo, il convient bien de noter que ce n'était qu'une œuvre de commande et qu'un tâcheron n'en aurait pas tiré cette sublime déflagration. Mais là, du lyrisme et du romantisme à foison. Chow Yun Fat et Sally Yeh sont d'une beauté formidable, la musique envoûtante, les gunfights mémorables et l'histoire, elle, est de la race de celles qui vous mettent KO au tapis sans aucune chance de pouvoir vous relever. Bref, un pur joyau qui vous donne furieusement envie d'aimer le cinéma. Et pourtant, lorsque j'ai vu le film pour la troisième fois, l'univers a basculé et j'ai dû pénétrer dans la Twilight Zone : la salle sifflait, bon nombre de personnes sont sorties avant la fin et ceux qui sont restés étaient morts de rire à chaque réplique ou à chaque exploit physique de Chow Yun Fat et Danny Lee. Alors, rassurez-moi, j'étais bien dans la Twilight Zone, hein, ça ne peut être que ça, parce que je n'ai pas compris leur attitude. Suis-je vraiment de cette planète ?
Non, sans rire, au sortir de la salle, j'avais vraiment le cœur brisé et la tête plein de doutes quant à l'utilité de ce que faisaient le distributeur Samuel Hadida et d'autres. Maintenant, je ne doute plus. Pas parce qu'il faut quand même essayer de faire découvrir Woo au plus grand nombre, mais parce qu'on est en démocratie. Et si des décérébrés peuvent déguster **La Proie** sur écran géant, nous aussi nous avons le droit d'admirer les œuvres de Woo et d'autres sur grand écran. Pour moi, la vidéo n'est qu'un palliatif ; malheureusement, j'y ai de plus en plus recours pour assouvir ma soif de films chinois, japonais ou de japanimation.
Alors, pourquoi cet état de fait ? Pourquoi, comment les spectateurs avec lesquels je me trouvais ont-ils pu passer à côté d'un des plus beaux films de la création cinématographique ? Des amis, qui se trouvaient avec moi dans la salle et qui ont eu la même réaction que les autres spectateurs, ont invoqué pour expliquer leur mépris envers **The Killer** que «c'était vachement gros quand même» ! Mais enfin, on est au cinéma !!! Le film a quelques faiblesses, il est vrai, mais elles ne font que contribuer à sa pureté et à sa perfection ; elles montrent bien qu'il a été construit par des hommes qui croyaient en ce qu'ils faisaient et non par une machine déshumanisée et apeurée par le résultat des sneak-previews. Les dialogues sont faibles me dit-on. Et alors, que les amateurs de belles phrases se replongent dans Flaubert ou Racine. Je suis désolé pour eux, mais on n'a pas besoin de phrases alambiquées pour atteindre le cœur des gens : E.T. a bien réussi à le faire avec trois mots à son vocabulaire. Les situations des gunfights ne sont pas réalistes, me dit-on... Eh bien moi, j'aime voir au ciné des héros plus grands que nature, qui vont jusqu'au bout de leurs limites, jusqu'au bout d'eux-mêmes, qui accomplissent des prouesses et qui font respecter des valeurs telles que l'honneur, l'amitié, le respect de la parole donnée et l'amour. Des valeurs qui me rendent fier d'être un homme.
Malheureusement, comme le dit Jef dans le film : «Le monde n'est plus ce qu'il était. Les valeurs n'ont plus cours». Alors, quand je vois qu'un film comme **The Killer**, qui parle de ces valeurs exhalant la force de la nature humaine, est accueilli de la sorte, la tristesse me gagne. Je plains ces spectateurs, vraiment.

Yann MOALLIC

*Tu sais, même si on comprend ta déception, l'important reste que le film soit vu. **The Killer** est en effet fragile dans le sens où si tu n'es pas habitué aux codes du cinéma asiatique, si tu ne rentres pas dans le film, il est dès lors très facile de le regarder en se marrant. Cela dit, un spectateur qui réagit, même si c'est à l'encontre des intentions du réalisateur, est toujours préférable à un spectateur qui s'ennuie, preuve que le film ne suscite rien de particulier chez lui. Je dirais même que le meilleur moyen d'amener un(e) ami(e) peu ou pas habitué(e) du tout à ce genre de spectacle à apprécier **The Killer** est de le lui présenter avec le recul nécessaire, et pourquoi pas justement sous l'angle de la comédie destroy, du divertissement complètement fou. Ce qui aurait pour effet de désamorcer les scènes susceptibles d'être perçues comme ridicules et de laisser, le cas échéant, l'émotion percer tranquillement. Cela peut te paraître paradoxal, mais il faut parfois emprunter des chemins tortueux pour faire découvrir le cinéma de Hong Kong en général et de Woo en particulier.*



■ *The Killer, victime de l'incompréhension du public et du sectarisme des gros diffuseurs provinciaux* ■

distribution morale ?

L'annonce de la sortie en salle de **The Killer** le 3 mai : je jubile, enfin ! Après m'être renseigné dans tous les cinémas de Metz, le constat, terrible : **The Killer** ne sera pas à l'affiche dans ma contrée, ni aux alentours d'ailleurs. Consternation ! Ma plus grande surprise, cinéma le Gaumont, l'ouvreuse, une quarantaine d'années : «**The Killer**, vous me dites, de Hong Kong, ça doit être violent, non ?». Je luis réponds que oui, mais lui explique en long et en large le film et l'impact qu'il a eu dans le milieu cinématographique. Sa réponse : «Je suis contente qu'on ne le diffuse pas, il y a assez de violence dans les films en ce moment»... Je suis resté éberlué, sans voix. À l'affiche de ce ciné : **Un Indien dans la Ville**, **Alerte !**, **Légendes d'Automne**, et redif de **Forrest Gump**. Y'a de quoi être dégoûté du 7ème art (...).

Thierry RODRIGUEZ

*Si les ouvreuses se mettent à donner leur avis sur la programmation, on n'a pas gagné. Mais dis-nous, il n'y a pas de salles Art et Essai ni de cinéma indépendant à Metz pour programmer **The Killer**. C'est aberrant !*

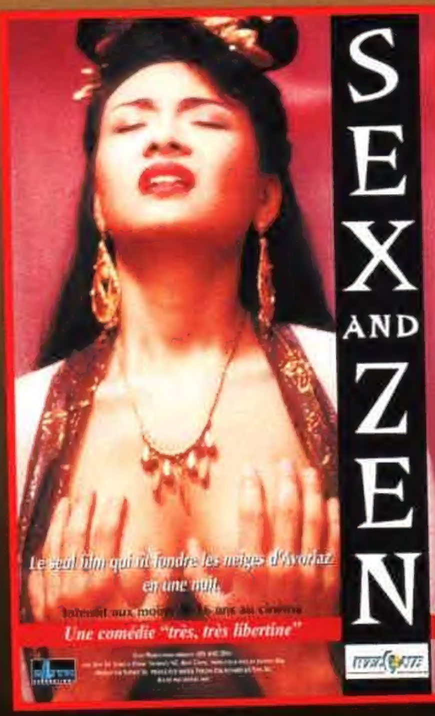
JCVD : profession comique !

Cher John Choumchoum, il faut que ça cesse ! Une réplique de Van Damme par-ci, une pensée profonde du même par-là, ça ne paraît rien comme ça. Je te le dis pourtant sans détour : moi, je n'assume pas ; les fous rires, c'est bien, mais quand ils surviennent en pleine rue, je me demande s'il n'y a pas un léger risque que les gens me taxent de, comment dire, I mean, de folie.
Bon, c'est vrai, ça n'est pas bien grave. Ce qui l'est plus en revanche, ce sont tous ceux qui accablent notre ami belge pour sa prétendue inculture et sa prétendue frime. Rien que des jaloux qui n'ont rien compris ! Jean-Claude n'agit comme ça que pour nous amuser. Ah, what a comic-star !

Féthi Rachid MAAYOUFI

SEX AND ZEN

Une démonstration de Kamasutra au pays de Bruce Lee et Jackie Chan





Disponible partout en V.O. et V.F.

